Fr.
944-08
Vab|Fre
31886

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

48

PRÉCIS

DES DERNIÈRES

GUERRES DES RUSSES,

CONTRE LES TURCS,

AVEC DES CONSIDÉRATIONS MILITAIRES ET POLITIQUES;

TRADUIT DE L'ALLEMAND DU GÉNÉRAL VALENTINI.

PAR EUGÈNE DE LA CÔSTE.

31886 oc

LIBRA
OF TH
BOMB
BRANC
OF THE
ROYAL ASIATIC

PARIS,

CHEZ { FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.
ANSELIN ET POCHARD, RUE DAUPHINE, N° 9.
PONTHIEU, PALAIS-ROYAL.

MDCCCXXV.

Fr [illegible]
Va 1/Fre
31886

00031886

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

L'ouvrage dont nous donnons la traduction forme la troisième partie d'un *Traité sur l'art de la guerre*, publié, en 1822, par le baron de Valentini, officier-général au service de Prusse. L'auteur, écrivain aussi savant que judicieux, s'est trouvé à même d'étudier les Turcs pendant les campagnes de 1788 et 1789, qu'il fit dans leur armée, par ordre de son gouvernement, alors l'allié de la Porte. L'objet de ce Précis étant surtout de faire connaître les Turcs sous le point de vue militaire, et d'indiquer les moyens qu'on peut employer pour les combattre avec avantage, le général Valentini expose d'abord les divers genres de tactique

dont on a successivement fait usage contre eux dans les guerres anciennes et modernes ; il donne ensuite des détails curieux et peu connus sur les trois dernières campagnes des Russes en Turquie, et fait de ces campagnes une excellente critique. Cet ouvrage, qui renferme des principes militaires basés sur une longue expérience et des vues politiques aussi neuves que justes, se termine par l'exposition d'un plan d'opérations pour envahir l'empire des Turcs, rejeter ces barbares en Asie, et prévenir à jamais leur retour au milieu du monde civilisé dont ils font depuis trop long-temps la honte.

PRÉCIS

DES GUERRES

DES RUSSES

CONTRE LES TURCS.

PRÉCIS

DES GUERRES

DES RUSSES

CONTRE LES TURCS.

CHAPITRE PREMIER.

LES TURCS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Montecuculli, aussi bon écrivain militaire que grand capitaine, nous présente les Turcs comme des modèles à imiter à la guerre, tant pour la sagesse avec laquelle ils l'entreprennent que pour leur manière de la conduire. Leurs marches, leurs campements, leurs dispositions pour le combat, lui paraissent également dignes d'éloges;

et la haute opinion qu'il avait d'eux ne fut point ébranlée par la victoire de Saint-Gothard, qu'il remporta en 1664, comme généralissime de l'armée chrétienne. Ils firent, il est vrai, après cette bataille, une manœuvre hardie, à laquelle la suite de leur histoire n'offre plus rien de comparable : quoique battus et rejetés avec grande perte au-delà du Raab, ils se retirèrent en bon ordre, à leur manière, le long de la rive droite de cette rivière jusqu'à Gran, où ils passèrent le Danube, et, reprenant brusquement l'offensive, ils se portèrent vers le Waag, menaçant de pénétrer en Moravie. Cependant Montecuculli, pour faire des vivres et recevoir des renforts, avait aussi rétrogradé jusqu'à OEdembourg, et s'était rapproché du Danube à Altembourg. Informé du passage des Turcs à Gran, il se porta à Presbourg, où il passa aussi le fleuve, et arriva sur le Waag avant l'ennemi. Le Vizir, étonné d'y trouver déja les chrétiens, dit qu'*il fallait qu'ils eussent un pacte avec des esprits officieux qui leur révélaient ses projets.* Il parvint néanmoins à se maintenir sur cette frontière de la Hongrie, et conclut une paix avantageuse, par laquelle il garda la forteresse de Neuhausel, et plusieurs autres places qu'il avait conquises.

Une paix avec les Turcs n'est, à proprement parler, qu'une trève conclue pour un certain nom-

bre d'années ; et, bien que cette distinction semble futile au premier abord, elle renferme cependant un sens profond. Les sectateurs de Mahomet, d'après les préceptes de ce prophète et ceux d'Osman, fondateur de l'empire turc, doivent faire une guerre continuelle aux peuples qui ne partagent pas leur croyance. Le croissant, emblème significatif, doit s'étendre sur tout le globe terrestre. Tout doit le reconnaître ou se soumettre à lui. Aussi les Turcs n'ont-ils jamais nié, comme l'ont toujours fait les conquérants chrétiens, que l'occupation des villes et des provinces, dont la guerre les avait rendus maîtres, ne fût qu'un point d'appui pour marcher plus sûrement à de nouvelles conquêtes. C'est à l'observation religieuse de cette loi nationale qu'il faut attribuer leur agrandissement, de même que leur décadence au relâchement de principes qui eut lieu plus tard.

La possession de la Hongrie leur ouvrit le chemin de l'Europe occidentale, et les amena deux fois aux portes de Vienne. Les Transylvains et les Hongrois, mécontents de la domination autrichienne, s'abaissèrent au rôle d'auxiliaires et d'éclaireurs des musulmans. Mais les princes allemands, se ralliant heureusement sous la bannière de l'Autriche, et secourus à temps par Jean Sobiesky, à la tête de 40,000 Polonais

combattant à la manière turque, arrêtèrent ce débordement. Nous eussions sans cela éprouvé le sort des Grecs et des Valaques.

Les Turcs avaient alors une excellente politique, qui consistait à combattre leurs ennemis isolément, et à faire la paix avec l'un, dès qu'ils y trouvaient le moyen d'obtenir quelque avantage sur un autre. C'est ainsi qu'ils profitèrent de la trève de vingt ans avec l'Autriche, après la victoire de Montecuculli, pour enlever Candie aux Vénitiens, et pour entreprendre plus tard contre la Pologne et la Russie une nouvelle guerre, qui leur procura la conquête de Kaminietz en Podolie, et celle d'une partie de l'Ukraine.

La guerre suivante contre l'Autriche, qu'ils commencèrent à l'instigation de la France, et, contre leur coutume, avant l'expiration entière de la trève, s'ouvrit par le siége de Vienne. Elle dura seize ans, et finit en 1699, par le traité de Carlowiz, qui leur enleva la Hongrie, l'Esclavonie et la Transylvanie. Ils furent aussi contraints de restituer les pays conquis sur les Vénitiens et les Polonais, et de céder Azof aux Russes. Nous les trouvons donc, à la fin du siècle, refoulés presque dans les mêmes limites qu'aujourd'hui, et devenus peu redoutables à la chrétienté, qui ne continuait plus que par forme à prier dans ses

églises pour en être préservée. Parmi tous les grands capitaines de l'Autriche, c'est principalement à Eugène de Savoie, héros dont le nom est resté si populaire, qu'on doit le déclin du croissant, que la jalousie et les rivalités des puissances chrétiennes maintiennent seules encore sur l'horizon de l'Europe.

Ce n'est qu'en méditant sur la tactique des armées chrétiennes, et sur la manière de combattre des Turcs, que l'on peut concevoir comment, dans les batailles de ce temps, l'existence des premières se trouvait toujours compromise, et comment la valeur sauvage des Ottomans, échouant presque à chaque attaque contre les masses disciplinées des chrétiens, n'en remportait pas moins la victoire. L'anéantissement de l'armée vaincue, la mort ou la prise du général en étaient toujours le résultat (1).

Les Turcs, se trouvant alors continuellement en guerre, n'éprouvaient pas la même difficulté

---

(1) Dans la campagne de 1695 il y eut à Lugo, près de Temeswar, une affaire sanglante où le feld-maréchal autrichien Vétérani périt dans un marais, après avoir vu tout son corps d'armée anéanti par les Turcs, que commandait le sultan Mustapha en personne. Ce lieu a conservé le nom de *Tombeau de Vétérani.*

Quelques années avant, un général, Heister, avait égale-

qu'aujourd'hui à mettre en campagne des armées de cent mille hommes et plus. Leur artillerie était toujours considérable. On comptait par centaines les pièces que leur prenaient les chrétiens, dans les journées heureuses. De plus, ils avaient pour auxiliaires les peuplades tartares et scythes de la mer Noire, qui maintenant sont devenues leurs ennemis sous la dénomination de Cosaques. Les Autrichiens, qui ne pouvaient pas, comme il a été dit, compter sur leurs troupes légères hongroises, étaient presque dans l'impossibilité d'envoyer des partisans, des éclaireurs ou des fourrageurs. Ils ne trouvaient de sûreté que dans leurs rangs serrés, sur six hommes de hauteur, dont deux étaient armés de piques. Ils s'entouraient en outre de chevaux de frise, moyen que les Russes ont aussi employé dans des guerres plus récentes. Nous trouvons, dans les ordres de bataille des chrétiens, la cavalerie mêlée avec l'infanterie; par exemple, un bataillon alternant avec quatre escadrons : disposition singulière, mais qui était motivée par l'impétuosité de l'at-

---

ment éprouvé une défaite complète en Transylvanie; mais ayant été fait prisonnier avec une partie de ses troupes, il conserva la vie. Il avait affaire aux insurgés et à leur chef Tékély, qui étaient naturellement moins impitoyables que les Turcs.

taque des Turcs, et par leur supériorité dans la mêlée. D'après la méthode de ce temps, la cavalerie était dressée à faire feu, et les dragons combattaient souvent à pied. Montecuculli, à la bataille de Saint-Gothard, plaça des pelotons de trente mousquetaires sur les ailes de ses escadrons, et s'en trouva bien. L'important était d'entretenir, au moyen de pelotons ou de divisions, un feu non interrompu contre les janissaires, qui s'avançaient de toutes parts en troupes serrées, et tentaient d'ouvrir les chevaux de frise à coups de hache. Le prince Louis de Bade, sous lequel le grand Eugène s'est formé, eut l'idée lumineuse pour le temps, d'extraire de ses bataillons des tirailleurs chargés d'amuser l'ennemi jusqu'au moment de l'attaque. Dans l'ordre de bataille de l'armée, les deux lignes étaient ordinairement fermées sur les flancs, par d'autres troupes en colonnes, ce qui présentait la forme d'un carré long. Les généraux recommandaient de ne jamais rompre cet ordre, pas même pour poursuivre l'ennemi, après avoir repoussé son choc; car les Turcs étaient assez rusés pour faire plusieurs fausses attaques, et placer, les uns derrière les autres, des corps de réserve considérables, qui, arrêtant tout-à-coup la poursuite imprudente des chrétiens, pouvaient les ramener battant, et pénétrer dans les ouvertures

de leurs lignes. On n'osait donc employer à ce service que la cavalerie légère, qui, placée en réserve entre les lignes, se portait alors en avant et repoussait au loin la cohue désordonnée des Turcs, tandis que les lignes, solides comme des murailles, ne gagnaient du terrain qu'en masse, toujours prêtes à recueillir leur cavalerie et à recevoir le choc de celle des Turcs, qui revient à la charge aussi vite qu'elle se disperse.

On ne trouvait pas plus chez les Turcs de cette époque, que chez ceux d'aujourd'hui, une disposition de front ou un développement régulier, mais toujours des masses continues qui entouraient souvent de toutes parts le grand carré des chrétiens. Cette manière de combattre résultait peut-être naturellement de la supériorité du nombre et de l'ardeur générale qui portait à l'attaque cette multitude furieuse.

On conçoit aisément que l'armée chrétienne était obligée d'avoir toujours ses voitures auprès d'elle, c'est-à-dire de les faire marcher et camper entre les colonnes ou les lignes, ou de les faire couvrir par un corps de troupes particulier; car, dans de pareilles guerres, il lui était indispensable d'avoir constamment avec elle les munitions de toute espèce. Le moindre éloignement les aurait exposées à tomber aux mains des partisans ennemis.

Les Turcs renfermaient tous les objets qu'ils avaient emmenés avec eux, au milieu de leur camp, qu'ils fortifiaient toujours. Le luxe régnait alors parmi eux plus qu'aujourd'hui, et cependant ils se battaient mieux malgré leur magnificence et leur recherche. L'aspect de leurs camps rappelle les Romains, qui avaient aussi l'habitude de se retrancher. Mais cette ressemblance ne saurait être attribuée à l'imitation ou à la tradition; car, au temps de Montecuculli, les Turcs n'avaient pas encore adopté cet usage de fortification, qui n'a commencé chez eux que dans le siècle suivant, où ils perdaient déja l'avantage d'une continuelle offensive. Il se pourrait que les ingénieurs de Louis XIV leur eussent apporté quelque chose de la tactique européenne, dont au reste il ne subsiste plus aucuns vestiges aujourd'hui. En général ils ne sont nullement imitateurs, et c'est peut-être leur plus grande sagesse. *Nous sommes nous*, disent-ils habituellement. Un souverain de génie, loin de vouloir introduire parmi eux rien de ce qui se pratique ailleurs, chercherait bien plutôt à développer les qualités particulières dont le germe existe évidemment chez ce peuple bizarre; et alors il pourrait redevenir formidable, si ce n'est pour l'Europe entière, du moins pour les états voisins.

CHAPITRE II.

LES TURCS AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

La guerre contre les Turcs rappelle plus de souvenirs anciens qu'aucune autre, soit par le théâtre même de la guerre, soit par la manière de camper et de combattre. Les batailles ressemblent à celles que Polybe a décrites; car les Turcs, comme les Romains, ne combattent jamais autrement que devant le front de leur camp. Au temps de leur grandeur, ils s'avançaient au-devant de l'ennemi avec toutes leurs forces; ils font de même maintenant avec leur cavalerie. Lorsqu'on est parvenu à repousser leurs essaims confus, ce qui arrive presque toujours, on marche à l'attaque de leur camp, et c'est alors l'image frappante d'un combat contre une compagnie de sangliers que l'on cherche à tuer après l'avoir acculée à sa bauge.

Autrefois, le manque total d'infanterie légère dans les lourdes armées européennes devait donner un grand avantage aux Turcs. Toutes les relations anciennes vantent les janissaires comme la première infanterie légère du monde. Leur

tactique et leurs armes n'étaient cependant pas meilleures alors qu'elles ne sont aujourd'hui; on peut le conclure de ce qu'ils n'étaient formidables que dans les terrains coupés, et que la cavalerie européenne ne les redoutait nullement en plaine.

La réputation de la cavalerie légère turque s'est soutenue jusqu'à une époque plus récente. L'usage habituel du cheval est dans les mœurs du peuple. Les voyageurs, qui dans l'Orient ne voyagent pas autrement qu'à cheval, racontent que le guide turc gravit au galop les montagnes et descend de même, à travers buissons et rochers, faisant honte au cavalier européen qui n'ose le suivre.

La même hardiesse se conserve dans les masses. « La cavalerie turque (dit un témoin de grande expérience) se disperse dans les montagnes, au milieu des rocs et des broussailles. Elle débouche à l'improviste par les sentiers les plus étroits, et ne craint aucun désordre, parce qu'elle n'est point habituée à l'ordre. Aussi est-elle extrêmement dangereuse dans les pays coupés. Elle arrive par des endroits qui semblaient impraticables, apparaît tout-à-coup sur le flanc ou sur les derrières de l'ennemi. Deux ou trois hommes s'avancent, regardent autour d'eux; puis en voilà 500, 600, et malheur alors au bataillon qui

marche sans précaution, ou qui vient à s'effrayer. » Toutefois il n'en est ainsi que de l'élite de la cavalerie turque, connue sous le nom de Spahis. Il y a beaucoup de canaille asiatique à cheval qui ne ressemble nullement à ce portrait.

Mais ce qui prouve surtout les dispositions guerrières du Turc, c'est qu'il est fantassin et cavalier selon les circonstances. Le Spahi perd-il son cheval, il va aussitôt se placer dans l'infanterie, et de même le janissaire monte sans hésiter sur le premier cheval que le hasard lui procure.

On remarque que les guerres du dix-huitième siècle contre les Turcs présentent moins de disproportion que les précédentes dans la force numérique des troupes, et ce fait suffit pour expliquer les succès obtenus sur eux pendant cette période. La faiblesse des armées chrétiennes était le principal sujet de plainte de Montecuculli, qui cependant ne demande modestement que 50 mille hommes (moitié infanterie, moitié cavalerie) (1) pour tenir tête à une armée turque, souvent double de ce nombre. Dans les guerres du prince Eugène, il y avait déja beaucoup plus d'égalité. L'accroissement des armées permanentes permettant de

(1) Cette proportion, qui n'est plus usitée depuis longtemps, était conforme à la tactique d'alors.

disposer de grandes forces, on entrait ordinairement en campagne avec cent mille hommes; mais ce nombre diminuait promptement, plus par l'influence d'un pays et d'un climat inaccoutumés, que par toute autre cause; et jusqu'aux temps les plus modernes, les armées chrétiennes ont rarement excédé le nombre de trente mille combattants, à l'instant où elles en venaient aux mains avec les Turcs.

Les ravages extraordinaires que les maladies font en Turquie dans nos armées méritent une attention toute particulière. Si nous avons le bonheur de ne pas être attaqués par la peste, dans les contrées du bas Danube, nous ne saurions échapper à d'autres maux. La chaleur du climat, la sécheresse brûlante du jour, la rosée et la fraîcheur des nuits, en outre la privation d'eau potable, les sources manquant, et les ruisseaux étant presque à sec, toutes ces causes réunies produisent des dyssenteries, des fièvres intermittentes et putrides, et remplissent les hôpitaux d'une foule de malades qui périssent promptement. L'armée autrichienne, dans sa dernière guerre contre les Turcs, a éprouvé par les maladies des pertes immenses. Les troupes russes aussi ont toujours plus souffert de ces fléaux que des armes de l'ennemi; jamais cependant dans la même proportion que les Allemands;

et cette différence, qui a été remarquée, met peut-être sur la voie pour découvrir quelle est la véritable cause du mal. La manière de vivre du soldat russe, l'usage des viandes salées qu'il aime (1), et l'habitude de ne se nourrir pendant un certain temps (le carême grec) que de végétaux et de poissons, tendent à prévenir la putridité. Le grand usage de viande est très-pernicieux dans ce pays, tandis qu'au contraire la prétendue malignité des fruits est un préjugé, uniquement fondé sur ce qu'on en mange immodérément, et avant leur maturité. Il faut observer aussi qu'en temps de guerre le soldat russe est toujours vêtu d'une façon convenable, et préservative des intempéries du climat. Son manteau qu'il revêt ou porte plié, à volonté, le couvre suffisamment. Quant aux tentes dont on a conservé l'usage, les Cosaques les remplacent par leurs *burks* (manteaux de poil de chèvre ou de feutre) qu'ils portent sous la selle, et qu'ils étendent sur leurs piques pour le campement. Le reste de leur bagage leur sert de lit, et remplace la paille qui manque dans ce pays, ce qui n'est pas un des moindres inconvénients. Aussi

(1) Le soldat russe mange aussi beaucoup de choucroute, et d'un mets appelé *tschtschi*, qu'il prépare avec des raves, des choux, des fruits verts et d'autres végétaux.

les Cosaques, moins étrangers d'ailleurs au climat et à la manière de vivre à la guerre, sont-ils ceux qui se préservent le mieux de tous les maux qui en résultent. Ces indications, qui ne sauraient être déplacées dans un ouvrage militaire tel que le nôtre, pourraient donner lieu à quelque habile médecin de méditer sur cet objet, et de proposer un mode convenable de nourriture, d'entretien et d'habillement du soldat, dans une guerre future en Turquie (1).

Pour ne pas sortir de notre sujet, nous nous bornerons à ajouter une recommandation essentielle : c'est d'éviter les longs campements autant que les marches forcées, et, quand les premiers deviennent indispensables, lors des siéges, par exemple, d'entretenir les soldats dans une activité convenable par des travaux utiles, dont les attaques fournissent l'occasion. Les Français ont éprouvé en Égypte qu'un emploi modéré des forces physiques et morales conserve la santé. Lorsque la peste se mit dans

(1) On pourrait, par exemple, distribuer journellement au soldat une ration de vinaigre, et profiter de l'invention qui a été faite de réduire les substances végétales en un petit volume nutritif. On pourrait aussi remplacer les tentes par une grande couverture de fourrure ou de feutre comme celle des Tartares.

leur armée, les troupes du génie et de l'artillerie, continuellement occupées à la construction des retranchements ou dans les ateliers, s'en préservèrent assez bien, tandis que ceux qui, dans l'inactivité et le repos, s'abandonnaient à la crainte de la maladie, en furent les premières victimes.

Les légions romaines, moins étrangères, il est vrai, que les nôtres à ces contrées si pernicieuses, mais qui étaient toujours campées, sans jamais éprouver de fièvres putrides et de dyssenteries, n'en étaient-elles pas aussi redevables à cette continuité de travail et d'activité ? Elles étaient sans cesse occupées à élever des fortifications, à faire des chemins, à jeter des ponts sur les fleuves et à construire ces fameux aquéducs, qui amenaient par-dessus les vallées l'eau fraîche des sources lointaines. Toutefois je suis loin de conseiller de réduire l'exercice des armes dans nos camps à un simple accessoire des autres occupations. Le soldat demande à avoir un certain but fixe devant les yeux, pour pouvoir vaincre ce penchant à la paresse qui est naturel à l'homme, surtout dans les pays chauds.

Le motif qui fait de la Russie l'ennemi le plus dangereux des Turcs est autant fondé sur la puissance de l'opinion que sur une supériorité réelle. D'après une ancienne prophétie con-

nue du peuple, les Turcs regardent comme arrêté par leur immuable destin, qu'un peuple voisin, qu'ils croient être les Russes, les chassera d'Europe, et amènera son souverain triomphant au sein de leur capitale. Les plus éclairés d'entre eux sont assez familiarisés avec la perspective de retourner en Asie, d'où ils sont venus, et paraissent même ne considérer leur établissement en Europe que comme un campement. Ces idées les empêchent naturellement d'aller combattre les Russes avec l'ardeur joyeuse qu'inspire le pressentiment de la victoire.

Ce qui prouve bien le désavantage constant de leur attitude vis-à-vis de cette puissance, c'est que dans aucune guerre, depuis Pierre-le-Grand, ils n'ont réellement été les agresseurs. En admettant même que ce soient eux qui aient commencé, à l'instigation de Charles XII réfugié, la fameuse campagne du Pruth, qui finit malheureusement pour les Russes, toujours est-il qu'ils y avaient été suffisamment provoqués par l'établissement de ceux-ci sur la mer Noire, et par leurs intelligences avec les peuplades cosaques. La guerre suivante, de 1736 à 1739, dans laquelle le feld-maréchal Munich joua le principal rôle, attira entièrement ces troupes légères sous les drapeaux de la Russie, et accrut ainsi beaucoup l'ascendant que ses armées avaient

déja sur celles des Turcs, par la tactique et la discipline. De leur côté, les Cosaques ont gagné à passer sous la domination russe, autant qu'ils lui ont été utiles, sans pour cela rien y perdre de leur caractère propre. Les Spahis ne peuvent leur être comparés en aucune façon, quant au coup d'œil, à la ruse et à la patience; et quoique le superbe cheval turc paraisse un Bucéphale à côté de leurs modestes bidets, ils savent en esquiver adroitement le choc, et annuler l'avantage que lui donne son attaque impétueuse. Le talent des Cosaques à fouiller un pays, et à s'orienter en tous lieux, est encore plus utile à l'armée russe, dans une guerre en Turquie, que partout ailleurs. Dans ces contrées désertes, les Cosaques, maraudeurs et éclaireurs, savent, par leur vue de lynx et leur sagacité naturelle, suppléer au défaut de cartes exactes. Aucune démarche de l'ennemi ne leur demeure cachée, aucun courrier ne leur échappe, et tout ce que le théâtre de la guerre peut fournir de subsistances, ils l'accaparent pour l'armée. Ce qui arriva aux Russes dans leur campagne du Pruth, d'être cernés et affamés par des nuées de cavalerie légère, serait aujourd'hui le sort de toute armée turque qui oserait paraître en plaine devant eux.

C'est surtout par le perfectionnement de leur

tactique, que les Russes sont devenus redoutables aux Turcs. L'ancien ordre de bataille des armées chrétiennes, en un seul grand carré, fut changé en un autre plus convenable, consistant en plusieurs carrés plus petits, mais dont la force, portée jusqu'à douze bataillons, était encore trop considérable pour qu'on en tirât grand avantage. Cependant l'armée, devenue plus mobile par ce changement, avançait avec ses carrés, sans que les Spahis pussent rien gagner sur eux pendant la marche, rejetait les Turcs dans leur camp, et les y canonnait de tous les côtés à la fois. A la bataille du Kugul, en 1769, les Russes avaient cinq carrés : l'un d'eux fut placé précisément sur le prolongement du camp ennemi, avec une batterie considérable, qui produisit un effet si terrible, que les Turcs s'enfuirent de leurs retranchements. Mais pendant ce temps, quinze cents janissaires s'étaient jetés sur un autre carré de douze bataillons, et en avaient déja renversé un côté, lorsqu'il arriva du secours. Le feld-maréchal Romanzof, le héros de cette guerre, remarqua le vice de la disposition, et réduisit dans la suite les carrés à quatre ou six bataillons ordinairement faibles, qui, suivant les circonstances, étaient appuyés par d'autres carrés encore plus petits, en descendant jusqu'au bataillon carré ordinaire. A l'affaire de Chumla,

le 30 août 1774, Romanzof sortit de son camp avec des carrés de ce genre, et marcha pendant deux lieues dans le même ordre. Lorsque les Turcs arrivèrent à sa rencontre, les carrés, qui jusqu'alors marchaient en colonne, se formèrent en ligne. Cinq bataillons de grenadiers et deux de chasseurs furent jetés sur les ailes, et formèrent autant de petits carrés à part. On attaqua ainsi l'ennemi, et on le repoussa jusque dans son fameux camp retranché.

Aujourd'hui, on ne s'avance plus ainsi en carrés dès la sortie du camp, mais plus commodément en colonnes de marche ordinaires qui, à l'approche de l'ennemi, se forment en carrés en un clin d'œil. Des carrés d'un régiment, c'est-à-dire de trois bataillons, paraissent être la formation la plus naturelle et la plus appropriée à notre tactique. Le premier bataillon se place sur six hommes de hauteur; le second, coupé en deux, forme le flanc droit et le flanc gauche; et le troisième, également sur six hommes de hauteur, ferme le carré par derrière. Il en résulte un carré à peu près équilatéral, au milieu duquel est un espace suffisant pour les officiers à cheval, les chevaux de bagage, les voitures de munitions et autres dont le régiment ne peut se séparer.

Au reste, il y a une infinité de manières de

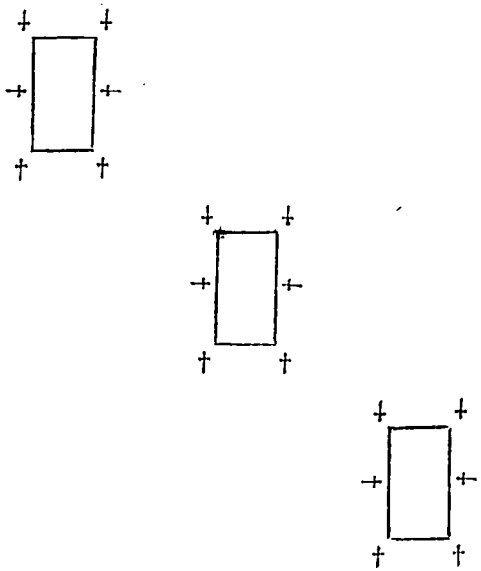
former de grands et de petits carrés, qui peuvent être également convenables sous différents rapports. Mais on doit éviter, plus encore contre les Turcs que contre tout autre ennemi, tout raffinement de tactique, et employer non-seulement le mode de formation le plus simple et le plus naturel, mais encore toujours un seul et même mode, afin que le soldat l'exécute machinalement au moment du danger, et sans attendre le commandement, car alors l'ignorance et l'hésitation pourraient compromettre des régiments entiers.

Dans ces carrés, le nombre des voitures (1)

---

(1) L'organisation des voitures de bagage mérite une attention particulière. Les grandes voitures à long attelage sont celles qui causent le plus d'embarras et de désordre; elles ne devraient pas être tolérées dans une campagne en Turquie. Les chariots à deux roues, comme ceux dont les Russes se servent pour les munitions, les tentes, etc., sont les plus avantageux; ils peuvent être traînés par un seul cheval au brancard, aidé au besoin par un second tenu en réserve, qui s'attelle à côté. Comme voiture à quatre roues (car il est indispensable d'en avoir quelques-unes), je recommanderais le kibitque russe que traînent deux ou trois chevaux attelés de front. De même, pour l'artillerie, il faut, autant que possible, atteler tous les chevaux de front, ce qui est sans inconvénient dans les landes qui composent la plus grande partie du théâtre de la guerre avec les Turcs.

doit être réduit à ce qui est indispensablement nécessaire pour le moment. S'il arrivait que, dans une marche de route, il s'en trouvât un tel nombre que la manœuvre pût en être gênée, il faudrait agrandir les carrés, et alors la forme allongée serait la plus convenable. Les Français en Égypte formaient leurs carrés d'une division entière, et plaçaient dans le vaste espace intérieur tout leur matériel et leur cavalerie qui, trop faible en général pour lutter contre des nuées d'Arabes et de Mamelucs, ne pouvait être mise en sûreté que par ce moyen. Trois divisions, attaquées en marche, se plaçaient dans l'ordre de bataille suivant :

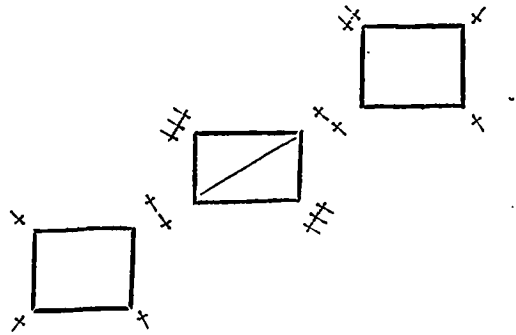


L'artillerie placée aux angles et sur le front, et les équipages mis à l'abri au milieu du carré, avec tout ce qui est sans moyen de défense.

Il est clair d'ailleurs que, lorsqu'on rencontre des villages, des buissons ou d'autres obstacles disputés par l'ennemi, c'est en dehors des grands carrés de division ou de régiment, que l'infanterie légère doit agir, pour éclairer ou attaquer. Les Français se servaient pour cela de leurs grenadiers et carabiniers, dont il y a une compagnie dans chaque bataillon, et qui se formaient en petites colonnes d'attaque. Dans notre organisation, on y emploierait les tirailleurs du troisième rang, et, s'ils étaient attaqués par la cavalerie, ils se posteraient en petits groupes aux angles des grands carrés, ou, si le front ne tirait pas en ce moment, auprès de l'artillerie qui y est placée, pour concourir avec elle à la défense des longs côtés. Quant aux officiers de cette infanterie légère, je leur conseillerais pour leur sûreté de rester à pied.

Si les Turcs conservent encore quelque supériorité dans le combat, elle n'existe que dans l'emploi de l'arme blanche; aussi leur cavalerie recherche-t-elle toujours la nôtre, et la charge-t-elle de préférence aux carrés et aux batteries. C'est pourquoi l'on ne doit jamais exposer la cavalerie seule et isolée à une pareille attaque,

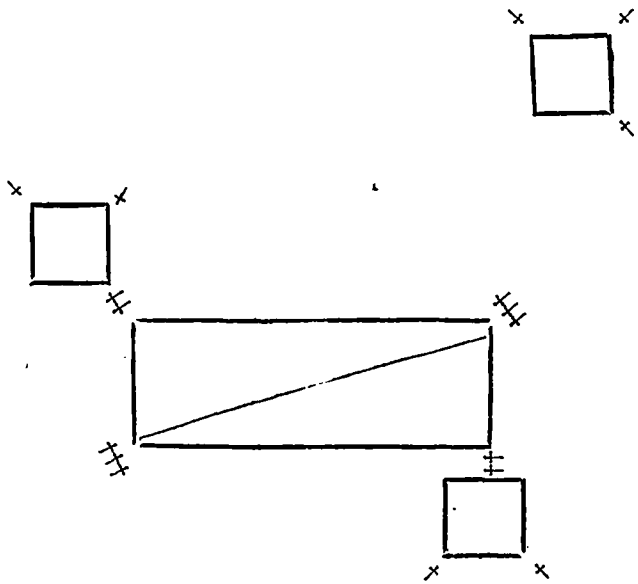
Il faut protéger son front et ses côtés par le feu des batteries et des carrés, et la tenir en ordre de bataille serré, formant une masse, sur laquelle puissent se replier les troupes, et les tirailleurs repoussés. Les ordres de bataille suivants, que nous trouvons aussi employés par les Français en Égypte, conviennent à cet effet.



La cavalerie formée en large colonne se trouve entre deux grands carrés, et est en outre munie d'artillerie à ses angles extérieurs pour sa défense immédiate.

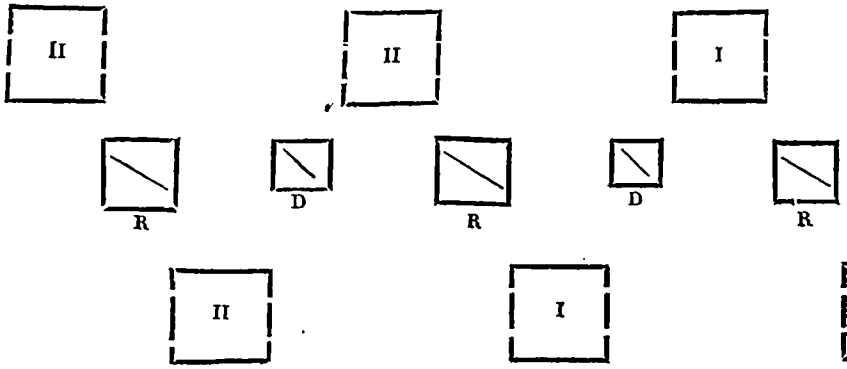
Le second ordre de bataille figuré ci-dessus doit être employé lorsque la cavalerie est plus forte, afin que, placée entre trois carrés moindres qui protégent son front et ses flancs, elle puisse attaquer l'ennemi. Les batteries des angles de la cavalerie doivent alors se rallier aux carrés les

plus proches, et eeux-ci venir au-devant d'elles.



Toute colonne de bagages, qui marche séparée de l'armée, doit être couverte de la même manière, par des carrés de bataillon.

En appliquant ces ordres de bataille à un corps d'armée de quatre divisions, c'est-à-dire trente-six bataillons, trente-six escadrons et douze batteries, les deux divisions dont nous faisons le corps de bataille se trouvent disposées conformément à la figure suivante :



Chaque division, numéros I et II, forme trois carrés. Nous désignons la cavalerie de division par D, et une brigade de trois régiments de cavalerie de réserve par R. Il serait facile, d'après les principes précédents, d'esquisser de la même manière la position de la division de réserve, en ayant toutefois égard à l'artillerie de réserve et au parc qui doivent être convenablement couverts par les carrés, et d'indiquer aussi l'ordre de l'avant-garde, dont les fusiliers sont formés en carrés par bataillons, et qui ne doit jamais exposer sans appui un corps de cavalerie à l'attaque de l'ennemi.

Il résulte aussi de cet ordre de bataille que notre manière ordinaire de camper et de marcher peut, sans beaucoup de modifications, être conservée avec les Turcs comme avec tout

autre ennemi. Nos divisions peuvent changer à volonté leurs carrés en colonnes, pour marcher soit de front ou de flanc, et se reformer ensuite en ligne, ou de nouveau en carrés.

Si l'on croyait pouvoir soutenir la charge de la cavalerie turque avec les carrés simples de trois rangs, comme le fait l'infanterie russe, on aurait l'avantage de présenter des fronts plus étendus et plus de feux. On conçoit tout ce qu'y gagnerait l'ordre de bataille, et combien tout l'espace entre les carrés et les masses de cavalerie serait mieux protégé par le feu de la mousqueterie et de la mitraille, puisqu'en se formant ainsi sur le front de bandière, les carrés occuperaient plus d'espace, et les intervalles diminueraient.

A la vérité, il arrive quelquefois qu'un Turc téméraire ou ivre d'opium, monté sur un cheval vigoureux, vient à renverser les trois hommes d'une file, et à pénétrer dans le carré. Mais si les soldats ont du sang-froid et connaissent leur ennemi, sa perte est assurée. Il n'y aurait de danger qu'au cas où un grand nombre de pareils furieux pénétreraient dans un carré; mais la cavalerie turque ne donne jamais avec ensemble ni d'après un plan combiné; et il n'est même pas sans exemple que quelques-uns de ces cavaliers soient entrés dans un carré, et

l'aient traversé de part en part, sans savoir ce qu'ils faisaient. Au reste, une nouvelle discussion sur ce qui est le plus avantageux d'un carré plein ou d'un carré vide serait ici superflue. Lorsqu'un corps de troupes est solide, les plus grands fronts de feu sont incontestablement les meilleurs. L'application de ce principe ne reçoit ses modifications que du caractère des troupes et du degré de mobilité qui leur est nécessaire.

Dans une excellente instruction sur la manière de combattre les Turcs, écrite pour l'usage des généraux autrichiens, nous trouvons recommandé le même ordre de bataille à peu près que celui que nous venons d'indiquer. Les carrés y sont composés de deux bataillons qui équivalent à trois des nôtres; sur le côté, et en arrière de chaque carré, est postée une *division* de cavalerie, c'est-à-dire deux escadrons.

La distance d'un bataillon à l'autre, prescrite dans cette instruction, est de deux cents à deux cent cinquante pas, lorsque les carrés marchent en bataille. L'armée est placée sur trois lignes, dont la troisième formant la réserve a le parc d'artillerie en avant de son front. Ce n'est qu'à l'apparition de l'ennemi que les carrés se forment, au moyen des trois lignes primitives, et se trouvent alors disposés en échiquier, de manière à protéger les intervalles. L'avant-garde

consistant en bataillons légers et en cavalerie, réunis en carrés et en masses, et prêts à recevoir l'ennemi, est poussée en avant sur le premier terrain avantageux qui se rencontre, sans cependant se hasarder trop loin. Dans l'emploi de cet ordre de bataille, il est recommandé avant tout de ne jamais attendre l'attaque, de toujours aller au-devant de l'ennemi, et de le contraindre ainsi à la défensive. Il faut au reste éviter les combats partiels, parce que les Turcs y sont supérieurs, tandis qu'ils ignorent entièrement l'art de combattre en masse et avec ensemble.

En 1789, les Autrichiens, sous les ordres du duc de Saxe-Cobourg, obtinrent des succès contre les Turcs. Ce général, après avoir conquis Choczim l'année précédente, battit, de concert avec Souwarof, d'abord un premier corps à Foktchani, puis, à Martinestia, la principale armée commandée par le grand vizir. Cette seule bataille amena la conquête entière de la Moldavie et de la Valachie, où l'ennemi n'osa plus reparaître. Le duc de Cobourg n'avait pas, après tous ses exploits, de souvenir aussi agréable que celui de cette victoire, et, malgré son grand âge, il eût encore entrepris avec plaisir une campagne contre les Turcs. « *Lorsqu'on les a seulement battus une fois bien*

« *complètement*, disait-il, *on en est débarrassé* « *pour toute la campagne.* » Paroles qui suffisent pour les caractériser.

Dans les batailles que les Français ont livrées aux Turcs, en Égypte et en Syrie, ceux-ci n'ont pas paru différents de l'idée que nous en donnons. Le début de la campagne de Bonaparte, où il n'eut affaire qu'aux Mamelucs et aux Arabes, présente les premiers comme beaucoup plus avisés et plus opiniâtres dans le combat que la cavalerie turque, et les autres comme plus prompts et plus actifs dans la petite guerre. Les Mamelucs tentaient sérieusement de pénétrer dans les carrés français, les chargeant en escadrons serrés, et faisant usage de toute espèce d'armes pour s'y ouvrir une entrée. On rapporte même que quelques-uns cherchaient à pénétrer à reculons avec la croupe de leurs chevaux, ce qui prouve au moins une grande opiniâtreté. Cependant aucune relation ne dit qu'ils y aient jamais réussi. La manière d'agir des Français contre ces essaims de cavalerie était de les entourer avec leurs grands carrés, et de les mettre entre plusieurs feux. Alors ils cherchaient une issue par la plaine, pour gagner le désert d'Arabie, qui était toujours leur refuge. Les relations françaises comptent souvent par milliers les hommes de

cette cavalerie fugitive qui restaient sur la place en pareille occasion : mais en réfléchissant que l'Arabe et le Mameluc gagnent bien du terrain en une minute, espace de temps dans lequel l'infanterie et l'artillerie ne peuvent charger ni tirer souvent, on ne peut s'empêcher de reconnaître l'exagération de ces évaluations. L'infanterie, dont au reste les Mamelucs avaient fort peu et qu'ils laissaient en arrière pour se replier dessus, pouvait seule être anéantie dans une déroute. C'est aussi ce qui arrive toujours à celle des Turcs.

On ne saurait nier que notre cavalerie n'a pas contre les Turcs le même avantage que les autres armes. Ayant continuellement besoin d'être protégée par des batteries et des carrés de bataillons, il lui est impossible de produire les effets grands et décisifs auxquels elle est destinée. Ce n'est que lorsque l'ennemi est en fuite ou déja à demi battu, qu'elle peut sortir de cette situation défensive qui lui convient si peu. Au moyen âge cependant, l'épée de chevalier et la lance se sont rendues redoutables au sabre des Sarrasins, et de notre temps aussi, on a eu quelque succès dans le combat d'homme à homme. La lance est l'arme la plus favorable au cavalier chrétien; car pour le sabre, le spahi le manie avec une adresse que nous attein-

drions difficilement (1). Lorsque notre adversaire a une supériorité marquée en une certaine chose, il est naturel de lui en opposer une différente, et c'est par ce motif que Montecuculli considérait la pique comme la reine des armes.

On voit dans des tableaux les spahis avec une petite arme pointue qui, d'après les an-

---

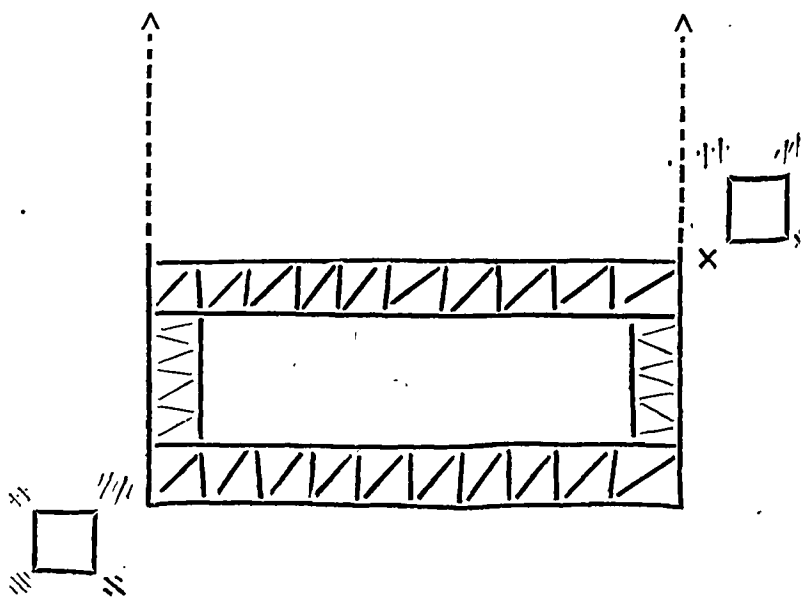
(1) La supériorité du Turc dans l'usage du sabre repose tant sur la qualité de l'arme elle-même, que sur la manière de s'en servir. Dans le poing du plus vigoureux paysan européen, le sabre courbe d'acier fin se brisera peut-être comme verre au premier coup. Au contraire, dans la main du Turc, qui taille plutôt qu'il ne hache, il coupe casque, cuirasse, etc., et sépare en un moment la tête ou les membres du corps. Aussi est-il rarement question de blessures légères dans un combat de cavalerie avec les Turcs. On raconte dans l'armée russe qu'un colonel, se trouvant devant le front de son régiment, vit les spahis fondre à l'improviste sur lui. Il tira aussitôt son sabre, et voulait commander à ses soldats d'en faire autant, lorsqu'au premier mot de commandement un Turc lui coupa la parole en lui faisant sauter la tête. Les sabres turcs bien travaillés se payent de dix à cent ducats, même lorsqu'ils ne sont pas en métal fin. Mais, comme disait Scanderberg, un tel sabre ne produit son effet qu'avec le bras qui sait s'en servir. La matière de ces armes précieuses se nomme *taban*, et l'on reconnaît leur qualité, lorsqu'on peut écrire dessus avec un ducat ou un autre morceau d'or fin.

ciennes descriptions de leur manière de combattre, doit être un javelot (1). Cependant ce ne fut jamais leur arme principale. Peut-être en lançaient-ils quelques-uns avant que l'usage des armes à feu fût devenu général parmi eux. On voit s'élever de leurs troupes quantité de piques qui portent une flamme avec le signe du croissant figuré dessus, ou bien une main couleur de sang et un sabre. Mais c'est moins une arme qu'une enseigne de guerre sous laquelle les chefs de tous rangs réunissent leurs soldats et les mènent au combat. En général on retrouve chez ce peuple beaucoup des usages de notre antique ban féodal, ou de nos troupes du moyen âge. Telles sont ces sortes de drapeaux

(1) Dans la campagne de 1811 on trouva l'usage de la lance un peu plus répandu chez les Turcs. Cependant ce n'était encore que quelques cavaliers çà et là qui s'en servaient. Le fameux Pechlivan-Baba-Pacha, dont nous aurons occasion de parler dans la suite, avait sous ses ordres une race bulgare, les Kersales ou Chrysalides, habitants de l'Hémus, dont il se servit avec beaucoup d'avantage dans les guerres contre les Russes, et qu'il avait armés de lances prises aux Cosaques. Mais cela ne ferait que confirmer mon assertion sur le peu d'usage que les Turcs font de la lance ou pique, puisque ce n'est qu'après avoir nouvellement reconnu l'avantage de cette arme qu'ils en ont fait des essais.

ou guidons dont on voit un grand nombre dans ses armées. Chaque village, dont l'aga (espèce de maire) va à la guerre, peut arborer son étendard particulier. D'après cela, lorsqu'on prend des centaines de ces drapeaux, ce n'est pas un bien grand trophée. Il n'y a d'important que les queues de cheval, signes distinctifs militaires des pachas.

La disposition suivante me semble convenable à employer pour mettre notre cavalerie en état de charger les corps de spahis avec le sentiment de sa force, et sans jouer toujours un rôle accessoire dans l'ordre de bataille.



Les vingt-quatre escadrons de cavalerie de réserve que nous avons dans un corps d'armée forment deux lignes, chacune de dix escadrons. Chaque flanc est fermé par deux escadrons qui marchent à distances entières. Deux batteries et deux bataillons (de l'infanterie la plus légère et la plus leste) sont placés aux deux angles opposés suivant la diagonale, et protégent à coups de fusil les flancs du grand carré de cavalerie, dont les longs côtés sont défendus efficacement par le feu de mitraille. Les carrés et leurs batteries doivent conserver cette position par rapport à la cavalerie, lors même qu'elle s'avance vers l'ennemi, ce qu'elle fait au petit trot, hors le moment du choc, afin que l'infanterie légère puisse suivre à peu de distance. Si l'ennemi est supérieur et qu'il attaque, on le reçoit en place, les rangs fermés et les lances baissées. Il ne peut soutenir le feu de flanc des carrés et des batteries; et, lorsqu'il plie, les quatrièmes pelotons de la première ligne se détachent à sa poursuite, tout le reste suivant au petit trot. Une réserve en bon ordre est indispensable dans tout combat de cavalerie avec les Turcs. Si l'ennemi vient à repousser les pelotons de tirailleurs qui le poursuivent, le gros de notre cavalerie fait halte; les carrés et les batteries, quand même ils seraient en arrière,

gagnent le temps de venir reprendre leur poste, et la seconde ligne surveille les intervalles de la première, dans le cas où des ennemis téméraires voudraient y pénétrer en suivant les tirailleurs en fuite.

Lorsqu'une plaine de médiocre étendue se trouve bordée par des terrains coupés et couverts, comme cela se rencontre souvent dans toutes les contrées situées au pied des montagnes, nommément en Bulgarie, on peut employer avec succès la disposition suivante : l'infanterie, avec quelque artillerie légère, s'avance en sûreté le long des bois ou des ravins qui bordent ces plaines étroites, et protége par son feu le front et les flancs de la cavalerie. Avec un tel appui, celle-ci peut repousser les troupes ennemies et nettoyer tout le terrain qui se trouve devant son front.

Avant d'examiner les guerres soutenues de notre temps contre les Turcs, il sera utile et intéressant de donner une description concise du pays qui en a été le théâtre. Suivons les pas d'un voyageur qui, parti d'Hermanstadt, traverse par le col de Rothenthurm les hautes montagnes de la Transylvanie, descend sur la rivière d'Argisch près de la petite ville et du couvent de ce nom, et gravit le contre-fort planté de vignes, d'où l'on découvre la plaine et les landes

de la Valachie. Un grand nombre de rivières et de ruisseaux se précipitent de la montagne et se rendent dans le Danube, entraînant tout dans leur cours, guéables presque partout en temps sec, mais débordant à chaque pluie. Les communications, qui n'ont lieu que par de mauvais ponts et des bacs, sont souvent interrompues, et le sol gras du pays rend les chemins impraticables à la moindre ondée. Toute la plaine, garnie de rejets de chênes, devient pendant les froids d'hiver le séjour d'un grand nombre de loups qui descendent des montagnes. De hautes forêts couvraient autrefois le pays, mais les habitants les ont peu à peu brûlées et changées en pâturages pour l'éducation des bestiaux, qui forment leur principal moyen de subsistance. La même industrie règne en Moldavie et en Bessarabie, où le sol est d'ailleurs tout autre que celui de la Valachie. Les eaux venant de contrées plus basses, de la Podolie et de la Bukovine, y coulent plus lentement vers le Danube, et forment des marais. On y trouve aussi nombre de ravins qui ne reçoivent d'autre eau que celle des terrains environnants. La Bessarabie en est entièrement sillonnée dans la direction du nord au sud; et cependant le pays paraît à l'œil comme une plaine unie où l'on ne voit que des pâturages, et pas même un

buisson. Les habitants, suivant le mode des Tartares, mènent une vie errante et transportent leurs cabanes avec eux. Les Valaques aussi sont à demi nomades; car leurs villages, composés de grandes cabanes à moitié enterrées, changent de place de temps en temps à mesure qu'ils changent de pâturages : en sorte qu'on ne peut être assuré de la position d'un lieu indiqué sur la carte, que lorsqu'une église ou bien un couvent ont réuni autour d'eux un certain nombre de huttes ou de maisons de bois, de manière à former une espèce de bourg. Dans la Moldavie (peut-être parce qu'elle est moins éloignée de la civilisation européenne) on commence à trouver plus d'habitations fixes. L'agriculture est presque nulle dans ces deux provinces, où l'on ne cultive en général que le blé de Turquie, dont les habitants font leur pain; mais en revanche de belles prairies produisent une grande abondance de foin qui, relevé en meules dans la campagne, nourrit pendant l'hiver les troupeaux mêmes de la Transylvanie.

La majeure partie de la population des deux principautés se trouve concentrée dans les grandes villes de Bucharest et de Jassy, où l'on voit un mélange de diverses races d'hommes et de presque tous les peuples de l'Europe, que le

commerce y attire. C'est là comme le point de jonction de l'Europe et de l'Asie. La plus grande richesse y règne au milieu de la plus cruelle misère; car les faubourgs se terminent par de tristes cabanes de bois ou des huttes de terre, dans lesquelles le peuple des campagnes, désolé par les hordes de brigands turcs et demi-chrétiens, est venu chercher protection à l'ombre de la capitale, dont il a ainsi accru l'étendue et la population. Ceci toutefois est particulier à Bucharest : Jassy, se trouvant par sa position moins exposé aux violences des Turcs, et protégé par les nouvelles acquisitions de la Russie, continue paisiblement à se civiliser. Le noyau de ces villes est formé par les églises et les couvents grecs, par les palais des boyards (noblesse du pays et seuls propriétaires) et par les grandes maisons des marchands, et les bazars que nécessite le commerce d'Orient par la route de terre. Les naturels de la Valachie et de la Moldavie, prétendus descendants des Romains, sont des hommes d'une espèce vigoureuse, vivant dans un certain état de liberté, à part les vexations d'un mauvais gouvernement : mais l'arbitraire despotique le plus cruel tombe sur les Bohémiens, tribu dont on ignore l'origine et qui forme une caste nombreuse d'esclaves soumise aux boyards. Un de ces Bohémiens

se vend au prix de soixante florins, et le boyard qui le tue en est quitte pour une amende de quatre-vingts florins. Beaucoup d'entre eux, auxquels leurs maîtres se contentent de faire payer un tribut, errent en hordes à demi nues, et se permettent, de temps à autre, de détrousser les passants. Mais les voyageurs et les habitants ont encore plus à craindre des arnautes, espèce de milice volontaire de la Turquie d'Europe, qui laissent à douter s'ils reconnaissent Jésus-Christ ou Mahomet. Ils se mettent à la solde des pachas ou de quiconque peut les payer, et se livrent en même temps au brigandage. Les hospodars ont une garde composée de ces arnautes, et les boyards même en ont à leur service et à leur suite, tant pour leur sûreté que par luxe. Peu différents des Turcs pour l'habillement et l'armure, ainsi que pour les mœurs et le caractère, ils les surpassent de beaucoup en qualités guerrières, étant animés d'une ardeur, sinon noble, au moins continuelle pour le métier des armes. Ils sont propres à former le noyau des forces qu'emploieraient les aventuriers de notre temps pour attaquer la Porte. Les voyageurs et les marchands, qui viennent d'Hermanstadt ou de Cronstadt en traversant les montagnes, ne peuvent se préserver d'eux qu'en formant des caravanes armées.

Le Danube, qui sépare ces provinces de la Bulgarie, est à son entrée dans l'empire turc un fleuve considérable par la grandeur de ses îles, et par la rapidité de son cours, qui rend difficile l'établissement de ponts de bateaux, pour lesquels il faut d'ailleurs de grands bâtiments. Silistria et Tartukai, où il n'a que mille pas de large, sont les points les plus avantageux pour établir ces ponts. Mais il serait difficile de les couvrir contre un ennemi habile, maître de la rive droite, parce que le plateau de la Bulgarie, plus élevé que les provinces de la rive gauche, s'étend jusqu'au bord du fleuve, et se termine par une rive escarpée qui domine au loin la plaine de la Valachie. Cette rive est formée tantôt de rochers, tantôt d'une glaise semblable au rocher, et coupée par de profonds ravins. Le pays, extrêmement favorisé de la nature, présente alternativement des campagnes incultes et les plus beaux vignobles, qui s'étendent quelquefois de plusieurs milles le long du fleuve; et leur fécondité est si grande qu'il semble impossible de les dévaster entièrement (1). La

(1) L'armée russe, qui faisait le siége de Rutchuk, resta campée depuis le printemps jusqu'à la fin de l'automne dans les vignes voisines de cette place. Elle employa beaucoup de raisins verts pour sa cuisine : mais à l'époque de la ma-

haute Bulgarie est moins heureuse. Coupée de ravins profonds qui sont à sec pendant l'été, elle souffre du manque d'eau potable; et ce ne sera que par des conduites d'eaux (1) bien ménagées, et en formant des étangs dans ses vallées, qu'elle pourra devenir aussi peuplée que le comporte sa fertilité. Nous nous réservons de parler plus en détail de ce pays, quand le cours de notre récit nous en fournira l'occasion.

---

turité il en restait une prodigieuse quantité qu'elle ne put pas consommer, et dont une grande partie pourrit sur le cep par les pluies de l'arrière-saison. Durant un armistice, les Turcs et les habitants, ayant obtenu la permission de vendanger, mettaient leurs raisins dans d'énormes paniers que deux hommes emportaient à la ville, au moyen de perches posées sur l'épaule, comme dans la terre promise. Les raisins secs forment pour ce pays un article de commerce important.

(1) Sur les chemins principaux et sur ceux qui longent le pied des montagnes, sont établis des fontaines et des abreuvoirs pour les voyageurs altérés et les caravanes. Une eau limpide y découle d'un tuyau dans un bassin de pierre, souvent même de marbre élégamment façonné; et le sol environnant, pavé en pierres carrées, est disposé commodément pour le repos. Ce soin qui tient à la religion est assurément une des bonnes œuvres de la foi mahométane. *L'eau vivifie tout* est une sentence du Coran, qui se trouve inscrite sur les principales fontaines.

Lorsque les opérations sont portées sur le Danube, chaque parti belligérant est obligé d'entretenir sur ce fleuve une flottille de chaloupes canonnières. Les Turcs ont pu armer les leurs dans les places fortes qui le bordent, tant qu'ils les ont possédées. Mais à la fin de 1809, les Russes, étant maîtres de toutes les places depuis l'embouchure jusqu'à Silistria, firent venir leurs bâtiments de la mer Noire. Dans toutes les guerres de Turquie, le Danube fut pour les deux partis la ligne d'opérations la plus essentielle, à cause de la facilité qu'il donne aux armées pour le transport de toutes leurs munitions. Aussi la plupart des batailles eurent-elles lieu sur ses rives, surtout sur celle de la Bulgarie. Le but naturel des efforts de part et d'autre est de s'enlever cette base d'opérations, et les Russes y avaient presque réussi dans la dernière guerre; on conçoit aisément quels avantages ce succès leur aurait procurés pour pousser plus loin leurs conquêtes.

CHAPITRE III.

LES TURCS TELS QU'ILS SONT AUJOURD'HUI.

Les évènements de la dernière guerre entre la Porte et la Russie nous montrent que les Turcs d'aujourd'hui diffèrent seulement de ceux que nous avons dépeints dans le chapitre précédent, en ce qu'ils ont encore rétrogradé, et expliquent tout ce que nous apprenons de leurs combats actuels contre les Grecs insurgés, en faisant présager en outre ce qui se prépare dans l'avenir.

Depuis plusieurs années, des troubles intérieurs agitaient l'empire ottoman. Quelques pachas avaient abjuré l'obéissance; d'autres ne fournissaient plus que de faibles subsides. Paswan-Oglou, que l'on prétend avoir été chrétien et officier de dragons prussiens, s'était érigé à Widin en une espèce de souverain indépendant,

et faisait une guerre ouverte à la Porte. La Servie, sous son Czerny-Georges, ancien sous-officier autrichien, était devenue une véritable puissance militaire qui tenait tête à deux armées turques, dont l'une venait de Bulgarie sous la conduite du grand-vizir, tandis que l'autre formée de Bosniaques, peuple belliqueux et dévoué à la Porte, attaquait du côté opposé. L'ambassadeur de Napoléon à Constantinople, Sébastiani, avait réussi à mettre la Turquie dans ses intérêts : mais la Russie prévint la déclaration de guerre qui la menaçait. Elle rassembla une armée sur le Dniester, aux ordres du général Michelson, et la fit entrer dès l'automne de 1806 en Moldavie et en Valachie, en couvrant toutefois ses projets par des déclarations pacifiques.

Dans ces deux principautés, les Turcs ne sont que des maîtres étrangers, qui laissent le soin de les pressurer et de les tyranniser aux hospodars, espèce de fermiers pris parmi les Grecs, et envoyés de Constantinople. L'armée russe était entrée, à la fin de 1806, à Bucharest sans grande opposition. Cette ville importante, peuplée de quatre-vingt mille habitants, est l'entrepôt de toutes les productions du pays, le centre d'un commerce considérable, et peut être regardée comme la clef des deux pro-

vinces. Les Turcs ne tenaient plus que dans les places fortes de la rive gauche du Danube, Giurgevo, Brahilow, Ismaïl, et à Bender en Bessarabie. Cette dernière ville était bloquée par les Russes.

Les Serviens combattaient et négociaient alternativement. Ils désiraient rester neutres à l'égard des Russes, et refusaient le contingent de soixante mille hommes qui leur était demandé contre eux, tandis qu'ils enlevaient Belgrade aux Turcs, leurs maîtres. La Russie avait donc un auxiliaire important dans ce peuple belliqueux qui fait la guerre à la manière des Turcs, mais avec plus d'ordre, et surtout plus de persévérance, et dont la principale force consiste en une infanterie appropriée à la nature du pays.

Ce ne fut qu'au commencement de 1807 que la Porte déclara formellement la guerre à la Russie et à l'Angleterre son alliée. L'amiral Dukworth commença aussitôt les hostilités, en forçant le détroit des Dardanelles avec une escadre anglaise. Il faut que le passage de ce détroit entre les châteaux d'Europe et d'Asie ne soit pas aussi périlleux qu'on l'avait cru, car l'escadre n'y perdit pas un seul bâtiment, et, après avoir fait taire le feu des Turcs, elle alla brûler leurs vaisseaux mouillés en arrière. Dès

le lendemain, 20 février, les Anglais étaient devant Constantinople, menaçant de l'incendier, si l'on refusait de leur remettre à l'instant les châteaux des Dardanelles, de livrer le reste de la flotte qui se trouvait dans l'arsenal, de céder la Moldavie et la Valachie aux Russes, et de déclarer la guerre à la France. C'était trop exiger, surtout lorsque leur attaque n'était soutenue par aucune armée de terre, et que l'escadre ne portait pas même de troupes de débarquement. L'amiral commit en outre la faute de perdre du temps en négociations inutiles; et, après huit jours, dont les Turcs profitèrent pour élever des batteries de côtes, sous la direction d'officiers français, pour équiper leurs vaisseaux et armer la population, il lui fallut songer à la retraite. Quoique ce second passage du détroit fût plus dangereux que le premier, les Anglais n'y perdirent que deux petits bâtiments de guerre. De là ils firent voile vers l'Égypte pour tenter une autre entreprise, qui n'était pas mieux conçue. Sur ces entrefaites une escadre russe était arrivée dans l'Archipel, et s'emparait des îles de Lemnos et de Ténédos, où elle s'établissait pour empêcher les Turcs de sortir du détroit. Ceux-ci étaient trop mauvais marins pour chasser de là leur ennemi, et la tentative qu'ils en firent le 1er juillet leur coûta inutilement plusieurs vaisseaux de ligne.

CHAPITRE IV.

CAMPAGNES DE 1809 ET 1810.

Jusqu'a la paix de Tilsit on demeura sur la frontière du Danube, dans une espèce d'armistice. Les Russes ayant envoyé une portion de leurs troupes en Pologne, pour s'opposer aux Français sur le Bug, ne poussèrent la guerre avec vivacité et succès qu'en Asie. Cependant, en Turquie, le sultan Sélim fut renversé du trône par une révolution intérieure, provenant en grande partie du mécontentement qu'avait causé aux janissaires l'établissement d'une nouvelle milice formée à l'européenne. Dans ces circonstances, le grand-vizir ne put qu'avec peine réunir une armée à Andrinople : encore se trouva-t-elle réduite à trente mille hommes, avant d'avoir atteint le Danube. La Porte accepta donc avec empressement un armistice que la médiation des Français lui fit obtenir, et l'on

ouvrit des négociations pour la paix. Mais, dès le printemps de 1809, la politique de Napoléon lui ayant fait abandonner les Turcs, les hostilités reprirent. L'armée russe qui avait déja commencé à évacuer la Moldavie et la Valachie, conformément au traité de Tilsit, revint sur ses pas. L'avant-garde, sous les ordres du général Miloradowitz, battit les Turcs à Slobodzie, puis à Giurgevo, et bloqua cette dernière place.

La guerre fut plus vive en Servie. Czerny-Georges avait déja pénétré jusqu'à Nissa; mais bientôt pressé par quatre-vingt mille Turcs, auxquels il ne pouvait opposer que trente mille hommes, il fut obligé de se replier avec perte jusque derrière la Morava, et enfin jusqu'à Belgrade. Les Turcs étaient moins heureux du côté de la Bosnie. Ils voulurent passer la Colubara pour pousser vers Belgrade et tourner l'aile droite des Serviens, appuyée à la Save; mais ils furent repoussés. Un corps russe, commandé par le général Nenadowitz, arriva au secours des insurgés, passa lui-même la Colubara, et enleva les retranchements des Turcs, qui ne purent même tenir derrière les petites rivières qui se rendent dans la Save, entre la Colubara et la Drina, et furent rejetés en Bosnie. En vain tentèrent-ils de passer de nouveau la Drina: ils furent repoussés avec une perte considéra-

ble; et les Serviens et les Russes auraient poussé plus loin leurs avantages, sans la diversion opérée du côté de la Bulgarie par la marche de la grande armée turque, qui dévastait tout le pays et menaçait même Belgrade : tel était de ce côté l'état des choses vers le milieu d'août.

Les progrès des Russes sur le bas Danube donnèrent à la Servie le temps de respirer. Au commencement d'août, leur armée, commandée par le prince Bagration, avait passé le Danube à Galatche, un peu au-dessus de l'endroit où le Pruth se jette dans ce fleuve, s'était emparée des points fortifiés d'Isaktcha, Tulcha, Malchin et Hirzova sur la rive droite, et avait ouvert le chemin à la flottille russe de la mer Noire pour remonter le Danube. Ismaïl se trouvant ainsi bloqué du côté du fleuve, comme par terre, fut obligé de se rendre après quelques semaines de siége. La forteresse de Silistria, que les Russes bloquaient en même temps, faisait résistance. Le grand-vizir tenta de la dégager au moyen d'un corps de quinze mille hommes qu'il détacha de son camp d'Andrinople : mais le prince Bagration alla au-devant jusqu'à une petite rivière près de Statariza, où il s'engagea, le 3 novembre, une canonnade qui fut sans résultat décisif. La saison avancée, la difficulté des subsistances dans un pays inhabité, et les

débordements auxquels le Danube est sujet à cette époque de l'année, mirent naturellement fin à la campagne. L'armée russe repassa le fleuve à Hirzova, en conservant sur la rive droite une tête de pont dont un ancien château faisait partie.

On sait que les troupes asiatiques, qui composent les principales forces des Turcs, ne veulent pas faire la guerre pendant l'hiver : mais Varnery exagère lorsqu'il prétend qu'elles se mettent en marche dès le mois de juillet pour regagner leurs foyers. Les janissaires ne sont pas non plus partisans des campagnes d'hiver; et après avoir supporté quelque temps les fatigues de la guerre, ils soupirent d'autant plus après leur pays, qu'ils ont tous un domicile fixe où ils exercent des métiers. Quant à la cavalerie, elle peut trouver dans la nature du pays une certaine excuse pour le quitter au commencement de la mauvaise saison. Les Albanais, les Macédoniens et les anciens Thraces, enfants de la terre qui donna des soldats à Pyrrhus et à Alexandre, sont les seuls qui demeurent toute l'année sous les armes, lorsque la queue de cheval est arborée par un pacha énergique. C'était une armée de ce genre qui avait entrepris de secourir Silistria.

Une campagne d'hiver dans ce pays, bien

qu'il soit sous la même latitude que le milieu de l'Italie, n'est pas en général aussi facile que peuvent croire ceux qui ne le connaissent pas. Les fortes pluies et les gelées s'y succèdent alternativement : le froid, à la vérité, n'y dure pas long-temps, mais il égale souvent, pendant de courtes périodes, celui des climats du nord : ce qui provient du voisinage des deux chaînes de montagnes qui forment la vallée du Danube, l'Hémus au sud, et au nord-ouest les monts Crapaks de Transylvanie, toujours couverts de neige. Les villages sont pour la plupart sans ressources et nullement propres à servir de quartiers d'hiver. Les vallées et les ravins sont encombrés de neige ou inondés, et les chemins entièrement impraticables lorsqu'il ne gèle pas. Les hommes et les chevaux sont donc exposés à périr de faim dans cette contrée, puisqu'on n'y trouve pas de subsistances et qu'on ne peut en transporter avec soi, si ce n'est pour de simples détachements et des expéditions de peu de durée, en les chargeant sur des chevaux de bât et des bêtes de somme. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

Le mont Hémus que les Turcs appellent Balkan, nom générique qui signifie montagne, étend sa base jusqu'à dix-sept lieues environ du Danube. Il n'est pas aussi considérable qu'on

le croit généralement. Vu de loin il ressemble au Donnersberg dans les Vosges, près de Kaiserslautern, et peut aussi être comparé à ces montagnes sous le rapport du sol, de la nature des arbres et des pâturages, ainsi que pour la grande étendue de son plateau. Les chemins qui le traversent sont plus difficiles, ce qui tient à ce que le pays est moins habité et moins cultivé que les Vosges; et pourtant, à s'en rapporter aux descriptions des voyageurs et aux mauvaises cartes que nous avons de cette contrée, on pourrait s'attendre à y trouver des villages et des vallées cultivées qui en faciliteraient la traversée. La route ordinaire des courriers et des voyageurs qui se rendent à Constantinople passe par Chumla, que l'on regarde comme la porte du Balkan et les Thermopyles des Turcs. Dans les dernières guerres le camp du vizir a toujours été établi en cet endroit, et les armées russes qui marchaient sur Constantinople n'ont jamais pu pénétrer au-delà. Ces circonstances ont donné à Chumla une sorte de réputation stratégique qu'il mérite d'ailleurs par sa position au point de concours des routes de Rutchuk, Silistria, Ismaïl, de Varna et autres ports de la mer Noire, ainsi que de Ternova par Osmanbazar, etc., qui se séparent ensuite après le passage des montagnes.

Chumla joint à cet avantage celui d'une situation favorable à la défense : c'est une ville considérable, peuplée de trente mille habitants, et entourée par un contre-fort du Balkan, en manière de fer à cheval, dont la pente escarpée et couverte d'épaisses broussailles d'épines forme une position des plus avantageuses pour le soldat turc, qui aime à se mettre à l'abri derrière des élévations de terrain et des retranchements. La ville est longue d'une lieue à peu près sur une demi-lieue de largeur; son enceinte est formée d'un fossé et d'un rempart de terre, ou d'une épaisse muraille de briques, flanquée de petites tours massives ou corps-de-garde qui peuvent contenir cinq ou six fusiliers. Tel est le noyau du camp retranché dont le contour se trouve naturellement indiqué par la crête des hauteurs environnantes, bien défendues contre une attaque par les ravins qui les coupent et par la rapidité des pentes. Ce camp ne peut être que difficilement bloqué à cause de son étendue. Il est complètement à l'abri d'un bombardement, et fournit tout l'espace nécessaire pour les magasins de l'armée. Il comprend même des vignes et des jardins et un ruisseau d'eau vive.

De Chumla à Constantinople il y a quatre-vingt-six heures de marche de caravane, qui, vu la lenteur de cette marche, peuvent être

prises pour des lieues de poste. La principale route descend par la vallée de Pravodi, ville assez importante. De là, on commence à monter le Balkan proprement dit, et l'on trouve pour premier point de station la ville d'Aidos, située à trois marches environ de Chumla, et remarquable par ses sources chaudes; puis, à deux marches plus loin, la ville de Faki en Romélie, hors des montagnes. On entre alors dans un pays cultivé, plus doux et plus viable : on y rencontre des caravanes qui vont d'Andrinople à Constantinople en cinq à six journées, et qui font déja pressentir des communications intérieures et des relations commerciales, d'où il doit résulter de nouvelles facilités pour les opérations de la guerre.

Une armée russe qui voudrait pousser vivement une guerre d'invasion jusqu'au cœur de l'empire ottoman, choisirait indubitablement cette route pour sa ligne d'opérations. Toutefois il faudrait préalablement battre ou tourner par des manœuvres l'armée turque que l'on doit toujours supposer postée à Chumla. Le général russe Kaminsky ne put faire ni l'un ni l'autre dans la campagne de 1810; mais le dernier parti serait probablement d'un succès plus assuré, si, tandis que l'armée principale menacerait les Turcs de front, un autre corps, traver-

sant le Danube à Nicopolis ou à Rutchuk, marchait, par Ternova, droit sur Andrinople. Sur cette route du Balkan qui existe réellement, quoique peu frayée, il n'y aurait à combattre que des obstacles naturels faciles à surmonter, au moyen de quelques centaines de pionniers à l'avant-garde. Peut-être faudrait-il, pour le passage de la montagne, démonter les pièces d'artillerie et les charger sur les petites voitures qu'on trouve en Valachie, et qui ont la facilité de passer partout. S'il y avait une garnison turque à Ternova, il faudrait s'emparer de cette place et en faire un entrepôt. Le soldat porterait ses vivres pour les trois ou quatre marches de la traversée du Balkan, et la cavalerie ses fourrages. Les boulets et les munitions de réserve seraient transportés sur de petits chariots et sur des bêtes de somme qui se nourriraient au vert. On trouverait d'ailleurs, dans les endroits un peu habités, une grande quantité de foin ramassé en tas dans les champs et les vallées. La récolte s'en fait plus tôt que dans les pays septentrionaux. Jusqu'à l'époque des chaleurs, l'herbe couvre le sol et s'élève presqu'à hauteur d'homme; mais au fort de l'été la terre est brûlée et ne produit plus un brin d'herbe : les ruisseaux même sont entièrement à sec. Ces remarques, que nous avons faites

dans la Valachie, la vallée du Danube et la Bulgarie, doivent naturellement être encore plus applicables au revers méridional du Balkan. Le printemps et l'entrée de l'été seraient donc le temps le plus convenable pour exécuter une entreprise de ce genre. Avant la saison des chaleurs, les armées chrétiennes doivent être déja en possession des points les plus importants, et surtout des villes principales propres à pourvoir aux besoins des troupes en position et en marche. Andrinople, que le corps d'armée opérant par Ternova doit tâcher de surprendre, est une ville grande et populeuse, encore entourée des murailles et des tours autrefois construites par les princes du Bas-Empire. Il faut s'en approcher dès en arrivant, battre en brèche et donner immédiatement l'assaut; car on peut être sûr d'avance que le grand-vizir ramènera en toute hâte son armée de Chumla, pour secourir la place attaquée, ou du moins pour couvrir Constantinople. C'est pourquoi il faut que l'armée qui lui fait face le serre de près, et tâche en même temps de gagner les devants, en le faisant tourner par un corps détaché, comme cela est arrivé dans la campagne de Kaminsky, où les Russes occupaient déja la route de Constantinople, derrière l'armée turque de Chumla. On sait que dans

une retraite de ce genre les Turcs ne songent pas à faire évacuer toutes les provisions qu'ils ont amassées dans leur camp, et que chacun ne pense guère qu'à soi, ainsi qu'on l'a vu en Syrie dans la campagne de Bonaparte. Il est donc probable que tout tombera entre les mains de l'armée chrétienne, et lui procurera des vivres en abondance.

Le corps qui est devant Andrinople doit, aussitôt son arrivée, et lors même qu'il n'aurait pas encore réussi à s'emparer de la place, envoyer un fort détachement sur le chemin de Faki, pour couper à l'armée turque la communication principale de ses convois, et la recevoir elle-même lorsqu'elle descendra le Balkan. Cependant les fuyards auront porté l'épouvante jusqu'à Constantinople; il faudra se hâter d'en profiter. L'armée principale, marchant par la grande route décrite ci-dessus, détachera sur sa gauche une division qui suivra ses progrès, et, de concert avec une flottille équipée sur la mer Noire, s'emparera de Varna et des autres places de la côte. La flottille portera les munitions nécessaires aux troupes de terre et l'artillerie de siége. Si Varna, qui est une forteresse de quelque valeur, vient à opposer de la résistance, il ne faut pas s'y arrêter. Quelques bataillons et quelques bâtiments armés demeureront en

arrière pour en faire le blocus, tandis que la flotte, chargée de troupes de débarquement, continuera sa route pour gagner les golfes de Mesembria et de Bourgas, et s'emparer de ces ports importants. Notre carte indique un chemin qui va de Bourgas à la route principale du Balkan, ce qui donne à croire que cette ville est une place d'entrepôt, où les vaisseaux déchargent leurs marchandises, pour être expédiées dans l'intérieur du pays. Ce chemin transversal pouvant donc servir au transport des provisions, Bourgas deviendra l'entrepôt des magasins de l'armée, et l'on y organisera un service de bêtes de somme, qui dans ce pays remplacent les voitures. La division que nous faisons agir le long des côtes, à partir de Varna, trouvera sûrement des chemins très-difficiles : mais comme elle n'a d'autre but que de faciliter la communication de notre flottille avec la terre, on peut ne la composer que de troupes légères.

Tous les mouvements de l'armée seront donc combinés dans le but de parvenir à l'ordre stratégique suivant :

1° A l'aile gauche, une division postée à Bourgas près de la flottille, et poussant des reconnaissances le long de la côte par terre et par mer.

2° L'armée principale à Faky, et son avant-garde à Kirclissé.

3° A l'aile droite, le corps d'armée d'Andrinople avec un détachement en avant dans la vallée de l'Hèbre; et l'avant-garde sur la route de Constantinople, à Eski-Baba, par exemple, sur le ruisseau où est situé Kirclissé, en sorte que les deux avant-gardes se trouvent en communication.

Quelques jours de repos seront nécessaires dans cette position pour mettre l'armée en ordre et compléter le matériel, assurer les communications et la soumission du pays, et préparer un mouvement décisif. Il faudra pour tout cela avoir sur chacune des deux lignes d'opérations une division, qui, suivant à quelques marches en arrière, escortera les réserves d'artillerie, fournira au besoin des colonnes mobiles, laissera des garnisons où il sera nécessaire, et se réunira enfin à l'armée. Après quelques jours de halte on se remettra en marche; la flotte occupera le golfe de Midia, et les deux armées de terre feront leur jonction à Araba-Burgas, pour se porter sans délai sur Constantinople.

On devra cependant laisser à Andrinople une division de réserve pour recevoir les renforts et rallier les traînards. Ainsi cette ville, qui, pen-

dant près d'un siècle, fut le quartier-général des sultans, lorsqu'ils tenaient les malheureux empereurs grecs enfermés à Constantinople, doit, par un retour de fortune, jouer un rôle semblable entre les mains des Chrétiens, à qui il ne faudra pas plus de jours pour reprendre ce pays, que les Turcs n'ont employé d'années pour le conquérir. La tâche de cette division de réserve sera d'organiser le pays derrière l'armée, et d'occuper par des détachements les villes de Philippopolis, Lofcha, Sophia, etc., soit de force, en y faisant coopérer les Serviens, soit par des négociations pour lesquelles les Grecs qui y demeurent en grand nombre peuvent être fort utiles.

Quant aux forces nécessaires pour exécuter vivement une semblable invasion, je crois qu'il importe moins de mettre en campagne une nombreuse armée que d'avoir toujours de quoi la tenir au complet. Le maximum de cinquante mille hommes, fixé par Montecuculli pour une bataille, pourrait d'autant mieux suffire aujourd'hui, que les Turcs ne montrent plus d'aussi grandes forces qu'autrefois, et que la supériorité des armées chrétiennes est devenue encore plus marquée, au moyen de l'infanterie bien instruite qui en forme la partie principale.

Afin qu'au jour de la bataille notre grande

armée puisse réunir en un point les cinquante mille hommes jugés nécessaires, il faut, outre ce nombre, avoir trente autres mille hommes, tant au corps détaché sur la côte, que dans la division de réserve, ce qui fait en tout quatre-vingt mille.

La force du corps secondaire opérant sur Andrinople devrait être de trente mille, ou plutôt de soixante mille, en comptant une division d'avant-garde et une de réserve. Total général des troupes à porter au-delà du Balkan, cent quarante mille hommes.

En outre, pour assurer les derrières et maintenir les communications, et pour observer toutes les places que les Turcs ont conservées sur le Danube, il faudrait encore une armée de réserve de soixante mille hommes, qui, après la prise successive de ces places, suivrait l'armée principale, et viendrait la renforcer dans le cas où elle aurait éprouvé quelque perte. Avec ces deux cent mille hommes, qui devront être remis au complet avant la fin de la campagne, un général actif et supérieur aux préjugés du temps passé réussira certainement à accomplir la conquête de la Turquie d'Europe, sinon dans la première campagne, au moins dans la seconde.

Parmi les préjugés dont nous parlons, le

principal est l'excès de soin que l'on a pris jusqu'ici pour assurer les communications. Kaminsky, dans sa campagne de 1810, pouvait bien avoir quelque raison de ne pas vouloir laisser derrière lui les forteresses turques du Danube, Silistria, Rutchuk, Giurgevo, Nicopolis, etc., contenant de nombreuses garnisons. Il n'était pas assez fort pour laisser en arrière une armée capable de paralyser ces garnisons, et de couvrir la Valachie contre une irruption de leur part. Mais le général auquel nous faisons passer le Balkan, doit, après avoir assuré en grand ses derrières, au moyen d'une armée de réserve chargée des blocus, ne plus s'inquiéter, quand même sa ligne de communication serait momentanément interrompue par quelques coureurs. Ayant une fois les montagnes à dos, il doit s'élever au rôle d'Annibal en Italie.

Lorsqu'on se rappelle qu'à la fin du siècle dernier l'Autriche et la Russie étaient réunies contre les Turcs, et que l'on considère ce qui s'est passé dans les guerres antérieures, on ne peut s'empêcher de reconnaître que jamais l'empire ottoman n'a été plus voisin de sa ruine que dans la campagne de 1789, après la victoire du prince de Cobourg et de Souwarof en Valachie, et la prise de Belgrade par une armée autrichienne sous les ordres de Laudon.

On avait tout le temps nécessaire pour entreprendre une campagne d'automne, et rien n'empêchait les conquérants de la Valachie de marcher sur Chumla, tandis que Laudon aurait suivi sans obstacle la route d'Andrinople par Nissa et Sophia. Cette route, qui, depuis les temps anciens, sert aux courriers de Constantinople, était connue, et se trouve décrite dans les campagnes de Vétérani, où on la représente comme praticable pour les voitures. Busching en parle même dans sa géographie, ainsi que de chemins latéraux également praticables, traversant tous un pays habité, dans lequel se trouve un grand nombre de monastères, indice certain de culture et de ressources en blés, vins et pâturages.

On arrive aisément de Sophia à Philippopolis. Les Autrichiens, en 1688, après avoir gagné, sous la conduite du prince de Bade, une bataille à Nissa, et avoir long-temps occupé cette place, s'avancèrent avec un corps de partisans à Sophia, où ils enlevèrent le cadi et plusieurs des principaux Turcs. La terreur se répandit alors dans toute la Macédoine et la Romélie. A Andrinople, et même dans la capitale, les Turcs ne se croyaient plus en sûreté, et se sauvaient en Asie avec leurs trésors. Montecuculli, qui indique mieux qu'aucun autre,

les routes à suivre pour les attaquer, propose aussi cette ligne d'opérations.

La route par Nissa et Sophia, qui ne traverse que des contre-forts du Balkan, et laisse à gauche la chaîne principale, est beaucoup moins difficile que celle qui va par Ternova à Andrinople. Il serait probablement aisé de s'emparer de Philippopolis, qui contient une nombreuse population grecque. On y trouverait sans doute de quoi fournir à la subsistance de l'armée pour le reste de la route, à cause du commerce considérable qui s'y fait, surtout en riz du pays; et la Mariza, qui devient navigable à partir de cette ville, donnerait de grandes facilités pour les transports sur Andrinople. En général toute cette contrée se présente comme une vallée large et cultivée que la route suit en longeant la Mariza, et où l'on doit pouvoir aisément passer, séjourner et même faire la guerre en hiver, attendu que le climat y est beaucoup plus doux que sur le revers septentrional du Balkan.

Si, en 1810, l'armée russe de Kaminsky eût réellement été aussi forte que l'annonçaient les gazettes, c'est-à-dire de plus de cent mille hommes, elle aurait pu à elle seule exécuter sur la capitale l'opération que nous venons de décrire. Nous avons vu précédemment que Czerny-

Georges était déja sur la route de Nissa. Le corps russe qui vint le soutenir n'avait donc besoin que d'être renforcé pour pouvoir prendre l'offensive contre l'armée turque dans cette direction. Une bataille gagnée aurait aussitôt amené les Russes devant Andrinople. Quant aux communications en arrière, les Serviens étaient chargés de les assurer, et l'on n'avait à s'occuper que de la jonction avec l'armée principale venant de Chumla, comme nous l'avons dit plus haut. Mais les forces des Russes étaient beaucoup au-dessous de ce que l'on croyait, et d'un autre côté les circonstances politiques ne leur permettaient pas une semblable expédition. Ils n'osaient pas s'éloigner, surtout pour un temps un peu considérable, de l'Europe chrétienne, où déja une guerre plus grave menaçait d'éclater; et de même que la France ne pensait qu'à occuper la Russie du côté des Turcs, de même aussi cette dernière puissance avait intérêt à terminer promptement la guerre par un coup décisif, en se bornant à conquérir la Moldavie et la Valachie. La destruction de l'empire des Turcs n'était donc pas le but de l'expédition : c'est ce que l'on verra par les fragments et les considérations que je vais présenter à mes lecteurs, et qui ont été écrits en majeure partie pendant le cours de cette guerre.

Il est nécessaire de jeter ici un coup d'œil sur l'état politique de l'Europe, qui influa puissamment sur les évènements et sur la direction de la guerre. Par une singulière combinaison, l'Angleterre, malgré la tentative hostile de sa flotte sur Constantinople, était devenue l'alliée déclarée de la Porte, et la France son alliée secrète; nonobstant son intelligence apparente avec la Russie. Les conseils des Français eurent une influence évidente sur la conduite des Turcs dans cette campagne. On prétendit que ce fut d'après les avis de leur ambassadeur Sébastiani que le grand-vizir demeura tranquillement dans son camp fortifié de Chumla, qu'il évita toute action décisive, et fit défendre opiniâtrément tous les postes un peu tenables, dans lesquels les pachas ou les agas s'enfermaient avec leurs troupes. Il en résulta que l'armée russe perdit son temps et consuma ses forces dans l'attente inutile de quelque circonstance favorable. Cette armée étant obligée de rester jusqu'à l'arrière-saison dans un pays désert, sans pouvoir remporter une victoire complète sur les Turcs, ni intimider leur gouvernement, on devait s'attendre à la voir repasser bientôt le Danube, comme dans la campagne précédente. Des corps de partisans turcs, composés de toute sorte de canaille ramassée dans le pays, rendaient le

passage des forêts du balkan et des landes de la Bulgarie, fort dangereux pour tous les petits corps russes isolés, et interceptaient les transports de munitions.

Les grands avantages de cette manière d'agir s'étaient déja fait sentir lors de l'attaque des Russes sur Brahilow. Un assaut repoussé leur coûta sept mille hommes, et la ville ne se rendit qu'après un long blocus. En général, la défense des places est peut-être la seule partie de la guerre dans laquelle les Turcs soutiennent encore leur ancienne réputation. Les places les plus mal fortifiées, que des troupes et des ingénieurs européens n'auraient pas cru pouvoir défendre, et se seraient empressés d'évacuer, si on le leur avait laissé faire librement, coûtèrent souvent aux Russes beaucoup de sang et de temps. Cela provient en partie du naturel tranquille et casanier du Turc, qui n'aime pas à se mouvoir, et qui demeure des semaines entières dans un souterrain ou dans une caverne, s'abandonnant à sa destinée, sans s'inquiéter de ce qui se passe autour de lui, ni de ce qui doit arriver le lendemain. La seule chance favorable que puisse espérer l'assiégeant est cette terreur panique qui saisit souvent une multitude indisciplinée et passionnée, et qui porte quelquefois une garnison turque à abandonner inopiné-

ment la place, s'il reste quelque issue ouverte à la fuite. On remarque même qu'en pareils cas la croyance à la prédestination sert de voile à la lâcheté. Mais, en règle générale, on doit compter que les Turcs pousseront la défense jusqu'à l'extrémité, et que l'assaut sera toujours meurtrier, à cause de la force des garnisons et des armes qu'elles emploient. Chaque Turc bien équipé porte, outre son fusil, une paire de pistolets au moins, un cimeterre, et de plus un couteau recourbé, long de deux pieds, affilé en dedans de la courbure, qui lui sert principalement à couper les têtes, et qu'il nomme kinschal. A l'époque brillante des Ottomans, cette dernière arme ne fut peut-être pas moins terrible, dans la mêlée, que l'épée courte des Romains, qui subjugua le monde, et à laquelle on peut la comparer. Il est évident que le soldat européen, montant à l'assaut d'un rempart avec son seul fusil à baïonnette, a du désavantage contre un ennemi armé d'une manière aussi formidable.

Quant aux fortifications des Turcs, je n'en ferai point l'éloge : ils n'ont aucune idée d'un système régulier de bastions et de courtines, d'ouvrages extérieurs et de chemins couverts, ni de défilement pour les remparts. Lorsqu'on trouve ces moyens employés dans une forteresse

turque, on peut être sûr qu'elle a été dans les mains de quelque puissance européenne, et que c'est par elle qu'elle a été améliorée ou bâtie originairement. Telles sont les places de Belgrade, Widin, Brahilow, presque entièrement reconstruit par les Russes, et la citadelle de Giurgevo, située sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis Rutchuk. Cette dernière place, qui est représentée sur le plan n° 11, est le modèle de la plupart des forteresses turques. Elle est entourée d'un parapet élevé et de fossés profonds. Quelques petits bastions ou rondelles, qui se rencontrent de distance en distance, sont remplis de terres soutenues par d'énormes gabions, et paraissent établis moins pour le flanquement que pour recevoir les bouches à feu. Sur la crête du parapet règne une ligne de gabions ordinaires qui forment des créneaux par lesquels l'assiégé tire entièrement à couvert, prêt à se montrer au moment de l'assaut. Sur ce même parapet se trouvent aussi, de distance en distance, de petits corps-de-garde en briques percés de créneaux, qui en flanquent la plongée. Ces ouvrages sont particuliers à la fortification turque. On les retrouve à Chumla, quoique employés d'une autre façon. Les Turcs en construisent encore dans le fond des fossés pour y poster quelques fusiliers, qui

y communiquent par un chemin souterrain passant au-dessous du rempart. Pour se couvrir contre le feu de l'artillerie, ils s'enterrent au pied du talus intérieur du rempart, et bouchent entièrement les portes soit en maçonnerie, soit avec de fortes pièces de bois. On voit d'après cela que les Turcs, au lieu de suivre les principes de la fortification européenne, semblent chercher plutôt une disposition qui leur donne le moyen de combattre de près.

Le commandant de la place, aga ou pacha, raisonne ordinairement plus juste que la plupart de nos commandants modernes. Son règne finit, s'il se rend. De maître absolu il devient esclave, et l'égal de ceux sur les biens et la vie desquels il avait jusqu'alors un pouvoir sans limites. Se retire-t-il par une capitulation volontaire, il ne peut se flatter de trouver des juges indulgents ni même équitables. Le cordon ou le kinschal (le glaive) l'attendent, car la Porte a coutume de punir le malheur aussi rigoureusement que l'ineptie. On ne doit donc point s'étonner s'il s'obstine à défendre jusqu'à l'extrémité sa vie et ses trésors.

Parmi tous les satrapes turcs, aucun ne s'est montré plus fidèle à ces principes que Bosniak-Aga, à Rutchuk. Il succédait dans le commandement de cette place à son ami Mustapha-

Baïractar, celui-là même qui, étant grand-vizir, se sacrifia d'une manière héroïque, en 1808, lors du mauvais succès de son entreprise pour réduire les janissaires. Après cette catastrophe, Bosniak-Aga avait cessé d'obéir à la Porte, et exploitait lui-même le pays dans son propre intérêt. Mais, à l'apparition des Russes devant sa résidence, il chercha à se réconcilier avec le grand-vizir, sachant bien que les dissensions intestines amènent toujours le triomphe de l'ennemi commun. Sa valeureuse résistance fit échouer, en 1810, toute la campagne des Russes, qui l'avaient ouverte au printemps par le passage du Danube, d'abord à Ostrova (au-dessous de Widin), ensuite à Hirzova et à Tartukai. Comme ces évènements ne présentent rien de bien remarquable en eux-mêmes, il sera plus intéressant et en même temps plus conforme à notre but, qui est de peindre les Turcs, d'exposer seulement ici les mesures auxquelles ils donnèrent lieu dans le camp de Chumla, et les impressions qu'ils y produisirent. Nous laisserons parler un témoin oculaire, vraisemblablement un émissaire français, qui semble s'être trouvé près de la personne du grand-vizir (1).

(1) Annales des faits et des sciences militaires, dixième

« Après la bataille de Silistria (qui eut lieu dans l'automne de 1809, et dont il paraît que les Turcs se glorifièrent comme d'une victoire), « les Russes renvoyèrent une partie de leurs « troupes dans les forteresses du Danube qu'ils « avaient prises pendant la guerre, et le reste de « leur armée passa l'hiver en Bessarabie. Loin de « commettre aucune hostilité, ils laissaient les « Turcs naviguer librement sur le Danube, sans « les inquiéter ni tirer un seul coup de canon « des batteries qu'ils avaient sur la rive gauche. « Aussi les commerçants du Levant profitèrent « ils de cette circonstance pour envoyer leurs « marchandises, par terre, à Rutchuk, où elles « s'embarquaient pour remonter le fleuve jus- « qu'à Orsova.

« Mais si cet armistice fut avantageux au com- « merce, il ne le fut pas moins aux douanes « turques. Le pacha de Widin particulièrement, « plus avide que les autres gouverneurs turcs, « se fit donner jusqu'à quarante piastres par « balle de coton. Il alla même jusqu'à faire ar- « rêter un courrier français qui se rendait de

---

cahier, Paris, 1818, où se trouve une relation du siége de Chumla par les Russes, en 1810, dont je donne ici un extrait libre, en y ajoutant quelques observations.

« Constantinople à Paris; il ouvrit ses paquets, « décacheta ses dépêches, et en outre exigea la « douane de ses bagages. »

On voit à quel point notre narrateur français se montre courroucé de cette conduite. Il appelle le pacha un déré-bey, dénomination officielle d'une espèce de juge provincial, mais qui, dans la circonstance, est employée pour signifier un voleur de grand chemin. Toutefois la méfiance du pacha contre les relations des Français avec Constantinople n'était pas sans fondement, et la diplomatie barbare qui ouvre les dépêches ne doit pas être entièrement blâmée dans ce cas. Notre civilisation nous oblige souvent à faire des choses préjudiciables à nos intérêts. C'est ainsi que les troupes russes conduisaient parfois aux Turcs des courriers français dont, en bonne justice, on aurait bien pu visiter les messages perfides.

La singularité de cette navigation turque sur le Danube, au milieu de la guerre, peut s'expliquer par la situation de la plupart des puissances à l'égard du redoutable Napoléon, dont elles avaient été forcées d'adopter les lois de restriction sur le commerce, afin de conserver la paix avec lui. Mais comme cet état était contre nature pour tous les pays du Nord, l'échange des produits n'en continuait pas moins sous

main, même entre puissances belligérantes, et le commerce cherchait à s'ouvrir de nouvelles voies. Il n'est pas impossible que les marchandises coloniales et anglaises, dont la privation était pénible à l'Europe, aient trouvé jour à pénétrer par le Levant.

« Cependant la belle saison permit aux Russes « de se remettre en campagne. Dans le courant « de mars 1810, ils jetèrent un pont à Casemir, « au moyen duquel ils passèrent dans l'île d'Os- « trova, située au milieu du Danube entre Rut- « chuck et Widin. Cette île est longue d'environ « six lieues et demie, et large à proportion. Les « Russes, surpris de n'y trouver aucune résis- « tance, s'avancèrent jusqu'à une forte redoute « entourée de fossés dans laquelle étaient deux « cents Turcs qui, n'ayant ni canons ni sub- « sistances, furent obligés de se rendre après « avoir inutilement lutté pendant dix-huit jours. « Ainsi l'île se trouva entièrement au pouvoir « des Russes, qui y dressèrent aussitôt des batte- « ries d'un côté et de l'autre pour intercepter « la navigation.

« Bientôt après ils jetèrent un pont sur le se- « cond bras du fleuve, et passèrent sur la rive « droite dans le but de se réunir aux Serviens « qu'ils espéraient rencontrer. Mais ils furent « bien étonnés, lorsqu'ils virent arriver devant

« eux deux mille hommes envoyés par Mollah-
« Pacha, de Widin. Il y eut alors un engage-
« ment qui força les Russes à évacuer la rive
« droite et à se renfermer de nouveau dans l'île
« d'Ostrova.

« Dès que l'on apprit dans le camp du grand-
« vizir, à Chumla, que le chemin d'Ostrova était
« redevenu libre, on se livra à la joie. On tira
« cinq coups de canon et environ dix mille
« coups de pistolet pour célébrer cet avantage.
« On avait tué, disait-on, un général russe et
« quatre-vingts soldats, dont les têtes devaient
« être apportées suivant l'usage. Mais cette joie
« fut de courte durée, car on ne vit paraître
« que deux prisonniers qui portaient dans un
« sac la tête d'un de leurs camarades tué dans
« cette affaire. »

Je me permettrai ici quelques observations sur les usages barbares des Turcs. Ce n'est que par exception à la règle qu'ils font des prisonniers. Leur guerre contre les Infidèles, qu'ils regardent comme des réprouvés, a le caractère d'une guerre d'extermination. Ils coupent les têtes des morts comme celles des vivants, et les recueillent comme on fait des têtes et des griffes des bêtes féroces que l'on va présenter à l'autorité. Ce qui a été révoqué en doute dans des relations modernes, qu'ils conservent et

salent les nez ou les bouts d'oreille de leurs ennemis, est littéralement vrai. Lorsque après d'heureux succès le nombre des têtes forme un volume trop considérable pour le transport, ils ne prennent que ces petites parties qu'ils envoient dans des sacs à Constantinople, comme pièces de conviction. La sublime Porte paie un prix pour ces trophées; mais elle préfère voir arriver les têtes entières pour les arborer sur des piques dans la capitale avec tout l'éclat convenable.

Quand on est novice dans la guerre contre les Turcs, on s'épouvante d'abord de cet usage barbare : mais on adopte bientôt la manière de voir philosophique du prince de Ligne, qui remarque que cette décapitation ne fait aucun mal au mort, qu'elle est souvent un bienfait pour le blessé, et qu'elle est toujours utile au lâche, en le mettant dans la nécessité de se défendre. Ce dernier motif est d'un grand effet dans les moments décisifs, pour peu que l'on conserve quelque présence d'esprit. Garder ses rangs et ménager son feu avec le sang-froid réfléchi du chasseur qui attend le sanglier, voilà l'unique moyen de salut, lorsqu'on est chargé par la cavalerie turque. Il n'y a là ni quartier ni grace à implorer, comme le sait fort bien le soldat russe, qui est le plus familiarisé avec

cette guerre. Il est invincible dans son carré à trois rangs; où du moins il n'y en a pas encore eu de nos jours un seul de cette espèce qui ait été enfoncé par les spahis.

« A Chumla les choses restèrent en cet état « jusqu'au mois de mai, et pendant ce temps le « grand-vizir Kora-Jussuf-Pacha (déja connu « pour sa défense de Saint-Jean d'Acre contre « Bonaparte) fortifia son camp. Les Russes pas- « sèrent de nouveau le Danube, au nombre « d'environ soixante mille, et occupèrent la « vallée de la Dobrudzè, ainsi que Cavarna et « d'autres places de la mer Noire. Au mois de « juin ils s'avancèrent jusqu'à Céra et Soular, à « six lieues de Bazardjik, ce qui détermina les « Turcs à se mettre en mouvement. Le grand- « vizir envoya à la rencontre de l'ennemi cinq « mille hommes de cavalerie, commandés par « Pechlivan-Baba-Pacha (1), homme hardi, en- « treprenant et d'une bravouve éprouvée. Il ob- « tint d'abord quelques avantages; mais voyant « qu'ils lui coûtaient beaucoup de monde, qu'ils « affaiblissaient sa petite armée, et que bientôt « il serait obligé de succomber sous un grand

(1) Le même qu'Ismaël Pacha fit empoisonner pendant le siége de Janina, en punition de ses intelligences avec Ali.

« nombre de Russes, il prit la résolution de se re-
« plier sur Bazardjik, place forte dont il fit réparer
« les fossés, et d'où il comptait inquiéter les com-
« munications des Russes, sans avoir autant de
« risques à courir. Il envoya d'abord son avant-
« garde contre eux, mais elle fut rejetée dans la
« place avec perte. Les Russes, voyant alors la
« campagne libre de tout ennemi, divisèrent
« leur armée en quatre corps. Le premier, sous
« les ordres du général Sass, bombarda Tartukai.»
(Cette ville, qui s'étend le long de la rive droite
du Danube, est dominée par la berge du fleuve,
et très-mal fortifiée; aussi ne put-elle pas tenir
long-temps. Les Russes y jetèrent un pont de
bateaux, et y mirent garnison.) « Le deuxième
« corps, commandé par le comte Langeron,
« marcha sur Silistria, et s'en empara après sept
« jours de siége. Le troisième, sous le général
« Markof, demeura en réserve; et le quatrième,
« commandé par le comte Kaminsky l'aîné,
« frère du général en chef, marcha contre Ba-
« zardjik. Baba-Pacha crut pouvoir entreprendre
« quelque chose contre ce corps détaché. Il
« renouvela souvent ses tentatives avec sa ca-
« valerie, qui fut toujours repoussée, et il se
« retira enfin, emmenant deux prisonniers qu'il
« envoya au camp du grand-vizir, avec deux
« têtes coupées. Celui-ci, plein de joie, fait ap-

« peler ses ulemas (1) pour remercier le ciel de « cette victoire, la regardant comme un heu- « reux présage pour l'issue de la guerre. On « invoque le prophète pour des succès à venir. « Tout se livre à l'espérance et au plaisir, au « son assourdissant de lá musique nationale.

« Mais cette allégresse ne dura pas long- « temps. Baba-Pacha demandait instamment des « secours d'hommes, et surtout d'infanterie, « pour résister aux Russes qui le serraient de « près. Il tenta des sorties; mais Ismael-Pacha, « qui commandait la cavalerie, ayant été pris « avec treize cents des siens, la garnison se « trouva réduite à l'extrémité, et la place fut em- « portée d'assaut, le 3 juin, par les corps réunis « de Kaminsky et de Markof. Plus de huit cents « Turcs y périrent, et seize cents furent faits « prisonniers avec leur chef. »

J'abrège ici la relation de l'historien qui cherche à affaiblir la gloire des Russes dans cette occasion, ne vantant que la bravoure du commandant turc Baba-Pechlivan qui, à l'in-

(1) Savants. C'est un corps de l'état qui réunit le clergé, la magistrature, l'instruction et l'administration des affaires. Le mufti en est le chef, et les mollas y tiennent un rang distingué.

star de Charles XII, finit par se défendre dans une maison. Pour rectifier et éclaircir cette relation incomplète, j'ajoute ici le récit d'un témoin oculaire russe, qui commence au passage du Danube.

« Hirzova et Matschin, vis-à-vis la forteresse de Brahilow, avaient été occupés pendant l'hiver par le corps de Kaminsky l'aîné. Tandis que, dans les journées du 22 au 25 mai, l'armée principale passait le fleuve sur le pont de bateaux, à deux lieues au-dessous d'Hirzova, Kaminsky, renforcé par le corps de Markof, avait été envoyé à Karassé, au rempart de Trajan, pour couvrir le passage. De là il se porta sur Bazardjik le 27 mai, en même temps que la grande armée se mettait en mouvement vers Silistria. Le succès de l'assaut du 3 juin doit être attribué en grande partie à ce que le commandant turc prit l'attaque simulée pour la véritable, et y opposa ses principales forces. La prise de la ville, due au talent et à la résolution du lieutenant-général Woinof, ne nous coûta que seize cents tués et blessés. Du côté de l'ennemi tout fut pris ou tué, et soixante-huit drapeaux, ainsi que dix-sept canons, tombèrent au pouvoir des Russes. Parmi les prisonniers, dont le nombre s'élevait à deux mille, se trouvait, outre plusieurs pachas, le seraskier

Pechlivan-Baba-Pacha, qui était regardé comme un des plus actifs et des plus braves de tous les généraux de la Porte (c'était lui qui avait commandé, à la fin de 1809, l'expédition destinée à secourir Silistria). Sur ces entrefaites les Russes investissaient de nouveau cette dernière place. Langeron, avec son corps et celui du lieutenant-général Rajewsky, en conduisit le siége, tandis que le général en chef tenait en réserve les corps de Lewis et d'Essen pour l'appuyer.

« Ce fut dans la nuit du 4 au 5 juin que l'attaque fut ouverte du côté de l'est par l'établissement de six fortes redoutes, à une distance de moins de quatre cents pas des ouvrages. Sur la rive gauche étaient placées cinq grandes batteries, et la flottille arrivée de l'embouchure du Danube canonnait en même temps la place, qui, le 5 au matin, fut sommée de se rendre. Le lendemain, à huit heures du matin, les Turcs n'ayant pas encore répondu, le feu recommença et fut continué avec vivacité et sans interruption jusqu'à quatre heures après midi. La ville en souffrit beaucoup, et un magasin à poudre sauta. Dans la nuit du 6 au 7 juin, on avança à la sape volante, sous la protection des redoutes, et l'on travailla aux batteries. La flottille remonta le fleuve et jeta l'ancre au-dessus

de la place. Enfin, le 10 juin, la sape était parvenue à cent quatre-vingts pas du fossé, et l'on se préparait à donner l'assaut, lorsque le commandant turc Pacha-Ilik-Oglou, épouvanté par le sort de Bazardjik, se décida à capituler à des conditions avantageuses. La garnison et les habitants (dix-huit mille ames, dont six mille huit cents soldats) obtinrent la liberté de sortir avec tout leur avoir; mais les provisions, ainsi que cent quatre-vingt-seize canons et quarante-deux drapeaux, furent livrés aux vainqueurs, qui firent leur entrée le jour même. Silistria peut être comparée sous beaucoup de rapports à Rutchuk, quoique moins grande et moins peuplée. »

On peut remarquer, comme une particularité de ce siége, qu'on y a remplacé la première parallèle par une ligne de redoutes. Cette méthode, qui donne une grande facilité pour résister aux sorties, convient surtout à un corps peu considérable, qui n'a pas les moyens d'occuper une grande étendue de terrain.

Sur ces entrefaites, le général Sass avait passé le Danube, le 1er juin, immédiatement au-dessous de Tartukai, et avait marché sur Rutchuk pour assiéger cette place, ainsi que Giurgevo. Il devait d'ailleurs agir de concert avec les Serviens.

Pendant le mouvement du général Sass, une

division du corps de Langeron, commandée par le général Sabanef, fut poussée en avant vers Rasgrad, place mal fortifiée que les Turcs, contre leur habitude, rendirent après quelques coups de canon. Trois cents Cosaques surprirent l'hospodar de Valachie, Kallimachi, dans sa maison de campagne, non loin de cette ville. Une fuite précipitée ne put l'empêcher d'être pris avec sa suite après avoir été blessé.

« Bosniak-Aga, ayan de Rutchuk, vint avec « un corps de cavalerie à la rencontre des Russes « qui marchaient sur lui, mais il ne put leur « enlever qu'une tête qu'il envoya au grand-« vizir. Puis il rentra prudemment dans la place, « dont les fortifications, manquant d'ouvrages « extérieurs, ne se prêtaient point à des sorties « de cavalerie.

« Les troupes russes, qui avaient occupé Ba-« zardjik, firent une simple tentative sur Varna, « place importante par sa situation et par son « port sur la mer Noire. Ses fortifications con-« sistent en un mauvais mur précédé d'un petit « fossé sec, garni de palissades. La garnison in-« timidée consentait à ouvrir ses portes au vain-« queur, pourvu qu'on lui accordât les mêmes « conditions qu'à Silistria : mais, comme on vou-« lut exiger qu'elle se rendît à discrétion, les « Turcs, qui répugnent toujours à se laisser dé-

« sarmer, se défendirent à l'aide des habitants, « et repoussèrent l'attaque. On blâma avec rai- « son le général russe d'avoir, pour un mince « intérêt, manqué l'occasion de se rendre maître « d'une place dont l'occupation eût été avanta- « geuse sous tant de rapports.

« Les Russes prirent leur revanche en s'em- « parant de Jeni-Bazar, place un peu mieux for- « tifiée que Rasgrad, et importante par sa posi- « tion sur la communication entre Chumla, « Varna et Pravoda. Elle fut abandonnée lâche- « ment par Kara-Oglou, qui partit avec la gar- « nison et les habitants (Turcs, Arméniens et « Bulgares), aussitôt qu'il eut avis de l'approche « des Russes. Ceux-ci profitèrent de cet avan- « tage, s'étendirent jusqu'à Boulanik-Keuï, et « commencèrent à investir le camp turc.

« Un parlementaire que le grand-vizir avait « envoyé à Bazardjik pour demander un ar- « mistice, y fut retenu pendant huit jours, et « revint à Chumla sans réponse positive. Quatre « jours après, les Russes envoyèrent à leur tour « offrir la paix, en demandant la cession de la « Moldavie, de la Valachie et de la Géorgie « turque, l'éloignement de l'ambassadeur an- « glais, et, pour indemnité des frais de la guerre, « une somme de quatre mille bourses, jusqu'au « paiement de laquelle les places de Varna,

« Chumla, Rutchuk et Silistria devaient être oc-
« cupées par eux. Mais ces négociations n'étaient
« point sincères, et ne tendaient qu'à faire
« gagner du temps, tandis que les hostilités
« continuaient toujours.

« Cependant, onze jours après la prise de Jeni-
« Bazar, le grand-vizir se sentant pressé de plus
« en plus, et voyant les progrès des Russes qui
« s'avançaient de tous côtés dans le pays, et en
« occupaient déja une grande partie, envoya de
« nouveau proposer un armistice ou la paix.
« Le cheik Efzat-Effendi, chargé de cette mis-
« sion, ne parla point avec le ton timide et ré-
« servé de ceux qui l'avaient précédé; et, en
« effet, l'armée turque venait de recevoir un
« renfort : sept mille janissaires, conduits par
« un aga, étaient arrivés au camp, et avaient
« relevé le courage des autres troupes. L'envoyé
« fit observer au général russe que ses préten-
« tions étaient exagérées, et qu'on ne pourrait
« s'entendre qu'en faisant des concessions de
« part et d'autre. Enfin il se retira, comme ses
« prédécesseurs, sans avoir rien conclu.

« Le grand-vizir, voyant donc tout espoir de
« paix évanoui, se disposa à combattre. Le 22
« juin, le lendemain même du retour d'Efzat-
« Effendi, il partit de bonne heure de Chumla,
« à la tête de dix mille chevaux, se dirigeant,

« par le côté de la plaine, vers un petit bois « situé en face des batteries d'Ibrahim-Na- « zir (K) (1); et comme il se doutait bien que « les Russes l'attaqueraient de ce côté, il fit oc- « cuper par huit cents hommes les hauteurs de « Sandjak-Tepeler, à un quart de lieue en avant, « et envoya cent cinquante cavaliers escarmou- « cher, avec la tête de la division ennemie qui « arrivait de Jeni-Bazar.

« Les Russes, maîtres de cette dernière place « depuis dix-huit jours, y avaient laissé une pe- « tite garnison, et s'étaient mis en marche le « jour précédent pour venir occuper Boulanik- « Keui et les environs, d'où ils avaient poussé « quelques troupes vers les hauteurs de Matara- « Keui. Leur dessein était bien évidemment d'at- « taquer le grand-vizir dans son camp. La cava- « lerie turque ne tarda pas à rencontrer cinq « cents Cosaques qu'elle chargea vivement. La « fureur fut égale des deux côtés, et, quoique « inférieurs en nombre, les Turcs soutinrent le « choc avec courage : mais ils finirent par être « obligés de se retirer, en laissant sur le champ « de bataille un itch-aga (sorte d'officier de la « maison du grand-vizir) qui fut tué. Trois des

(1) Voyez le plan 1.

« leurs furent blessés et un quatrième pris. Les « Russes eurent un homme tué et deux blessés. »

On voit que ce prétendu combat furieux de cent cinquante cavaliers turcs contre cinq cents Cosaques, venant à leur rencontre, ne fut qu'une simple affaire d'éclaireurs, comme la suite le prouve d'ailleurs.

« Après cette *escarmouche*, chacun se retira « de son côté, et à cinq heures du soir le grand- « vizir revint à Chumla, ne laissant dehors « qu'un détachement de cavalerie sur la route « de l'ennemi, et mille délis (1) dans la ferme « d'Ibrahim, près de Straza-Keui.

« Tel était l'état des choses, lorsque le 23 « juin, à six heures du matin, les Russes paru- « rent devant Chumla, que le grand-vizir avait « heureusement eu le temps de mettre en état « de défense.

« Le général en chef Kaminsky avait partagé « ses troupes en six divisions. Deux étaient pla- « cées vis-à-vis du bois ci-dessus mentionné (K), « et de la ferme d'Ibrahim-Nazir, qui était oc- « cupée par le sultan Badir-Gherai (prince tar-

(1) *Déli* signifie littéralement un homme déterminé. Ce sont des cavaliers volontaires supérieurement armés et habillés, qui accompagnent toujours le pacha ou le chef au service duquel ils se sont attachés.

« tare) avec quatre cents cavaliers. Deux au-
« tres se trouvaient postées dans la vallée de la
« rivière nommée Thekie, en face du village de
« Straza. La cinquième campait plus haut dans
« la même vallée, qui est traversée par la grande
« route de Silistria. Enfin, la sixième et la plus
« forte division occupait les hauteurs qui do-
« minent la ferme d'Ibrahim, près du village de
« Straza.

« Dès le matin, les Russes mirent tous leurs
« chariots en ligne sur les hauteurs de Straza.
« (C'étaient sans doute les bagages et les tentes
« qu'ils ont coutume de transporter sur de pe-
« tits chariots à deux roues.) Ce mouvement
« trompa les Turcs, qui crurent d'abord que
« c'étaient les leurs qui s'établissaient et se re-
« tranchaient en cet endroit. Ils reconnurent
« bientôt leur erreur, mais trop tard; car les
« mille délis de la ferme d'Ibrahim, ne voyant
« personne venir à leur secours, prirent le parti
« de se retirer et de se réfugier dans les vignes
« des environs, vers la hauteur dite des Grottes.
« De là ils commencèrent à tirer des coups de
« pistolet, et cherchèrent même à reprendre
« leur poste. Mais ne pouvant y réussir, ils mi-
« rent le feu à la ferme et aux maisons, afin que
« les Russes ne pussent s'y abriter.

« De leur côté, ceux-ci montèrent trois ca-

« nons avec lesquels ils forcèrent les Turcs à « se replier jusqu'à la porte la plus voisine « du retranchement extérieur. Cependant cette « troupe se renforça au moyen des détache- « ments qui sortirent de la place, et monta « bientôt à quatre mille hommes. Trois mille « se portèrent sur Straza, cinq cents aux bat- « teries d'Ibrahim-Nazir, pour en défendre « l'approche, et les cinq cents autres se dis- « persèrent en tirailleurs. Ces trois détache- « ments avaient à leur tête trois braves, Ibra- « him-Nazir, le sultan Badir-Gherai et Iman- « Aga. Le premier, qui fut depuis grand-vizir, « était un homme expérimenté, joignant la pru- « dence à la valeur, et dont les conseils furent « aussi utiles au grand-vizir, que son bras était « redoutable aux ennemis du croissant. Les « deux autres, guerriers intrépides, animaient « sans cesse le courage des troupes par leur « exemple et leurs paroles. Cependant les Rus- » ses, ayant fait déboucher cinq à six cents « Cosaques de différents points, mirent en fuite « une bonne partie de ces Turcs. Les autres, « plus braves, soutinrent le choc sans ga- « gner ni perdre de terrain. Mais le canon en- « nemi, qui gênait fort leurs mouvements et « leur tuait beaucoup de monde, finit par les « contraindre à se réfugier de nouveau sous les

« batteries de Chumla. Dès lors, environ à huit « heures du matin, le combat ne fut plus qu'une « simple canonnade.

« Tandis que les Russes amusaient ainsi les « Turcs de ce côté, ils envoyèrent par un dé- « tour mille chasseurs à pied, pour s'emparer « de la hauteur des Grottes. Ils espéraient par- « là arriver aux retranchements turcs, où du « moins les dominer et pouvoir les bombarder « avec effet. Ces chasseurs ne rencontrèrent au- « cun obstacle et parvinrent sans peine jus- « qu'au dessus des Grottes : mais aussitôt que « les Turcs les aperçurent ils firent un feu de « mousqueterie très-vif, et pointèrent contre eux « une pièce de campagne qu'ils avaient placée, « quelques jours avant, dans la partie la plus « avancée du retranchement, en face des Grot- « tes. En même temps Sert-Mahomet pacha, avec « cinq cents fantassins et cent cavaliers, marcha « droit à eux et les obligea à se retirer jusqu'à « une petite plaine distante de trois cents pas, « d'où ils tirèrent vivement sur les Turcs.

« A dix heures, ces derniers fatigués du com- « bat se replièrent à leur tour vers la ville, et « les Russes reprirent leur position. Elle était « difficile à tenir, parce qu'ils avaient à leur « gauche des précipices et à leur droite un bois « épais de noisetiers et autres arbrisseaux par où

« ils craignaient d'être surpris : mais, comme « c'était un point important qui gênait beau- « coup les Turcs, ils firent tout pour s'y main- « tenir.

« Le grand-vizir, reconnaissant en effet le dan- « ger de la position de Sert-Mahomet-Pacha, fit « proclamer parmi les janissaires que tous ceux « qui iraient le secourir seraient des *braves* (dal- « kilidis). Aussitôt on vit le janissair-aga s'y « porter avec tout son monde, abandonnant « sans réflexion le reste des remparts du côté « de la plaine.

« La faiblesse des Turcs du côté de la hau- « teur n'avait point échappé aux Russes, qui y « firent marcher cinq mille hommes d'infanterie « pour soutenir leurs chasseurs. Ces troupes « étaient parvenues au pied des murs (ou re- « tranchements), avant que les janissaires fus- « sent arrivés au secours des leurs, et elles se « disposaient à donner l'assaut, lorsque ces der- « niers parurent. Il s'engagea alors un feu très- « vif, qui força les Russes à se retirer jusque « sur la hauteur des Grottes.

« Sentant bien qu'ils allaient avoir à soutenir « l'attaque d'un grand nombre de Turcs, les « Russes y firent monter deux pièces de ca- « non, qui ne cessèrent de tirer à mitraille. Les « janissaires furent d'abord effrayés d'un feu

« si terrible qui renversa beaucoup des leurs,
« mais cela n'empêcha pas les autres de sortir
« bravement des retranchements et d'affronter
« la mort pour venger celle de leurs frères.
« Leur intrépidité obligea l'ennemi à reculer.
« Il se retira en combattant sur le plateau qui
« domine les bois et le reste des collines. De
« là il entretint un feu très-vif jusqu'à la nuit,
« et les Turcs rentrèrent dans la ville.

« Les Russes, redevenus maîtres de la hau-
« teur, mais craignant une surprise, passèrent
« la nuit à couper les broussailles épaisses
« dont était entouré le petit plateau qu'ils oc-
« cupaient et qui n'avait qu'environ cinquante
« pas de long sur vingt-cinq de large. Par ce
« moyen ils éclairèrent les approches de leur
« position et purent veiller plus facilement à
« leur sûreté. Ils placèrent deux pièces de ca-
« non à l'entrée du chemin, élevèrent çà et là
« de petits parapets de pierre, pour mettre
« leurs chasseurs à l'abri, et firent monter un
« corps de troupes de ligne, qui, formant une
« espèce de cordon, s'étendit jusqu'à la divi-
« sion qui occupait Straza. Enfin ils placèrent
« deux autres pièces d'artillerie près de ce vil-
« lage, vis-à-vis la hauteur des Grottes, pour
« tâcher d'intercepter le chemin qui va des re-

« tranchements aux Grottes, et d'empêcher les « Turcs de se glisser dans les bois.

« Le lendemain 24 juin, à huit heures du « matin, les Turcs se rassemblèrent encore et « firent une nouvelle sortie vers les Grottes. « Ils se cachèrent partie dans les précipices et « derrière les rochers, partie dans les bois qui « entourent la montagne, et quelques-uns se « montrèrent sur le chemin même des Grottes. « Ces derniers, ayant bientôt été chassés par les « deux canons des Russes qui étaient placés au- « dessus, se jetèrent dans les bois, et se conten- « tèrent de tirailler à travers les arbres sans « voir l'ennemi.

« Néanmoins, vers neuf heures, les Turcs se « trouvèrent avoir gagné du terrain : mais, in- « commodés par le feu continuel d'artillerie et « de mousqueterie des Russes, ils firent ve- « nir, pour leur tenir tête, un canon de leurs « retranchements et le transportèrent au-dessus « des Grottes, d'où ils tirèrent sur le plateau « que les ennemis occupaient. L'artillerie de « ceux-ci, étant beaucoup mieux servie et fai- « sant un feu plus vif, les obligea bientôt à ré- « trograder avec leur canon, qu'ils voulurent « établir devant leur fossé de retranchements, « sous la protection des batteries et de la fu-

« sillade des remparts. Mais, pressés et canon-
« nés sans relâche par les Russes dans cette re-
« traite, ils se virent forcés d'entrer dans les
« broussailles, d'où ils continuèrent à canon-
« ner au hasard. Pendant ce temps là, la bat-
« terie russe qui était établie dans la vallée,
« du côté de Straza, faisait un feu non inter-
« rompu de boulets et de mitraille qui les in-
« commodait beaucoup.

« Les Turcs que l'épaisseur des broussailles
« empêchait de s'apercevoir des pertes que la
« batterie de la vallée leur faisait éprouver, con-
« tinuaient à se battre avec courage; mais tous
« leurs efforts furent inutiles. Obligés vers le
« milieu du jour de rentrer dans leurs retran-
« chements, ils n'y apportèrent d'autre trophée
« qu'une tête, qui fut présentée au grand-vizir.

« Enfin, sur les six heures du soir, ils réso-
« lurent de faire un nouvel effort pour enlever
« les deux canons russes qui leur avoient fait
« tant de mal. C'est par-là qu'ils auraient dû
« commencer dès le matin; mais la mauvaise
« discipline de leurs troupes ne leur permettait
« d'arrêter et encore moins d'exécuter aucun
« plan d'attaque. Ainsi, ils perdirent inutilement
« beaucoup de temps et de monde. Leurs rangs
« étaient déjà fort éclaircis, et leurs plus braves
« soldats tués. Malgré cela ils ne craignirent pas de

« se présenter dans la vallée, et marchèrent cou-
« rageusement vers la batterie. Ils n'en étaient
« plus qu'à vingt pas, lorsque les Russes firent
« une décharge qui jeta la terreur parmi eux,
« et ils revinrent à la même place qu'ils occu-
« paient le matin. Il est cependant vraisemblable
« qu'en persévérant dans leur entreprise ils au-
« raient fini par s'emparer de cette batterie. Cette
« faute leur nuisit plus que toutes les pertes
« qu'ils avaient éprouvées dans la journée; car
« les Russes firent un feu violent sur eux pen-
« dant qu'ils fuyaient et leur tuèrent beaucoup
« de monde. Le reste ne regagna le camp que
« sur les neuf heures du soir.

« Les Russes s'occupèrent alors à ramasser
« leurs morts et à les enterrer : mais le lende-
« main, de grand matin, les Turcs sortirent de
« la ville pour aller les déterrer et leur couper
« la tête, afin de pouvoir au moins en apporter
« quelques-unes au grand-vizir.

« Pendant la nuit, les Turcs allumèrent des
« feux devant les différents corps qu'ils avaient
« dans la plaine et devant la porte de Séguir,
« où étoit une batterie de trois pièces et par où
« ils s'attendaient à être attaqués; ce qui pour-
« tant n'eut pas lieu.

« Le 25 juin fut un jour de repos, et ce qui
« surprit beaucoup, c'est que les Russes avaient

« abandonné le sommet de la hauteur des Grottes;
« en sorte que les Turcs purent y faire des re-
« tranchements pour empêcher une troisième
« tentative. Mais quel fut l'étonnement du grand-
« vizir et de son armée, lorsque, le 26 au matin,
« ils virent que toute l'armée russe s'était reti-
« rée de l'autre côté de la vallée de Thékie, et
« avait établi son camp le long du ruisseau, sur
« une colline ovale très-étendue en longueur,
« et garnie de broussailles du côté du nord. Ils
« ne savaient que penser de cette retraite subite :
« les uns se livraient à la joie et à l'espérance,
« persuadés que le siége était levé et que la paix
« ne tarderait pas à se faire; d'autres, plus cir-
« conspects et plus sensés, pensaient que ce pou-
« vait être une ruse, et qu'il fallait se tenir sur
« ses gardes.

« Les Russes avaient dressé leurs tentes sur
« deux lignes, tout près de la route de Silistria,
« à cinq cents pas du village de Straza, et leur
« gauche s'étendait jusque vis-à-vis la ferme du
« Cheik-Bekir, à environ deux mille pas des bat-
« teries d'Ibrahim-Nazir. Ils avaient une batterie
« à l'extrémité de la colline, du côté d'amont;
« une seconde sur leur centre, et une troisième
« en face du bois *K*.

« Le général russe paraissait avoir renoncé à
« l'attaque du camp turc; mais c'était pour se

« porter sur la route de Constantinople. Le 27
« juin, ses avant-postes étaient déja sur les
« bords du Camtchi et avaient même pénétré
« jusqu'à Eski-Stamboul, derrière Chumla. Ils
« enlevèrent un Turc de distinction appartenant
« au reis-effendi, et lui prirent les lettres et les
« riches présents qu'il apportait au grand-vizir
« de la part de Sa Hautesse. Les lettres furent
« décachetées; mais, comme elles ne contenaient
« rien d'intéressant, on renvoya le tout à sa
« destination.

« Dans le même temps, l'armée russe s'avan-
« çant par la gauche traversait la vallée de la
« Thékie et le ruisseau de Chumla, et s'empa-
« rait de la ferme du cheik-bekir, que le sultan
« Badir avait incendiée et abandonnée le jour
« précédent. Comme ce bâtiment avait été pres-
« que entièrement ruiné par l'effet de l'artillerie,
« et mis hors d'état de défense, ce sultan avait
« jugé à propos de se retirer dans les retranche-
« ments. L'armée russe dressa encore un grand
« nombre de tentes cà et là, et établit une batte-
« rie devant le pont qui est au-delà du village
« de Tschenguel-Keuï.

« Le 28 juin, quelques Turcs, s'étant cachés
« dans une masure hors de la ville, surprirent
« deux Russes qui se promenaient et les firent
« prisonniers. Le jour suivant, ils en enlevèrent

« trois autres de la même manière, et un qua-
« trième s'étant mis en défense, ils le tuèrent
« et lui coupèrent une oreille qu'ils portèrent
« au grand-vizir. Il arriva aussi le même jour
« deux déserteurs russes que l'on fit prisonniers,
« parce qu'on ne se fiait point à eux. Un troi-
« sième qui se présenta était un chirurgien, se
« disant envoyé par le général russe pour soi-
« gner les prisonniers malades. Mais comme on
« n'avait pas plus de confiance en lui que dans
« les autres, on le tint sous bonne garde.

« Jusqu'alors les Turcs n'avaient perdu dans
« les diverses attaques de leur camp que cinq
« cents hommes tués, mais ils avaient plus de
« onze cents blessés. La perte des Russes était
« évaluée aussi haut, et on leur avait fait en-
« viron soixante prisonniers. »

Un témoin oculaire russe s'exprime de la manière suivante sur les combats des 23 et 24 juin et leurs suites immédiates :

« Lorsque les négociations avec le grand-vizir eurent été rompues, on résolut de l'attaquer dans son camp de Chumla. La proclamation du 22, dans laquelle il était question du jour venu de la vengeance et de l'entière extermination des ennemis de la chrétienté, donnait lieu d'espérer qu'il serait pris des mesures en rapport avec un tel langage : mais les combats des

23 et 24 juin prouvèrent le contraire. Cependant les retranchements des Musulmans auraient vraisemblablement été emportés, si l'on eût agi avec plus d'énergie et d'ensemble, et si le général en chef eût vu par ses propres yeux. Après avoir inutilement sacrifié dix-huit cents hommes dans ces deux journées, on abandonna, le 24, les hauteurs que les généraux Levis et Ilowoisky venaient de gagner au prix de tant de sang; l'armée battit en retraite, et l'on prit le parti le moins périlleux, celui d'affamer le grand-vizir, que l'on supposait manquer déja de tout; et à qui l'on espérait ôter le moyen de se retirer et de recevoir des subsistances. »

Quoique l'auteur français ne termine point encore ici sa narration, je me ferais pourtant scrupule d'entretenir plus long-temps mes lecteurs du détail de cette guerre, ce que j'en ai rapporté paraissant suffisant pour en faire connaître le véritable caractère. On voit dans le grand-vizir un homme qui n'a autre chose à faire qu'à recevoir des têtes et des oreilles, et qui dépend tout-à-fait du caprice de sa troupe indisciplinée. Aussi Bulof n'a-t-il pas tort lorsqu'il dit de lui qu'il est *le seul de l'armée qui obéisse.* On peut aussi admettre comme assez exacte la description qu'on nous fait des campements, des marches et des combats des Turcs,

quelque ridicule qu'elle paraisse. Le grand-vizir ou le pacha fait dresser sa tente, et tout le monde campe autour de lui comme un essaim d'abeilles. L'armée doit-elle se mettre en marche, on indique le jour et la direction, et libre à chacun de partir tout de suite s'il lui plaît. Un chef se sent-il la fantaisie d'agir, il le fait de son propre mouvement. Des escarmouches s'engagent et finissent par amener une affaire générale, au gré du hasard. Si, au contraire, la multitude n'est pas disposée à se battre, alors il n'y a point de bataille, quand même la raison de guerre l'exigerait. Lors donc que l'on entend parler de temps en temps de la bravoure des Turcs, cela doit paraître d'autant moins étonnant, qu'ils ne vont jamais au combat que lorsqu'ils en ont envie, et toujours après avoir bien dormi la nuit ou fait la sieste, et après avoir pris leur café et fumé leur pipe. Avec le soir finit le combat de leur part, vu qu'ils n'aiment pas plus la nuit que l'hiver.

Il est étonnant qu'ils aient même perdu cet esprit nomade qui tenait à leur origine et qu'ils avaient apporté d'Asie. On ne trouve plus chez eux ni petite guerre raisonnée, ni service d'avant-poste, et la relation ci-dessus fait voir qu'il eût été possible de les surprendre dans leur camp. Ils entendent si peu la guerre au-

31886

jourd'hui, qu'ils envoient de la cavalerie là où il ne faudrait que de l'infanterie, par exemple, dans un bois voisin de l'ennemi, comme le grand-vizir le fit à Chumla, où elle se mit à faire feu avec ses pistolets. Leur infanterie placée en arrière n'est qu'un accessoire et ne sert qu'à recevoir la cavalerie qui se replie sur elle après avoir chargé. A Chumla même les janissaires n'auraient certainement pas bougé de leur camp, si l'épaisseur des buissons, dans lesquels il était absolument impossible à la cavalerie de combattre, ne leur eût pas fait une obligation de marcher.

Un officier expérimenté, qui a long-temps fait la guerre contre les Turcs, raconte que dans leurs batailles on voit d'abord paraître en tête les braves et les furieux qui se précipitent sans réflexion sur l'ennemi : viennent ensuite les sages qui commencent par examiner comment la chose tournera; et enfin la canaille qui ne sert qu'à dépouiller les morts et à couper les têtes après la victoire, et qui, en cas de défaite, est la première à prendre la fuite.

Quant à ces fameux janissaires et à l'infanterie en général, je ne puis m'expliquer comment le prince de Ligne, qui avait servi dans la guerre de 1789, peut vanter la légèreté et la dextérité de ces troupes dans le combat corps

à corps. Ce n'est que lorsque le Turc est placé quelque part à poste fixe, qu'il peut faire un bon fantassin. Ailleurs il est évidemment incapable d'aucun mouvement vif, à cause du nombre et du poids de ses armes, de ses longs vêtements, et surtout de cet ample pantalon qu'il est obligé de tenir d'une main, lorsqu'il veut courir. Aussi, lorsque nous avons vu fuir cette infanterie, elle nous paraissait à demi nue, s'étant débarrassée de tout ce qu'il lui était possible d'abandonner.

On a fait la remarque qu'à l'exception de Montécuculli et du prince Eugène, les généraux qui avaient obtenu des succès contre les Turcs n'ont pas soutenu leur réputation lorsqu'ils ont eu affaire à d'autres nations. Mais il est peut-être vrai aussi que celui qui veut appliquer contre les Turcs les principes suivis dans des guerres régulières, sans prendre en considération la nature particulière de leurs troupes, sera tantôt trop circonspect, tantôt trop téméraire, tantôt trop prompt, tantôt trop lent; et c'est ce qui est arrivé au général en chef russe Kaminsky.

Jeune général, il s'était fait remarquer dans la guerre de 1806 et 1807, et l'année suivante, lorsqu'il commandait en chef dans la Finlande, il en avait fait la conquête avec autant de bon-

heur que d'audace. Il semblait donc appelé à jouer un grand rôle dans cette dernière guerre, étant à la fleur de l'âge et chef indépendant d'une grande armée. Mais il était réellement dépourvu de plusieurs qualités essentielles, ne sachant ni saisir le moment d'entreprendre avec la hardiesse convenable, ni faire à propos des concessions dans les négociations. Il manqua surtout de la persévérance nécessaire pour surmonter les difficultés, et se montra peu propre à terminer une guerre de ce genre, plus fastidieuse il est vrai que toute autre, mais dans laquelle le succès est infaillible, pourvu qu'on ne se lasse pas de combattre et de tenir la campagne.

Le général russe perdit évidemment patience après le combat du 24, livré dans le bois de la hauteur des Grottes. Un heureux hasard avait rendu les Russes maîtres de cette hauteur, d'où les Turcs les auraient difficilement débusqués, quelques troupes qu'ils y eussent employées. Il n'y avait qu'à faire jouer la cognée avec persévérance : on aurait bientôt reconnu le côté faible du camp turc, dont les arbres masquaient la vue; et, après l'avoir vivement canonné, il eût été facile de l'attaquer avec succès. Au lieu de cela, Kaminsky, en répétant *ça m'ennuie*, fit cesser les attaques du bois, qu'il croyait

ne mener à rien, et se borna à bloquer de loin le camp ennemi, auquel il espérait couper les vivres : mais, dans une reconnaissance qu'il fit le 7 juillet, il eut le désappointement de voir arriver par le chemin d'Andrinople quelques centaines de chameaux qui entraient dans Chumla, chargés de provisions de toute espèce. Cela le décida à lever cet inutile blocus qui durait depuis trois semaines, et il se porta avec une partie de l'armée devant Rutchuk, qu'il se flattait d'enlever, en rendant aux armes russes l'éclat dont elles avaient brillé à Oczakof, en 1737, sous Munich, et, en 1788, sous Potemkin.

Nous avons vu que le siége de Rutchuk avait été confié au général Sass. Son corps, quoique renforcé de quatre bataillons et d'une partie de l'artillerie du corps de Langeron, et appuyé par la flottille du Danube, ne se trouvait pas encore en état d'investir complètement une place de près de deux lieues de tour, et en même temps celle de Giurgevo, située vis-à-vis. C'est ce qui peut en quelque sorte excuser ce général d'avoir dirigé ses attaques contre le côté le plus fort, c'est-à-dire celui d'aval. Il crut peut-être ne pouvoir pas faire autrement pour conserver la communication avec le pont du Danube, établi à Tartukai. Mais la tranchée

fut ouverte de trop loin et mal conduite; quelques parties même en étaient enfilées des remparts de la place. On sait que les Turcs aiment à reposer la nuit, et qu'ils répugnent aussi à se montrer par le mauvais temps. Il était donc facile d'ouvrir la tranchée de très-près, et de la pousser avec vigueur de manière à abréger considérablement la longueur du siége. Au lieu de cela, on n'avait fait, au bout de six semaines, qu'une première parallèle éloignée de huit cents pas de la place, et un boyau en avant qu'on nommait la sape, et dont la tête se trouvait encore à deux cents pas du rempart. Quarante pièces de canon, réparties dans sept batteries construites en avant de la tranchée, avaient un peu écrêté les terres du rempart, et on appelait cela *battre en brèche*. Kaminsky ayant témoigné son mécontentement de ce peu de progrès, le général Sass demanda un nouveau renfort de six bataillons et un supplément d'artillerie pour pousser le siége avec plus de vigueur. Craignant ensuite que le général en chef, dont on annonçait l'arrivée prochaine, ne lui enlevât le fruit de ses efforts, il tenta, le 21 juillet, un assaut en quatre colonnes, mais il échoua entièrement et perdit neuf cents hommes. Trois cents furent sacrifiés uniquement pour reprendre un canon dont les Turcs

s'étaient emparés dans une sortie qu'ils firent pendant l'assaut; ce qui indique assez que la faiblesse des assiégeants ne leur permettait pas d'investir complètement la place.

Dès le 18 juillet, le général en chef commença son mouvement pour lever le blocus de Chumla. Une division, sous le général Manteufel, était placée à Kadi-Keuï, sur le chemin de Rasgrad. Entre elle et le corps principal qui campait sur la route de Silistria, se trouvait le prince Charles de Meklenbourg-Schwerin avec un corps moins considérable. Le comte Kaminsky l'aîné était avec son corps à Pravoda; le général Woinof entre lui et Eski-Stamboul, et le général Langeron à Dchumaja, non loin d'Osman-Bazar. Ces différents corps eurent ordre de se retirer après avoir brûlé les villes et villages qu'ils devaient abandonner; et un corps d'observation, commandé par Kaminsky l'aîné, fut laissé à Tchmela, à deux lieues de Chumla, sur la route de Silistria. Langeron appuya sa droite à Kadi-Keuï, et Woinof, sa gauche à Koslutchi, ce dernier étant chargé en outre d'observer Varna et de tenir garnison dans Bazardjik. L'avant-garde, sous le général Sabanef, fut postée au lieu nommé *les Maisons rouges*, près du pont de pierre sur lequel passe le chemin de Chumla à Rasgrad.

Malgré la précaution que prit le général en chef de commencer de nuit son mouvement vers Rutchuk, le grand-vizir s'aperçut, le 19 juillet, de la diminution des troupes qu'il avait autour de lui, et conçut l'espoir d'en profiter pour écraser l'aile droite des Russes, c'est-à-dire le corps de Langeron.

Ce dernier avait reçu ordre de suivre le général en chef sur la route de Rutchuk, de prendre une bonne position à Rasgrad et d'observer les chemins de Ternova et d'Osman-Bazar. En conséquence, dans la nuit du 17 au 18 juillet, il envoya en avant toutes les voitures sous une forte escorte, pour les défendre contre les Turcs, qui étaient embusqués dans les bois, et qui avaient déja enlevé quelques faibles détachements isolés. Son corps, qui ne consistait plus alors qu'en cinq bataillons, sept escadrons, deux régiments de Cosaques et une demi-batterie à cheval, fut attaqué, le 18 au matin, par des forces supérieures sous les ordres du seraskier Achmet-Effendi (1). Le grand-vizir lui-même était posté avec une réserve de cavalerie consi-

(1) Le même qui, étant Nazir de Brahilow, s'y était défendu, en 1809, de la manière la plus glorieuse, repoussant plusieurs assauts, et ne se rendant que par défaut de

dérable au pied de la montagne, non loin du pont ci-dessus mentionné, sur lequel passe la route de Chumla à Rasgrad. Les attaques furieuses des Turcs furent reçues par un feu de mitraille bien dirigé, qui leur fit éprouver de grandes pertes, et voyant arriver sur leur flanc droit, à trois heures après midi, un renfort de cinq escadrons de hussards et de quatre bataillons envoyés par Kaminski l'aîné, ils se replièrent sur Chumla. Néanmoins ils purent emporter tous leurs blessés et même la plus grande partie de leurs morts. Il n'en resta qu'une trentaine dans le bois, où sans doute ils ne furent point remarqués, les lois religieuses des musulmans leur faisant un devoir de ne laisser aucun des leurs dans les mains des infidèles. La perte du corps de Langeron, qui combattit avec intrépidité en se défendant et en attaquant tour à tour, s'éleva à cent quatre-vingts tués et cinq cent trente blessés.

Au moyen du renfort amené par le général en chef, l'armée assiégeant Rutchuk se trouva monter à environ vingt mille hommes, et put

---

vivres et de munitions de guerre. Il fut depuis grand-vizir, et comme tel déploya, en 1811, beaucoup de valeur avec peu d'habileté : peut-être aussi ne fut-il que malheureux et mal secondé.

alors investir complètement la place. Sass fut envoyé sur la rive gauche du Danube, et campa avec une division devant Giurgevo. On occupa les îles situées au-dessus, pour intercepter, conjointement avec la flottille, la communication des assiégés avec les places du Danube supérieur. Malgré la difficulté de remonter le courant, ce qui ne se pouvait faire que par un vent favorable et avec l'aide de chevaux de hallage, cette flottille avait, quelque temps auparavant, passé entre toutes les batteries des deux forteresses turques. Cette opération périlleuse lui avait coûté cinq bâtiments, coulés à fonds ou échoués.

Le général en chef, qui avait l'intention de donner assaut aussitôt après son arrivée, jugea inutile de continuer les pénibles travaux de siége, qui l'auraient conduit sûrement au but, mais trop lentement à son gré. Cependant, comme cette entreprise périlleuse exigeait des préparatifs, l'exécution en fut retardée. La garnison de la place était évaluée à dix mille hommes au moins, sans compter les habitants, dont une grande partie était armée et résolue à défendre ses foyers. Rutchuk, comme la plupart des villes turques, est composée, presque entièrement, de maisons isolées les unes des autres, enceintes de murs épais, ou de levées de

terre et de haies. Ce sont autant de citadelles pour le musulman fanatique, qui a son harem à défendre. Les Bulgares même, qui forment une grande partie de la population et sont de religion chrétienne, se battent souvent aussi bien que les Turcs, pour sauver leurs propriétés. Les assiégés pouvaient, en outre, pour disputer le terrain pied à pied dans l'intérieur de la ville, tirer parti de quelques grands édifices, de nombreuses mosquées et d'un château fort situé sur le bord du Danube, du côté d'amont Le général en chef aurait donc dû, tout en arrivant, au lieu de perdre, comme il le fit, dix jours en canonnades inutiles, faire ouvrir une seconde attaque du côté de ce château. Il existe, dans cette partie, sur la rive droite de la Lomm, une espèce d'enceinte avancée qui forme une saillie, et qu'on aurait pu, au moyen de quelques batteries, placées convenablement, couvrir de feux d'enfilade et de revers, de manière à obliger les Turcs à l'abandonner promptement. On en voit les parapets presque entièrement à dos, de la hauteur qui borde la Lomm, et, quelque étranger que l'on fût à l'art des siéges, on devait être tenté de battre à ricochet les deux longues branches qui forment toute la fortification de cette enceinte extérieure. La flottille aurait dû coopérer à l'attaque, en prenant cette

enceinte à revers, et battre en ruine en même temps le Caravansérail, bâtiment considérable situé sur le bord du Danube, et retranché en forme d'ouvrage avancé. Une semblable attaque, bien dirigée, devait être l'affaire d'une nuit et d'un jour, de sorte que cette partie extérieure pouvait être prise dès la seconde nuit. Rien n'aurait empêché ensuite de s'avancer à la sape volante jusqu'au bord du fossé, qui a très-peu de largeur. Une mine ordinaire l'aurait presque comblé en renversant la contrescarpe, de manière à rendre l'escalade possible. Quiconque connaît les Turcs, et l'effet de la terreur sur eux, conviendra qu'un assaut donné immédiatement après une explosion de mine devait réussir. Mais il paraît que les connaissances de l'ingénieur qui, malheureusement, se trouvait chargé de la direction de ce siége, ne s'étendaient pas si loin. Content d'avoir achevé ce qu'il appelait sa sape, il fit continuer le feu de quarante pièces de canon qui n'incommodait même pas la ville, attendu qu'immédiatement derrière le front attaqué il se trouvait un espace considérable qui n'était occupé que par des jardins.

Cet ingénieur ne voyait de difficultés pour l'attaque que du côté de la place, qui nous paraît précisément le plus favorable. L'ouvrage

du Caravansérail, le fossé du front situé derrière, qu'il croyait plein d'eau, et la rivière de la Lomm qu'il fallait aussi passer, lui semblèrent des obstacles insurmontables, tandis qu'on pouvait apercevoir de la hauteur que la Lomm était presque à sec, comme cela a toujours lieu dans cette saison, et que les Turcs la passaient sans difficulté à côté du haut pont de pierre. Il assurait, au contraire, que la brèche sur le front attaqué était pratiquable et que rien ne s'opposait à l'assaut. Il prétendait avoir aperçu un chien entrer dans la ville par cette brèche, et le fossé était si peu profond, disait-il, que le chien, en le traversant, avait laissé voir ses oreilles ; ce qui, par la suite, donna lieu à un plaisant de dire que, si l'ingénieur lui-même eût traversé ce fossé, on n'eût pas pu voir les siennes, quelque longues qu'elles fussent. Le fait est que l'on eut besoin d'échelles pour descendre dans le fossé, et pour monter ensuite sur le parapet. Mais comme l'assaut principal fut accompagné d'autres attaques qui exigeaient aussi des échelles, on n'attribua pas le mauvais succès de l'entreprise à l'erreur de l'ingénieur sur l'état de la brèche.

Le jour qui précéda l'assaut, le général en chef parcourut le camp à cheval, en s'adressant à chaque régiment pour l'engager à soutenir son

ancienne gloire ou à en acquérir une nouvelle. Il distribua les instructions nécessaires, et recommanda expressément aux soldats de ne s'arrêter nulle part à tirer pendant l'attaque, et de conserver l'ordre et le sang-froid après la prise de la ville. Les prêtres furent chargés de les préparer dignement pour ce grand jour.

Le 3 août, à la pointe du jour, le général en chef s'étant porté à la tête de la sape, vis-à-vis la brèche, l'attaque commença par un feu vif de toutes les batteries, et les troupes, formées en cinq colonnes, marchèrent sur les fronts principaux de la place. Les Turcs n'avaient point négligé de se préparer à la défense, et ils répondirent par un feu d'artillerie d'autant plus inattendu que l'on avait cru toutes leurs pièces démontées. Mais Bosniak-aga, en commandant prudent, ne s'était pas amusé à lutter contre les batteries des assiégeants, et avait sagement réservé tous ses moyens pour l'instant décisif. Cela n'aurait cependant pas suffi pour faire échouer l'attaque; mais, malgré les ordres du général en chef, il s'engagea de tous côtés une fusillade prolongée et de mauvais augure pour le succès d'une entreprise dont la réussite devait surtout dépendre de la rapidité de l'exécution.

La joie causée d'abord par le bruit qui se répandit que plusieurs colonnes avaient pénétré

dans la ville, fut de courte durée, et l'on apprit que les soldats s'arrêtaient dans le fossé à tirailler inutilement au lieu de dresser les échelles. L'exemple des chefs et de quelques braves qui se firent tuer en escaladant réellement le rempart fut sans effet. Trois cent trente-quatre officiers furent mis hors de combat. Les Turcs, qui se tenaient en masse derrière le rempart, ou embusqués dans les angles du parapet, résistèrent aisément à des attaques aussi molles. Le général Sievers se fit tuer à la tête de sa colonne, sans pouvoir la déterminer à avancer. Au grand jour, les étendards turcs flottaient encore sur tous les points, et à six heures le feu d'artillerie et de mousqueterie, qui continuait toujours avec la même vivacité, ne laissait aucun doute sur la malheureuse issue de cet assaut.

On a blâmé le général en chef de n'avoir pas fait cesser plus tôt le combat, et d'avoir, au contraire, fait avancer sa réserve. Le général Essen, qui la commandait, prit le sage parti de n'exécuter l'ordre qu'avec deux bataillons : il les dirigea contre le côté supérieur de la place et n'obtint pas un meilleur succès. Cependant la colonne du général Sass avait réussi du même côté à franchir le rempart; mais elle trouvait de la difficulté à descendre le talus

intérieur, qui était fort roide, et à pénétrer dans la ville, où les Turcs, réunis aux Bulgares, défendaient les maisons et les cours. Le général en chef, en apprenant cet avantage partiel, y trouva un motif pour espérer encore et faire de nouveaux sacrifices. Il envoya les Cosaques de sa suite porter en toute hâte au général Sass une grande quantité de fascines, destinées à former des degrés pour descendre du rempart, ou à combler le prétendu fossé que l'on présentait comme un nouvel obstacle. Mais, au lieu d'employer les fascines de cette manière, les soldats s'en formèrent un parapet pour se garantir de la fusillade ennemie. Le général en chef avait envoyé tous ses aides-de-camp porter aux diverses colonnes l'ordre de continuer l'attaque, et il semblait même vouloir s'y rendre en personne; mais, au fond, il avait déja perdu toute espérance; et, sans ordonner précisément la retraite, il voulait qu'elle eût lieu comme d'elle-même. Le feu se ralentissait, et un grand nombre de soldats, les uns blessés, les autres épouvantés seulement, venaient se réfugier dans la tranchée. Le général en chef, qui s'avançait à pas lents vers la gauche, les rencontra et les fit examiner. Ceux qui n'étaient pas blessés furent renvoyés à leur poste à coups de nerf de bœuf.

Tandis que les forces des Russes s'affaiblissaient, celles des Turcs s'étaient accrues. Le pacha de Giurgevo avait envoyé de cette place un renfort sur des bateaux, et avait fait occuper les îles intermédiaires, d'où son artillerie enfilait la droite de l'attaque et tout le travail de tranchée. A sept heures enfin, après trois heures de combat, la retraite des Russes commença sur tous les points, et heuseurement ils ne furent point poursuivis. Une sortie, dans l'état où se trouvait alors l'armée, aurait pu mettre son existence en péril. La partie de la réserve que le général Essen n'avait pas engagée et deux régiments de dragons (le reste de la cavalerie étant détaché ailleurs) étaient l'unique ressource qui restât. La perte fut évaluée à plus de huit mille hommes. La majeure partie des blessés resta dans le fossé et sur le rempart : mais les prisonniers furent, contre l'usage, traités avec humanité et presque convenablement.

D'après les idées ordinaires, on pourrait regarder comme une faute de Bosniak-aga de n'être pas sorti après avoir repoussé l'assaut. Mais, si l'on considère sa position particulière et la nature de ses troupes, on est tenté d'attribuer sa conduite à la politique. Nous avons vu précédemment que sa situation à l'égard de la sublime Porte était plutôt celle d'un allié équi-

voque que d'un sujet soumis. Peut-être avait-il moins d'intérêt à anéantir l'armée des assiégeants qu'à ménager ses propres forces, pour être en état, après la délivrance de la place, de soutenir son indépendance contre le grand-vizir lui-même. Ses pertes n'avaient pas été médiocres, et les habitants, en qui consistait sa principale force, devaient répugner à quitter leurs murailles pour aller combattre dans la campagne. D'ailleurs, n'est-ce pas trop exiger de la discipline turque, que de vouloir qu'il ait pu, au premier moment, réunir assez de monde pour faire une sortie considérable? Et il est à croire que, malgré leurs pertes, les Russes, une fois arrivés à leur camp, sur les hauteurs, se seraient ralliés et auraient reçu les Turcs vigoureusement. Ceux-ci se bornèrent donc à couper les têtes des morts et des blessés, suivant leur usage favori; et, ne descendant pas même dans le fossé, ils cherchaient à saisir les blessés avec des crocs et à les tirer à eux par-dessus le parapet. Un officier russe, qui avait été accroché, eut le bonheur d'échapper au danger en déchirant ses vêtements, et se sauva du fossé avec un petit nombre d'autres blessés. Les Turcs acceptèrent cependant un armistice d'une heure, nécessaire aux deux partis, pour enterrer les morts. On vit bientôt après paraître dans le camp des ha-

bitants bulgares qui venaient prendre connaissance de la perte et des dispositions de l'armée russe. Le général en chef eut l'humanité de ne pas faire pendre ces espions, et se contenta de leur faire infliger des châtiments corporels. Quelques Turcs furent pris au moment où ils s'approchaient de la place pour annoncer aux assiégés l'arrivée des secours. On le crut du moins, car on ne put leur faire rien dire, et ils supportèrent tous les mauvais traitements avec un stoïcisme que l'on ne peut se refuser d'admirer. Il n'y eut qu'un vieux nègre qui finit par avouer qu'il venait de la part d'un corps de troupes campé à huit lieues de distance dans la forêt, près de la rivière de Jantra, où il attendait des renforts pour entreprendre quelque chose. L'extrême affaiblissement des assiégeants les ayant obligés à abandonner la grande île au-dessous de la place, les intelligences de Bosniak-aga avec le secours qu'il attendait en devinrent d'autant plus faciles. Des cavaliers turcs parurent bientôt sur cette île, brûlèrent les deux redoutes de fascines qu'on y avait construites, et ouvrirent ainsi une communication avec la place au moyen des autres îles. Mais le talent des Cosaques suppléait à ce que l'investissement avait d'incomplet. Ils interceptèrent les dépêches les plus importantes de

Bosniak-aga et du pacha de Giurgevo, ainsi que la relation de l'assaut adressée au grand-vizir. Celui qui les portait fut tué dans le Danube; mais on parvint à sauver les papiers. Bosniak-aga annonçait la victoire qui lui avait valu quatre mille têtes coupées et quelques officiers prisonniers, et rapportait les déclarations de ceux-ci sur la force de l'armée assiégeante, qu'ils avaient eu l'adresse d'exagérer. Il évaluait sa propre perte à six mille hommes (vraisemblablement aussi par une hyperbole politique), et prétendait n'avoir plus de munitions ni de subsistances que pour dix jours : assertion fausse, comme la suite le prouva, et qui n'avait pour but que d'engager le grand-vizir à accélérer sa marche. Il se plaignait, avec toute l'emphase orientale, de n'avoir pas encore reçu de secours. « Nous avons failli perdre la lumière des yeux, « disait-il, par les efforts que nous faisions pour « apercevoir les troupes qui devaient venir nous « délivrer. » Dans une lettre au seraskier commandant sous le grand-vizir, et chargé en chef de la conduite du secours, Bosniak-aga indiquait le côté par lequel il fallait arriver, et l'endroit de la rive du Danube où l'on pourrait se retrancher avec avantage. Au reste, le commandant turc n'employait pas un langage moins ampoulé que celui du général russe devant

Chumla. Il parlait aussi de l'extermination des infidèles; il affirmait qu'il ne craignait pas toute l'armée russe, et finissait pourtant par avouer qu'il ne pourrait pas soutenir un second assaut. Toutes ces dépêches étaient bien rédigées, et sur un ton de courtoisie turque qui parut fort extraordinaire. On y remarquait les titres d'*excellence;* et les qualifications d'*amis*, de *serviteurs* et d'*esclaves* accompagnaient la signature, suivant le rang des personnes.

Les espérances que donnaient ces renseignements sur la situation de la place furent encore augmentées par la nouvelle d'une victoire remportée par Kaminsky l'aîné. Attaqué le 2 août dans sa position de Tchmela par trente mille hommes sous les ordres du grand-vizir, il les avait repoussés, en avait tué trois mille et pris un pacha, cent cinquante hommes, et trente-huit drapeaux, qui furent arborés dans le camp de Rutchuk en signe de triomphe. La perte des Russes avait été de quatorze cents tués ou blessés. Cette tentative du grand-vizir était probablement combinée avec les mouvements des autres corps turcs, qui devaient secourir Rutchuk. Silistria et Tartukai furent en même temps menacés. Dans la première de ces places, il y avait plus de malades et de blessés que d'hommes en état de combattre. Quant à Tartukai, son pont de bateaux avait été précédemment

supprimé par précaution, et transféré un peu au-dessus de Rutchuk, près de l'armée de siége. Le corps d'observation de Chumla, qui avait consommé tous les fourrages des environs, fut obligé, tant pour ses subsistances que pour plus de sûreté, de se replier sur *Aflotar*, à une petite marche de Silistria. Le corps de Markof fut placé à Karasou, pour observer Varna et couvrir en même temps les places du bas Danube contre tout ce que l'ennemi pourrait entreprendre le long du rivage de la mer Noire. Les tranchées ne furent pas poussées plus loin devant Rutchuk, et l'on se contenta d'entretenir une faible canonnade. Le corps de Langeron y fut appelé de Rasgrad, qu'il incendia, ainsi qu'une maison d'habitation de Mustapha-Bairactar. En abandonnant ces districts, les Russes firent éprouver le même sort à toutes les villes et bourgs où ils purent atteindre; mesure barbare en elle-même, et qui ne peut trouver d'excuse qu'en ce que, dans la Bulgarie, la plupart des lieux habités sont entourés de remparts et de fossés, ou au moins de palissades, ce qui fait autant de places à assiéger, lorsque des troupes turques viennent à s'y jeter. Pour couvrir le flanc de l'armée devant Rutchuk, on envoya, sous les ordres du général Kulnef, de faibles détachements qui se portèrent à Krasna-Woda et Tcherna-Woda, à

environ deux lieues du côté de Ternova et de Nicopolis. Laugeron eut le commandement de toute l'armée de siége sur les deux rives du Danube, et Sass celui de la Servie, en remplacement du général Succalo, décédé.

Le général en chef ne pouvait voir avec indifférence le noyau de forces turques qui se formait sur la Jantra; il résolut de le détruire. En conséquence Kulnef, renforcé de trois régiments de chasseurs à pied et de plusieurs régiments de cavalerie, ce qui porta son corps à six mille hommes, reçut l'ordre d'aller reconnaître l'ennemi et le battre, s'il était possible. Le 10 août, il se trouva en vue du camp turc près du village de Bella.

A l'embouchure de la Jantra dans le Danube, se trouve un plateau nu, une véritable lande, qui ne présente que quelques arbres fruitiers çà et là; et un peu de vigne sur les pentes qui descendent au fleuve. Vu de loin, ce terrain semble une plaine; mais il est traversé par des ravins escarpés qui aboutissent à la vallée de la Jantra et entrecoupent tout le pays. En remontant le cours de la rivière, le pays devient de plus en plus montueux, parce qu'on se rapproche des contre-forts du mont Hémus. Les Turcs s'étaient établis et retranchés aux deux côtés d'un ravin par lequel passe la grande

route de Ternova, à l'endroit où commencent les bois et broussailles qui couvrent presque entièrement la vallée. Leur position était très-bien choisie. Deux redoutes fermées (dont une entièrement achevée, formant un fort carré avec des bastions ronds aux angles) défendaient le ravin et couvraient le camp, dont l'accès était d'ailleurs difficile, à cause des broussailles qui donnaient aux tirailleurs turcs de l'avantage sur les Russes. En outre, le terrain ne permettait pas à ces derniers de profiter de la supériorité de leur artillerie et de la placer convenablement. Ils avaient vingt pièces contre quatre seulement; mais il leur aurait fallu un plus grand nombre d'obusiers, dont l'emploi est toujours très-avantageux contre les Turcs. Cependant les Russes se mirent à canonner de toutes parts et poussèrent leurs chasseurs dans le bois; mais ils s'aperçurent bientôt que, pour en chasser l'ennemi, il fallait nécessairement enlever les redoutes; ce que le général Kulnef ne voulut pas entreprendre. Le souvenir de l'assaut malheureux de Rutchuk était encore trop récent (1). Il fit d'ailleurs cette ré-

(1) La confiance ne revint aux troupes qu'un mois plus tard, après la victoire de Battin. Dans cet intervalle il vint

flexion fort juste, que l'ennemi pourrait aisément se replier dans la forêt voisine en arrière de sa position, pour revenir l'occuper aussitôt après le départ des Russes, qui ne sauraient longtemps se maintenir dans ce poste. On s'en tint donc à cette simple reconnaissance qui coûta quatre-vingts hommes tués ou blessés. On avait commencé l'attaque à quatre heures après midi, afin de pouvoir profiter de la nuit pour la retraite, si elle était nécessaire. Mais les Cosaques restèrent encore toute la journée du lendemain très-près du camp ennemi, sans que personne en sortît. Ils auraient volontiers attaqué la cavalerie turque, dont ils convoitaient le riche équipement, s'ils n'en avaient été séparés par un ravin profond. Kulnef, espérant que l'ennemi le suivrait dans la plaine ou lande décrite ci-dessus, y prit position, à cinq lieues environ de l'armée de blocus.

Il paraît que les Turcs ne se sentaient pas encore assez forts. Ils attendaient d'autres corps qui arrivèrent peu à peu, s'établirent et se retranchèrent de la même manière. Le fameux Ali, pacha de Janina, avait cette fois mis ses

---

un ordre de l'empereur de n'entreprendre aucun assaut, à moins qu'il ne fût nécessité par des circonstances impérieuses.

troupes en mouvement pour la défense de la sublime Porte. Les pays qui lui obéissaient alors formaient, pour ainsi dire, un royaume considérable, ses deux fils, Muktar et Wéli, étant pachas, l'un de Macédoine et de Romélie, l'autre de Morée, tandis que lui-même régnait sur l'Albanie et l'Épire. Nous avons déja parlé des qualités militaires de ses soldats, résultant du caractère de la nation albanaise et de la rudesse du pays qu'elle habite. Les soldats albanais étaient les mieux disciplinés, les plus obéissants et les plus propres à la guerre de tout l'empire turc. Ali possédait en outre une bonne artillerie qu'il s'était procurée en forçant quelques officiers français, que le hasard avait fait tomber entre ses mains, à entrer à son service, et à organiser son artillerie à l'européenne.

Muktar s'avançait contre les Russes avec un corps considérable; un autre corps des mêmes troupes marchait contre les Serviens. Les pachas de Nicopolis, Sistova et autres lieux s'étaient aussi mis en mouvement et rassemblaient leurs forces dans des camps sur le Danube, au-dessus de Rutchuk. Ils faisaient descendre en même temps sur le fleuve un grand nombre de bâtiments, formant une flottille d'autant plus supérieure à celle des Russes, qu'une partie de celle-ci était restée au-dessus de Rutchuk,

pour couvrir les ponts de bateaux et bombarder en même temps Giurgévo.

Les Turcs suivent dans leurs opérations un système très-circonspect. Ils choisissent d'abord, sur la route par laquelle ils veulent s'avancer, une position avantageuse et s'y retranchent; puis, ils attirent à eux des renforts et attendent qu'on les attaque. Ne les attaque-t-on pas, ils s'avancent de nouveau jusqu'à un second poste avantageux qu'ils ne manquent jamais de fortifier, ne dussent-ils y rester qu'une nuit. Ils passent des journées entières, des semaines même à délibérer, avant de faire une nouvelle marche en avant. Mais, si on leur en laisse le temps, ils arrivent si près et se placent de telle façon, qu'ils deviennent incommodes, et qu'on se voit obligé à la fin de les attaquer dans leurs retranchements. En suivant cette méthode, les corps des différents pachas s'étaient avancés jusqu'au village de Battin, près du Danube, à huit lieues au-dessus de Rutchuk. Muktar-pacha y était annoncé pour le 19 août, et les opérations qui devaient avoir lieu pour secourir la place paraissaient concertées avec Bosniak-aga. Des fusées volantes, des lanternes que l'on suspendit aux tours, semblaient être les signaux convenus entre lui et les troupes qui venaient pour le délivrer. Il occupait l'armée assiégeante

par un feu continuel du rempart contre la tranchée, et dans la nuit du 24 au 25, il fit une sortie vigoureuse contre son aile gauche, côté par lequel les secours étaient attendus. Pour déterminer les troupes à cette expédition, il les avait assurées que ces secours étaient proches, et que la sortie devait en favoriser l'arrivée. Les Turcs attaquèrent une redoute qu'ils ne purent pas prendre. Ils y tuèrent quelques hommes, et se retirèrent emportant la tête d'un lieutenant-colonel et celle d'un capitaine de chasseurs.

Pour mettre un terme à ces tirailleries inutiles, le général en chef résolut d'abandonner la tête de la tranchée qu'on appelait la sape, et qui ne servait à rien, puisqu'on ne la poussait pas plus avant, et d'entreprendre sur un autre côté de la place. La sape fut donc détruite. La première parallèle continua seule d'être occupée, et l'on commença à construire sur la grande île, entre Rutchuk et Giurgevo, une batterie pour tirer avec effet sur l'intérieur de la ville et sur les maisons. Enfin, pour donner une autre face à la guerre, le général en chef prit le parti de rappeler à lui le corps de son frère, Kaminsky l'aîné, dont la retraite vers Silistria laissait au grand-vizir la liberté de se porter sur l'armée assiégeante. Mais celui-ci s'é-

tait contenté de détacher vers la Jantra le seraskier Kuschanz-Ali, avec un corps qui porta les forces réunies sur ce point à quarante mille hommes, au dire des prisonniers.

L'arrivée du corps de Kaminsky était attendue avec impatience; aussi ce général fit-il son possible pour accélérer sa marche. Il parcourut le chemin de Silistria à Rutchuk, vingt-cinq lieues, en trois jours. Pour éviter les retards qu'il aurait pu éprouver en passant deux fois le Danube sur des ponts de bateaux assez peu solides, il avait sagement choisi le chemin de la rive droite, quoiqu'il eût à traverser d'épaisses forêts et des ravins escarpés. Le 26 au matin, ce corps consistant en vingt bataillons et trente escadrons, et ne comptant guère que douze mille hommes, depuis que les corps de Wainof et de Markof en avaient été détachés, défila en parade à la vue de Rutchuck. Il se porta ensuite à quatre lieues au-delà, sur la route de Ternova, où il se réunit à l'avant-garde commandée par Kulnef et à la division d'Uwarof, qui avait été détachée de ce côté pour couvrir le flanc de l'armée. Kaminsky l'aîné, se trouvant alors à la tête d'une force considérable, et supérieur aux Turcs, au moins en artillerie, dont il avait près de cent pièces, résolut de les attaquer. Le 27 on reconnut leur camp, qui,

placé sur une éminence et entouré d'une suite de retranchements, semblait une véritable forteresse. L'accès par le front en était difficile, à cause des ravins à pic qu'il fallait franchir. C'est pourquoi il fut décidé que la majeure partie de l'armée tournerait par la gauche et irait prendre l'ennemi en flanc et à dos, tandis que le reste l'aborderait directement, pour le maintenir dans son camp, et pour empêcher qu'il n'entreprît rien sur le corps assiégeant, ou qu'il ne tentât de jeter des vivres dans Rutchuk par le Danube.

Dans la nuit du 27 au 28 août, on se mit en mouvement conformément à ce plan. La colonne principale, destinée à tourner, marcha pendant trois lieues sur la grande route de Ternova, où elle trouva enfin un chemin praticable dans la direction qu'elle avait à suivre. Après avoir encore parcouru la même distance sur ce chemin, elle arriva près des ruines du village d'Ablanoff et se trouva en face du camp ennemi, n'en étant plus séparée que par un vallon qu'il était possible de passer de front. Mais le côté où était établi l'ennemi était tellement supérieur au bord opposé, que l'on ne pouvait faire aucun usage avantageux de l'artillerie. En conséquence, Kaminsky l'aîné se décida à ne marcher de front à l'ennemi qu'avec

une partie de son corps, et à laisser le reste à Kulnef pour continuer encore à tourner par la gauche. On vit alors distinctement que l'ennemi avait deux camps retranchés (1 et 2) qui s'appuyaient l'un l'autre, et que le centre russe se trouvait précisément vis-à-vis le front de l'ennemi, c'est-à-dire vis-à-vis le plus long côté de sa position. La colonne qui avançait par le chemin direct, en remontant le Danube, se trouvait ainsi sur le flanc gauche des Turcs, tandis que Kulnef devait attaquer le flanc droit; mais ce dernier ne parvint que jusque sur le front du second camp (2), attendu que, pour le tourner entièrement, il lui aurait fallu aller trop loin.

Les camps nos 3, 4, etc., n'existaient pas encore alors. Ce ne fut que plus tard que les Turcs s'y établirent sur une éminence qui se fait remarquer de loin par plusieurs petits tertres (comme il s'en rencontre beaucoup dans ce pays et que l'on croit être des tombeaux tartares). Cette hauteur était alors le seul endroit où l'on pût placer avec avantage des batteries contre les deux premiers camps. Le général Illowoisky, chef des Cosaques, qui commandait la colonne de droite, reconnaissant d'un coup d'œil l'importance de ce point, s'en était promptement rendu maître, et, malgré la difficulté

de l'accès de son côté, il y avait monté son artillerie, pour enfiler la ligne de l'ennemi. Il répandit ensuite ses Cosaques de tous côtés et fit avancer son infanterie en carrés. Kulnef arriva dans le même ordre au combat. Les Turcs commencèrent une vive canonnade et firent des deux camps quelques sorties de cavalerie, qui entourèrent les carrés russes, criant *allah* avec fureur et semblables à des nuées d'oies sauvages : mais le feu des carrés les obligeait bientôt à se retirer précipitamment : la cavalerie russe les suivait, également en fourrageurs; puis elle était repoussée à son tour et poursuivie. C'est ainsi qu'ont lieu tous les combats avec les Turcs en rase campagne. Dans une de ces attaques, les Cosaques les prirent à dos et leur enlevèrent deux étendards, qui furent les seuls trophées de la journée. Kaminsky l'aîné envoya de son centre des renforts aux deux ailes, ne conservant en réserve que six bataillons et un régiment de dragons, qu'il ne voulut pas engager, parce qu'il craignait une diversion à dos de la part du corps ennemi établi à Bella sur la Jantra. Cette inquiétude n'était pas fondée, car le seraskier Kuschanz-Ali était descendu avec ce corps le long de la rivière, et se trouvait déjà réuni avec Achmet-pacha dans le camp n° 1 : Muktar seul n'était

pas encore arrivé. On pensa qu'il y aurait du danger à insulter les retranchements ennemis qui paraissaient très-forts. Les avis des généraux étaient partagés : Illowoisky ne demandait que quelques bataillons de plus, pour pénétrer jusque par-derrière, où les retranchements semblaient n'être pas terminés. Mais on fut retenu par la crainte qu'un mauvais succès n'eût des résultats funestes et ne mît même l'armée de siége en péril. En conséquence, on résolut de se retirer à la nuit, et tout se borna à une forte reconnaissance. Kulnef reçut ordre de cesser le feu pour se rapprocher du centre. L'ennemi ne le poursuivit pas; mais il se jeta avec toute sa cavalerie et quelque infanterie sur Illowoisky, qui le repoussa, le poursuivit jusqu'à son camp, et conserva jusqu'à la nuit sa position sur la hauteur. Alors il se mit paisiblement en retraite, et reprit le camp qu'il avait quitté le matin. La journée avait coûté trois cents hommes. Un déserteur évalua la perte de l'ennemi à six cents hommes, et annonça que deux caissons avaient sauté et fait beaucoup de mal dans son camp qui était fort encombré. On disait aussi que plus de mille Turcs ennuyés de cette guerre avaient quitté l'armée pour retourner chez eux; ce qui donne à croire que l'ennemi se serait retiré lui-même, si l'on eût

conservé pendant la nuit la position qu'on avait prise près de lui, en le menaçant d'une attaque pour le jour suivant. Kaminsky l'aîné motivait sa retraite en disant : *Il ne faut pas les accoutumer à nous voir si près d'eux;* mais le manque d'eau pouvait fournir une meilleure excuse; car on sait qu'il ne se trouve dans cette contrée, hors les rivières et les principaux ruisseaux, aucune eau courante. Quelques sources et les fontaines pieuses, dont nous avons parlé plus haut, fournissent bien aux besoins des voyageurs; mais elles ne sauraient suffire à ceux d'un corps d'armée.

Le lendemain 29, sur le midi, les troupes fatiguées de marches et de contre-marches rentrèrent dans le camp qu'elles avaient quitté. On aurait pu leur épargner cinq lieues, en leur faisant suivre la route directe de Rutchuk marquée sur le plan : mais les officiers de l'état-major n'osèrent pas la prendre, dans la crainte de ne pouvoir faire franchir à l'artillerie les ravins qu'il y a à traverser, et qui présentent des passages difficiles qu'on ne peut éviter. Ils préférèrent donc le plus sûr, et conduisirent la colonne par où elle était venue, sur la plaine élevée qui laisse à droite ces ravins.

Le général en chef fut mécontent de l'expédition de son frère. Il s'était attendu à la nou-

velle d'une victoire ou d'une défaite, mais nullement à la relation d'une simple reconnaissance. Il craignait que les Turcs, suivant leur politique, ne fissent annoncer une victoire à Constantinople et n'en répandissent ainsi la nouvelle dans toute l'Europe. Il fit donc dire que l'expédition n'était point encore finie, et qu'il allait s'y rendre en personne ; il arriva en effet le jour même. On avait déjà expédié au général Woinof, vers Silistria, l'ordre de venir en toute hâte avec ses cinq mille hommes, et il fut résolu qu'aussitôt après son arrivée on attaquerait l'ennemi. Il était à craindre que, si l'on tardait davantage, le grand-vizir, enhardi par l'état des choses, ne s'avisât d'arriver de Chumla avec ses troupes ; ce qui aurait mis en péril les ponts de bateaux, les magasins et l'armée de siége elle-même. Il avait été choisi pour celle-ci, sur la lande de Tcherna-Woda, un champ de bataille avantageux, où elle pouvait résister aux Turcs, quelque supérieurs qu'ils fussent. Mais une bataille aussi près de la place assiégée était toujours dangereuse, et l'on doit approuver à tous égards la résolution que prit le général en chef d'en finir le plus tôt possible avec l'armée de Battin. Immédiatement après son arrivée, il jeta sur la position de l'ennemi un coup d'œil rapide, qui suffit pour le décider à en tourner

l'aile droite, en s'étendant encore plus qu'on ne l'avait fait dans la reconnaissance, et de la prendre tout-à-fait à dos, s'il était possible. On envoya, sous l'escorte de quelques régiments de Cosaques, des officiers d'état-major, habiles à lever les plans, qui, tournant les camps turcs, approchèrent autant qu'ils purent des retranchements, et rapportèrent au bout de vingt-quatre heures un croquis fort exact du pays (notre plan n° III en indique une portion). Ce dessin fut fort utile, à cause du manque de bonnes cartes de cette contrée. Il suppléa en même temps aux guides qui manquaient aussi totalement. Il était fort rare de rencontrer des habitants. Tous avaient disparu, soit à cause du système de dévastation suivi par les Russes et de la haine qu'il excitait contre eux, soit par suite des ordres du gouvernement turc. Les uns étaient sous les armes dans l'armée ennemie, tandis que les autres épiaient dans les bois les voyageurs et les faibles escortes; ce qui rendait impossibles les reconnaissances des officiers isolés. Celle même qu'on venait d'exécuter presque de vive force, et sur laquelle on voulait baser les dispositions de l'attaque, n'avait pu être poussée aussi loin que le général en chef l'eût désiré. Cependant on convint en principe que la colonne destinée à tourner la

droite des Turcs se porterait jusqu'à la Jantra, qui se jette dans le Danube très-peu en arrière de leurs camps, et de là s'avancerait vers eux. Le général en chef voulait s'établir aussi près que possible, pour voir ce qu'il y aurait à faire ultérieurement.

En attendant l'arrivée du corps de Woinof, on continua le siége de Rutchuk. La batterie (plan n° II) de la grande île, entre Rutchuk et Giurgevo, était achevée et bombardait la ville avec quelque effet. Le feu y prit plusieurs fois; mais on ne put pas réussir à la réduire entièrement en cendre, tant à cause de l'insuffisance des moyens que de l'isolement des maisons, qui empêchait l'incendie de s'étendre. Quelques nouveaux ouvrages furent établis à la gauche contre les sorties, pour enfermer la garnison et s'opposer à sa fuite, qui était peut-être praticable, au moins pour la cavalerie. La disette qui commençait à se faire sentir dans la ville, au rapport des déserteurs, rendait cette entreprise vraisemblable. D'après les lettres de Bosniak-aga, qui avaient été interceptées, comme nous l'avons dit précédemment, on était étonné qu'il tînt encore. Cependant on voyait journellement sortir un troupeau de bestiaux pour pâturer; ce qu'on ne pouvait empêcher, à cause des lacunes de l'investissement. Il paraît que les

assiégés manquaient seulement de pain, de biscuit et de riz, choses, à la vérité, dont les Turcs se passent difficilement : aussi avait-on cessé d'en distribuer à la partie non armée des habitants.

Woinof arriva le 4 septembre et défila le 5 devant la place, pour se porter directement vers le corps d'observation de Kaminsky l'aîné. Le général en chef s'y rendit le même jour, et dès le 6 au matin l'armée s'ébranla. Le corps assiégeant, sous Langeron, demeura seul et redoubla la vivacité de son feu. Il est difficile d'évaluer au juste la force de l'armée qui se portait contre les Turcs. Le nombre des bataillons et des escadrons ferait croire qu'elle était très-considérable; mais il y avait des régiments qui ne comptaient que quelques cents hommes, et le tout ne devait pas s'élever au-dessus de dix-neuf mille combattants. L'ordre de marche fut le même que dans la grande re connaissance. C'était le corps de Kaminsky l'aîné qui devait se porter directement sur l'ennemi, en remontant le Danube : mais les difficultés avaient augmenté de ce côté; car les hauteurs qu'Illowoisky avait occupées la première fois avec tant d'avantage, étaient retranchées et garnies de Turcs. Le seraskier Kuschanz-Ali s'y était établi (3), et avait cédé son

ancien camp n° 2 au corps de Muktar-pacha nouvellement arrivé. D'autres corps tenaient de plus petits camps également retranchés (4, 5, 6), qui s'étendaient jusqu'à la flottille (g) sur le Danube.

A dix heures du matin, l'aile droite des Russes se mit en marche en deux colonnes, et alla camper (CC) vis-à-vis l'aile gauche de l'ennemi. Le corps principal, que le général en chef conduisait en personne, était parti dès cinq heures du matin, se dirigeant par la route de Ternova, et ensuite par le chemin que l'on avait suivi précédemment, mais en s'élevant un peu plus sur la gauche. Après une marche d'environ neuf lieues, ce corps arriva à la tête d'un grand ravin, qui descend vers le Danube en tournant la position de l'ennemi; on y appuya la gauche, et l'on forma les troupes en trois lignes (D) sur un terrain qui ne présentait aucun obstacle jusqu'au camp n° 2 de l'aile droite des Turcs.

La première ligne était composée de la cavalerie, qui fut aussitôt poussée en reconnaissance. Les deuxième et troisième lignes furent disposées de manière à former deux colonnes pour l'attaque du lendemain; l'une devant aller droit à l'ennemi, l'autre se porter à gauche en le tournant autant que possible, pour le prendre en flanc et à dos. On eut la précaution ce jour-

là de ne pas trop inquiéter les Turcs. On se contenta de les reconnaître de loin. Kaminsky l'aîné devait commencer l'attaque de son côté à dix heures du matin, en l'annonçant par trois coups de canon; et les dispositions étaient prises pour que le corps principal se trouvât alors près de l'ennemi, afin de décider promptement l'affaire. Dans cette situation on passa la nuit au bivouac.

Une scène qui eut lieu dans l'après-midi mérite d'être rapportée, parce qu'elle caractérise l'ennemi que l'on avait en tête. En arrivant sur le champ de bataille, on surprit quelques Turcs isolés qui fourrageaient tranquillement. On les fit prisonniers, et on les obligea, les uns de bonne grace, les autres avec des coups, à donner des nouvelles des leurs. Mais huit d'entre eux, s'étant jetés dans un fossé, tiraient sur les Cosaques et ne voulaient pas absolument se rendre. Ils tuèrent un Cosaque, en blessèrent plusieurs, et, rejetant toute offre de pardon, se firent massacrer jusqu'au dernier. Ces hommes n'étaient pas des Turcs proprement dits, mais des Albanais, qui sont de religion mélangée et en partie chrétiens.

Le 7 septembre au matin, le général en chef s'avança avec toute la ligne de cavalerie, et se trouva bientôt en vue du camp ennemi, d'où

partait une vive canonnade. La cavalerie régulière fut mise à couvert autant que possible; les Cosaques se portèrent en avant sur le front de l'ennemi et sur son flanc droit, et pénétrèrent dans le ravin qui appuyait ses derrières. La cavalerie turque vint les y attaquer avec une témérité extraordinaire, et il s'engagea un combat de fourrageurs à la manière de ces deux sortes de troupes. L'infanterie russe étant arrivée sur les lieux, la colonne de droite se forma en carrés, tandis que celle de gauche passa le ravin et occupa la hauteur au-delà (G). La cavalerie turque restait cependant dans le bas, et elle ne se replia que lorsqu'on eut fait avancer des chasseurs à pied et de l'artillerie le long de la hauteur, et que l'on eut commencé à tirer sur elle. L'artillerie soutenue par les carrés, s'étant établie à environ mille pas de la droite de l'ennemi (I), commença à battre avec vivacité le camp n° 2. Les Turcs répondirent aussitôt, poussant de temps en temps des cris furieux de *Allah;* mais le nombre de leurs canons n'était pas assez considérable pour riposter avec avantage. Leur feu de mousqueterie produisit encore moins d'effet, quoiqu'on fût déja à portée. Le retranchement ne paraissait pas devoir présenter de grands obstacles par lui-même, car on voyait des Turcs descendre continuellement du parapet dans le

fossé, ou remonter du fossé sur le parapet. Néanmoins il n'était pas facile de l'enlever, parce qu'il était bien garni de troupes, et que, pour y arriver, il fallait monter une pente douce exposée à tous les feux de l'ennemi. Les Turcs étaient postés non-seulement derrière le parapet, mais aussi dans le fossé; ce qui faisait deux étages de fusillade.

Cependant Kaminsky l'aîné, commençant l'attaque à l'heure convenue, avait déja enlevé les nouveaux retranchements de la gauche de l'ennemi, dans lesquels les Cosaques avaient pénétré en même temps que l'infanterie. Ses pertes avaient été assez fortes, mais plus que compensées par le massacre de la majeure partie des Turcs qui s'y trouvaient. Maître de la hauteur, Kaminsky s'était avancé en deux colonnes. Celle de droite, conduite par le général Uwarof, gagna le sommet en R, d'où l'on plongeait en même temps sur le Danube et sur le ravin, dont Kulnef tenait le côté opposé (Q). L'occupation de ce point coupait à l'ennemi le chemin du fleuve, et donnait le moyen de battre à revers les deux camps 1 et 2. La colonne de gauche fut moins heureuse dans l'attaque du camp n° 1, dont la fortification cependant n'était pas meilleure que celle que nous avons décrite plus haut. Le brave Illowoisky, animant les troupes par ses paroles

et son exemple, marchait à la tête de l'infanterie, lorsqu'il fut blessé à mort sur le bord du fossé. Grand nombre de Russes demeurèrent sur la place, et laissèrent leurs têtes entre les mains des Turcs. L'assaut fut complètement repoussé, et Kaminsky reprit position sur les hauteurs dont il s'était emparé au commencement du combat, étendant ses carrés à gauche dans la plaine aussi loin que possible.

Kulnef échoua aussi contre la droite de l'ennemi. Il avait eu à franchir des hauteurs escarpées sur le flanc et sur les derrières du camp n° 2. Une de ses colonnes y avait pénétré; mais avant d'avoir pu s'établir, elle fut assaillie par une multitude formidable de Turcs, et obligée de redescendre. Kulnef demeura formé en carrés dans le fond du ravin; et l'ennemi se trouva ainsi cerné de toutes parts.

Plusieurs généraux pensaient qu'il n'était pas prudent de fermer ainsi toute retraite à l'ennemi. On se mettait par là dans la nécessité d'enlever ses camps d'assaut, et l'on s'exposait à y trouver une résistance désespérée. Quelques-uns opinèrent pour qu'on fît replier l'aile gauche, qui s'étendait jusqu'au Danube, et qu'on ouvrît ainsi aux Turcs une retraite le long du fleuve. Comme la position d'Uwarof les empêchait d'y puiser de l'eau, et que les sources,

d'ailleurs insuffisantes, qu'ils possédaient encore sur le penchant de la colline étaient exposées au feu des Russes, la soif pouvait peut-être les engager à se retirer pendant la nuit. Le général en chef les eût volontiers laissé partir. Néanmoins cette retraite lui semblait trop incertaine; et son impatience fut mêlée d'inquiétude, lorsqu'en parcourant, sur les quatre heures après-midi, le front de son armée, il remarqua le mauvais effet que produisait sur l'esprit des troupes l'interruption de l'attaque. Les Turcs se montraient fort insolents, sortant l'un après l'autre hors du retranchement, montant sur les parapets et courant en dehors pour couper les têtes des Russes restés sur le champ de bataille. Ils avaient rassemblé une grande quantité de cavalerie dans un des ravins sur le derrière du camp, près du village de Battin, qui était encore en flammes et que les chasseurs russes occupaient. Telle était la situation des choses. Le général en chef se décida donc à renouveler l'attaque, et ordonna qu'elle eût lieu à cinq heures et demie de tous les côtés à la fois; celle de Kulnef devant être la principale, pour forcer le camp par derrière. Le retranchement paraissait n'y être pas complètement fermé, sans doute parce que l'ennemi avait considéré la pente escarpée de la colline comme un obstacle plus

grand qu'un faible parapet. Les généraux russes regardaient aussi ce côté comme le plus fort, et le mauvais succès de la première tentative augmentait leur répugnance à en faire une nouvelle. Le général en chef reçut avec humeur les représentations qui lui furent faites à ce sujet. Cependant, à l'instigation du prince Eugène de Wurtemberg, il se rendit sur les lieux pour examiner par lui-même les difficultés qu'on lui avait dépeintes.

Mais il s'était prononcé trop fortement sur ces *prétendues impossibilités*, pour abandonner sa première idée; et mécontent du général Kulnef, dont les observations étaient trop vives, il le mit aux arrêts, au grand déplaisir de toute l'armée, qui l'estimait et l'aimait, et le fit remplacer par Sabanef. A cinq heures et demie, celui-ci forma deux colonnes qu'il mena à l'attaque de la hauteur, près du village de Battin. Uwarof l'appuya par une canonnade non interrompue. L'artillerie de Kulnef, qui se trouvait sur la pente de la colline avec une partie de ses troupes, tirait aussi de bas en haut sur l'ennemi.

Les colonnes d'attaque se trouvaient engagées dans une vive fusillade, dont le résultat était encore incertain, et le général en chef retournait à son corps, lorsque la cavalerie turque déboucha tout à coup, et dans un clin d'œil inonda

tout le ravin au moment où le général le traversait. La queue de l'escorte faillit être enlevée. Cette cavalerie fut suivie par un corps d'infanterie composé entièrement d'Albanais. Un essaim semblable fit en même temps irruption du flanc gauche du camp, et se jeta entre les carrés russes qui étaient assez peu resserrés vers un autre ravin qui coupe la plaine en avant du village d'Ablanoff. Ce mouvement était opéré par le corps de Muktar-pacha en fuite, qui ne cherchait qu'à se sauver et à gagner la route de Ternova, pour échapper à Sabanef, dont les troupes avaient réussi à pénétrer dans le camp. Cet heureux succès était encore ignoré au centre de l'armée russe; et la déroute de l'ennemi y était regardée comme une sortie offensive avec d'autant plus de raison, qu'une multitude de Turcs était encore sur le parapet, criant Allah! et tirant des coups de fusil. Mais bientôt ils se précipitèrent tous hors du camp et suivirent la fuite des premiers. Tout ce qui se trouva de canons sous la main des Russes fut aussitôt dirigé pour tirer à mitraille sur les fuyards, et le carré de gauche, qui s'appuyait au ravin, se développa pour étendre son feu contre eux; l'artillerie à cheval les suivit et leur fit beaucoup de mal. En même temps le régiment des hussards d'Alexandre se jeta dans le ravin de gauche, et celui des dragons

de Livonie dans le ravin de droite. Une partie donna directement sur les fuyards, tandis que l'autre les côtoyant, gagna la tête de l'infanterie turque, dont on fit un grand carnage et qui périt presque tout entière. Leur cavalerie fut aussi atteinte en partie; car, bien que les chevaux turcs soient de rapides coureurs pendant un certain temps, ceux des Russes finissent à la longue par les joindre. On les poursuivit pendant près de deux lieues, jusqu'à la nuit tombante.

Durant cette sanglante expédition, le général en chef faisait avancer les carrés contre le front du camp. Le jour commençait déja à baisser, et l'on ne s'apercevait pas que les étendards de Mahomet n'y flottaient plus. Mais bientôt retentit le cri de la victoire. Le camp fut entièrement occupé, et tout ce qui y restait de vivants fut massacré, à quelques centaines d'hommes près, dont plusieurs furent attelés à un canon que l'on avait pris, et amenés devant le général en chef, en signe de triomphe. Au milieu du riche butin que l'on fit dans le camp, on remarquait un troupeau de chameaux qui, avec des prisonniers de toutes les nations et de toutes les races de l'Orient, formait un spectacle nouveau pour un grand nombre de Russes. On prit aussi un messager porteur d'une lettre adressée au grand-

vizir par Achmet-pacha, qui évaluait sa force et celle de ses collègues à trente mille hommes, et rendait compte qu'il aurait voulu attaquer les Russes à Rutchuk, mais que les autres pachas s'y opposaient et préféraient attendre qu'on vînt les attaquer eux-mêmes dans leurs camps. C'était là une singulière manière de secourir une place assiégée, et d'ailleurs les vivres que les bateaux apportaient à Rutchuk du haut Danube auraient été consommés par l'armée de secours même, si elle fût demeurée plus long-temps en position.

La flottille turque, qui se trouvait sur le Danube à la même hauteur que les camps, prit aussi part au combat. Dès le jour précédent, celle des Russes, remontant le fleuve sous la protection de l'artillerie qui s'avançait le long de la rive, l'avait obligée à reculer. Quelques bâtiments furent même coulés bas, d'autres pris, et leurs pavillons figuraient au milieu des autres trophées.

Il ne restait plus qu'à forcer le camp du centre n° 1, situé très-avantageusement sur une hauteur qui s'abaissait de tous côtés en pente douce. La soirée étant trop avancée, on en remit l'attaque au lendemain; on comptait l'entourer de toutes parts avec de l'artillerie, et le contraindre à se rendre par le feu seul du

canon : mais Achmet-pacha, qui y commandait seul alors (le seraskier étant mort des blessures qu'il avait reçues dans la bataille), n'attendit pas jusque-là. Dans la nuit même il offrit de se retirer, ce qui fut rejeté, et il fut obligé de se rendre à discrétion, vù que ses troupes mouraient de soif. Il y eut donc avant le jour une capitulation, d'après laquelle le reste de l'armée turque, montant encore à quatre ou cinq mille hommes, fut fait prisonnier, chacun conservant ses effets particuliers, y compris les chevaux. Le butin trouvé dans les deux camps fut encore très-considérable et très-riche. Chaque tente contenait des vivres en abondance. Il y avait un véritable luxe en habits, armes, chevaux et bêtes de somme. L'artillerie était peu nombreuse en proportion des troupes. On ne compta d'abord que vingt-quatre pièces, la plupart de 6, peu de 12, et quelques obusiers. Le nombre des drapeaux s'élevait à près de deux cents. Mais la capture la plus importante fut celle d'un grand nombre de bâtiments destinés à approvisionner Rutchuk en vivres et en munitions. Cette place, dont l'opiniâtre résistance avait arrêté tous les progrès des Russes, paraissait enfin devoir tomber en leur pouvoir, et tout donnait à espérer que cette campagne, jusque-là languissante, se terminerait d'une manière brillante.

Le général en chef crut ne devoir rien entreprendre de décisif avant que l'armée se trouvât entièrement libre par la reddition de Rutchuk. Il revint donc au siége avec la majeure partie de ses troupes, laissant au général Saint-Priest le soin de recueillir les fruits de la victoire, et de poursuivre l'ennemi en remontant le Danube avec un faible corps. Ce général trouva sur le bord du fleuve, à une petite marche du champ de bataille, la ville de Sistova qui, bien que dominée par des hauteurs à pic, est cependant susceptible de défense et protégée par un château-fort. Il étendit son petit corps sur une seule ligne et fit sommer le pacha, en se donnant pour l'avant-garde de l'armée qui allait arriver. Quelques boulets et quelques bombes suffirent pour déterminer les Turcs à se rendre, sous la condition de sortir sans armes et de ne plus combattre contre la Russie. Ils abandonnèrent quarante pièces de canon sur les remparts de la place et leur flottille sur le Danube.

Saint-Priest était sur le point de s'emparer de la même manière de Nicopolis, situé aussi sur le fleuve à quatre lieues au-dessus, lorsqu'il fut arrêté dans sa marche par un ordre du général en chef, qui le rappelait à la grande armée.

Cependant Langeron avait poussé le siége de Rutchuk avec toute l'activité possible, et étendu

les nouveaux travaux de la rive gauche du fleuve, d'où trois batteries tiraient vivement sur la ville (légende du plan II). De son côté, Bosniak-aga avait, le jour même de la bataille, tenté plusieurs sorties pour s'ouvrir un passage. Mais ses troupes ne montrèrent plus leur valeur accoutumée; on l'attribua à ce que des tours de la ville elles pouvaient voir combien d'obstacles s'opposaient à l'arrivée des secours. On intercepta une lettre que Bosniak-aga adressait à un pacha, et dans laquelle il disait que la place avait encore des vivres pour deux mois; mais cela fut regardé comme un stratagème à la turque. Dans la nuit du 12 au 13 septembre, les Russes débarquèrent dans l'île, vis-à-vis Giurgèvo, y construisirent une tête de pont 35, et deux jours après, une nouvelle redoute 36 qui intercepta entièrement la communication entre les deux forteresses. La flottille, qui remontait peu à peu le fleuve, suivant les progrès que l'on faisait sur les deux rives, força l'ennemi à abandonner une batterie T sur la rive droite, et un autre ouvrage *m*, qu'il conservait encore dans l'île, et qui avait beaucoup incommodé les tranchées des premières attaques. Les Russes purent alors jeter à côté de cet ouvrage un pont de communication 37 sur le petit bras du Danube venant de Giurgevo, qui servait de

communication couverte aux Turcs pour passer à Rutchuk. Le pacha de Giurgevo, séparé ainsi de son collègue, fut sommé de se rendre; mais il répondit en véritable Turc, avec le laconisme oriental : *Giurgevo ne nage pas encore dans le sang.* Toutefois le même pacha, qui se glorifiait d'avoir, vingt ans auparavant, résisté dans cette place au prince de Cobourg, ne tarda pas à devenir plus traitable. Bosniak-aga chercha aussi à se rapprocher par un acte de politesse, en envoyant savoir des nouvelles du général en chef, et demander pourquoi l'on tirait encore sur la ville? Véritable patelinage! car les salves de réjouissance des assiégeants, la vue des trophées étalés dans leur camp, et des prisonniers qu'on avait fait à dessein défiler à la vue de la place, l'instruisaient suffisamment du sort de l'armée sur laquelle il avait fondé son dernier espoir. Son ambassade parut donc n'avoir d'autre but que de sonder le général en chef, pour savoir quelle capitulation il voudrait bien lui accorder. Aussi le vainqueur de Battin reçut les envoyés avec hauteur, et menaça de traiter comme prisonnier (1) quiconque se présenterait à l'avenir

(1) Une semblable réponse, faite à Achmet-pacha après la bataille de Battin, lorsqu'il demandait la liberté de se

sans lui offrir les clefs de la ville, et la soumission absolue de la garnison. Mais Bosniak-aga, offensé de cette réponse, au lieu de souscrire à aucune condition humiliante, se décida à attendre jusqu'à la dernière extrémité. La fortune vint à son secours. Les nouvelles de ce qui se passait dans l'ouest et le nord de l'Europe firent penser au général russe qu'il ne pouvait rendre de plus grand service à son prince, que de terminer la guerre *sur cette frontière*. Il profita de l'occasion qui se présenta en faisant escorter les Turcs de Sistova jusqu'au camp du grand-vizir, pour faire faire à celui-ci des propositions de paix. Les envoyés russes, trompés peut-être par quelque ruse du grand-vizir, entendirent parler dans le camp turc de la prochaine arrivée du sultan, et de la publication d'un *hatti scheriff*, qui ordonnait à tout pacha de venir se ranger avec ses troupes sous l'étendard sacré de Mahomet. Ils remarquèrent même,

---

retirer, n'avait pas manqué son effet. Il en fut tellement attéré, qu'en déposant son bâton de commandement il fit des excuses pour le seraskier, qui ne pouvait pas venir en faire autant, attendu qu'il venait de mourir de ses blessures. A ces traits on reconnaît ce peuple dont le caractère, dit le prince de Ligne, ne consiste qu'en antithèses : *haut et rampant*, *fier et vil*, *etc.*

à leur retour par Osman-Bazar, des troupes turques qui leur parurent marcher au secours de Rutchuk. Ils se hâtèrent donc de transmettre ces nouvelles au général en chef, qui, pour se mettre en mesure de soutenir une autre lutte, rappela Saint-Priest, afin de concentrer toutes ses forces. Dans de telles conjonctures rien n'était plus à désirer que de pouvoir traiter avec Bosniak-aga d'une manière quelconque, et pour cela il fallait réparer le mauvais effet produit par la réponse hautaine qu'on lui avait faite. Le hasard qui avait fait tomber, à Sistova, une de ses femmes entre les mains des Russes, fournit au général en chef l'occasion qu'il désirait de faire aussi une démarche polie pour renouer la négociation. Mais le fier Musulman rejeta à son tour cette civilité, en disant : qu'il ne lui convenait pas de se mêler d'affaires de femmes. Cependant le général Langeron parvint à arrêter, le 26 septembre, un arrangement à des conditions telles que les assiégés n'eussent jamais pu en espérer de plus avantageuses. Une porte de la place fut livrée aux Russes ; mais les habitants turcs et la garnison obtinrent un délai de quatorze jours pour se retirer avec tous leurs effets. Il fallut même leur fournir les voitures nécessaires, dont le nombre stipulé d'abord à quinze mille fut réduit plus tard à

environ trois mille. L'artillerie fut remise aux Russes, ainsi que les drapeaux, et jusqu'à la propre queue de cheval de Bosniak-aga, qu'on lui laissa cependant par égard personnel. Suivant l'usage oriental, il y eut entre les deux chefs un échange de riches présents, et même de visites amicales. Kaminsky reçut dans sa magnifique tente les deux pachas (celui de Giurgevo ayant capitulé aux mêmes conditions), accompagnés d'une suite choisie, tous montés sur de superbes chevaux. Bosniak-aga se montra reconnaissant de la politesse du général russe, et se plaignit des intrigues de la France, *qui seules mettaient obstacle à la paix.*

Déja il s'était établi des relations de commerce entre la ville turque et le camp russe, lorsqu'on reconnut que le bruit de l'arrivée du sultan n'était pas fondé. Le corps de Markof, rappelé au moment où l'on se croyait en danger, fut envoyé vers Tcherna-Woda, et se réunit au corps d'observation qui y était demeuré. La division du prince Souvarof, composée de Polonais russes, joignit en ce moment l'armée, ce qui la mit en état d'entreprendre une campagne d'automne. Mais le général en chef crut devoir se défier du corps de Bosniak-aga qu'il laissait sur ses derrières, et résolut d'attendre l'entière évacuation de Rutchuk, qui ne s'opé-

rait que très-lentement. Quel regret n'eurent pas alors les Russes de n'avoir pas continué le siége de la place, qu'ils auraient forcée à se rendre à discrétion, sans y employer plus de temps ! Cette fausse alarme eut un autre résultat encore plus déplorable : ce fut la destruction de Sistova, ville amie, que le général en chef, lors du rappel de Saint-Priest, ordonna de raser complètement; ce qui fut exécuté avec la ponctualité ordinaire. Ses vingt mille habitants furent dispersés; les chrétiens passèrent pour la plupart sur la rive Vallaque du Danube, où ils se bâtirent des huttes de terre. Des pigeons (1) demeurèrent seuls dans ses

(1) Les Turcs élèvent beaucoup de pigeons dont ils ont un soin extrême, d'après une idée superstitieuse, fondée sur la métempsycose : on prétend qu'ils savent s'en servir pour la correspondance. Les chiens, qu'ils considèrent aussi beaucoup, sont chez eux moins des animaux domestiques que des lazaronis privilégiés. Ils se multiplient d'une manière prodigieuse, et ne sont jamais atteints de la rage; ce qui provient peut-être de leur état de liberté. Dans les environs de Rutchuk, vivaient des troupeaux entiers de chiens de toutes les races qui venaient dans le camp russe dévorer les chevaux morts, et qui, lorsque dans la ville les Turcs faisaient régulièrement entendre, matin et soir, leur cri de *allah*, ne manquaient jamais de faire chorus par un hurlement général. Il était difficile d'apprivoiser aucun de ces

ruines, et il ne resta, pour attester sa prospérité passée, que les jardins, les clos de vignes et les épais bosquets de roses qui l'entouraient.

On avait perdu, depuis la capitulation de Rutchuk, vingt-cinq jours d'un temps précieux, et déja les pluies d'automne, le froid et toutes les intempéries de l'arrière-saison se faisaient sentir. On savait, par l'expérience de l'année précédente, qu'il n'était pas prudent de tenir plus long-temps la campagne. La cavalerie et les charrois avaient tellement souffert cette année du trop long séjour que l'on fit sur la rive de Bulgarie, que cela avait retardé le commence-

---

animaux, qui n'avaient ni maître ni nom; mais ils n'étaient nullement dangereux, à moins qu'ils ne manquassent de nourriture. On rencontrait aussi dans les landes de la Bulgarie un grand nombre de vautours et d'aigles de la plus forte espèce, qui trouvaient sur les routes de l'armée une facile pâture. Les Russes ont pris, des peuples de l'antiquité, la superstition présomptueuse de regarder comme un heureux présage l'aigle qui prend son vol devant la marche de la colonne, en se dirigeant vers l'ennemi. Heureusement que cela arrive presque toujours ainsi, et par une cause toute simple; car l'armée, marchant à l'attaque, effarouche ces oiseaux et les fait fuir devant elle. On doit d'ailleurs bien se garder de combattre dans le soldat de pareilles idées, lorsqu'elles lui donnent des pressentiments favorables.

ment des opérations au printemps suivant, et causé peut-être le mauvais succès de Chumla. On résolut donc de prendre plus tôt les quartiers d'hiver, afin de pouvoir ouvrir de bonne heure la prochaine campagne. Ainsi la marche vers Nicopolis, que l'armée commença le 21 octobre, peut être considérée comme la dernière opération. Cette ville importante, sans être comparable à Sistova, pouvait procurer à une partie des troupes de bons abris pour l'hiver; le reste devait passer le Danube et se cantonner en Valachie. Après avoir laissé une division dans Rutchuk, l'armée se mit en marche, et établit son camp à six lieues de là, près du village détruit de Terresek. Le lendemain 22, on fit autant de chemin jusqu'à la Jantra, derrière laquelle on campa, et le corps d'observation fut poussé de l'autre côté. Le 23, on fut obligé de faire séjour, parce que les gros transports attelés de bœufs ne pouvaient faire que de très-petites marches. Ces voitures portaient ordinairement les vivres de l'armée pour quarante jours, mais seulement dans la belle saison, où les animaux trouvent à paître. En hiver, les bœufs ne transportent pas beaucoup plus que ce qui est nécessaire à leur subsistance, et ne peuvent pas se tirer des chemins défoncés par la pluie, où ils finissent par succomber.

C'est principalement cette circonstance qui empêche que dans ce pays les grands corps d'armée puissent faire la guerre dans l'arrière-saison. Les corps moins nombreux suppléent aux bœufs par des chameaux en été, et en hiver par des ânes, qui n'exigent que peu de nourriture.

Le 25, on traversa des ravins escarpés de sol crayeux, et l'on passa sur les ruines de Sistova dans la vallée du Danube. Le 26, on arriva devant Nicopolis. Le château seul en est tenable; quelques mauvais retranchements élevés sur le bord du rideau qui domine la ville ne lui donnaient que peu de moyens de défense. Aussi le pacha et ses troupes durent-ils s'estimer fort heureux d'en sortir avec armes et bagages. Vis-à-vis Nicopolis, sur la rive gauche du fleuve, se trouve la forteresse de Turnaw, grand pentagone défendu par un rempart de terre élevé et palissadé, avec des tourelles aux angles, armé de quarante canons et contenant dans son intérieur un château casematé. Le prince Wesemsky, qui s'y était porté par la rive droite, l'avait occupé deux jours auparavant aux mêmes conditions, et les Turcs avaient ainsi perdu le dernier poste qui leur restât sur cette rive.

Les Russes savaient qu'il part de Nicopolis

pour Ternova un chemin meilleur que celui qu'ils avaient trouvé à Sistova, et cela pouvait les engager à s'avancer jusqu'à cette ancienne capitale de la Bulgarie ; mais le général en chef ne voulut pas s'écarter du plan arrêté pour les quartiers d'hiver, et réserva cette expédition *pour la bonne bouche*, comme il le disait. Cependant les Cosaques avaient pénétré dans le Balkan, jusqu'à Plewne, Lofscha et Selby, qui, bien qu'omis entièrement par *Busching* et mal indiqués sur la carte, n'en sont pas moins des villes considérables, qui auraient pu faciliter une opération sur Philippopolis et même au-delà. Le général Woronzof fut envoyé avec un détachement pour y détruire les colonies turques et y prendre tout ce qu'il pourrait emmener. Dès le 29 octobre, on reçut de lui la nouvelle qu'il était maître de Plewne, et le 3 novembre, qu'il s'était également emparé de Selby et de Lofscha, ville aussi considérable que Rutchuk ; qu'il avait pris neuf pièces de canons et fait beaucoup de prisonniers ; qu'il avait déja passé une des ramifications de la montagne dite *le Petit Balkan;* enfin qu'il n'était plus qu'à vingt lieues de Ternova, où probablement il n'y aurait pas de résistance. Mais, comme les pluies avaient déja commencé dans les montagnes, et que les chemins étaient devenus très-difficiles, le général en chef se

détermina à rappeler Woronzof, qui sans cela eût fait plus qu'on n'avait espéré. L'armée campa tranquillement autour de Nicopolis au nombre de vingt-sept mille hommes.

Le beau temps continuait encore dans la vallée du Danube, et ce ne fut qu'au milieu de novembre que l'hiver y commença par de grandes pluies, auxquelles succédèrent bientôt une neige épaisse, puis un froid si vif que plusieurs soldats furent gelés dans le camp. Cependant l'armée était en marche de Nicopolis vers ses quartiers d'hiver. Une partie avait passé le fleuve le 6 novembre, et une autre s'était dirigée par Rutchuk. Mais Langeron resta jusqu'au 16 à Terresek, non loin de Sistova, pour recueillir le corps de Woronzof, dont l'arrivée se fit attendre, à cause de la quantité de neige qui était tombée dans les montagnes, et de la marche pesante des voitures attelées de bœufs qui portaient le butin. Langeron employa ce temps à faire une petite expédition contre des bandes de Turcs embusquées dans les bois de la Jantra, qui étaient fort dangereuses pour les petits détachements et pour les hommes isolés. Kulnef en tua une partie et prit ou dispersa le reste. On sentait ainsi l'inconvénient d'avoir laissé se retirer librement les nombreuses garnisons des villes conquises, qui, n'ayant plus

d'abri, se trouvaient presque dans la nécessité de tenir la campagne. Avant le départ de Bosniak-aga, on avait su que son intention était de se jeter vers Ternova avec tout son monde qui s'élevait à dix-sept mille hommes. Un habitant bulgare de Rutchuk en avait averti le général en chef, en lui conseillant de se hâter de faire occuper le défilé du Balkan près du village de Gogo, entre Chumla et Ternova, par où le grand-vizir tirait ses subsistances ; ce qui l'aurait infailliblement obligé de se retirer de Chumla, ou du moins aurait empêché Bosniak-aga de se réunir à lui : mais ce conseil ne fut pas pris en considération. Il paraît que ce furent les négociations de la paix qui arrêtèrent les opérations militaires, quoique celles-ci eussent peut-être conduit plus sûrement au but. Elles auraient au moins procuré à l'armée russe plus de tranquillité qu'elle n'en goûta pendant les mois d'hiver dans le voisinage des armées ennemies.

Trois divisions restèrent sur la rive droite du Danube réparties dans les trois places de Nicopolis, Rutchuk et Silistria, communiquant entre elles derrière la chaîne des avant-postes formée par des Cosaques. Le général Essen commanda le tout et s'établit à Rutchuk. Le reste de l'armée fut réparti en Valachie, en Moldavie

et en Bessarabie; le quartier-général fut placé à Bucharest, où le général en chef ne fit son entrée que le 23 novembre. Sass finit aussi la campagne en Servie et prit ses cantonnements dans la petite Valachie, ayant son quartier-général à Crajowa.

Bosniak-aga n'avait pu se faire ouvrir les portes de Ternova, soit parce que le firman du grand-seigneur lancé contre lui n'avait pas encore été retiré, ou par la seule raison que le pacha de cette ville crut dangereux de recevoir un pareil hôte. Mais il trouva à Plewne, après la retaite de Woronzof qui en avait chassé les Turcs, un nid vide dont il prit provisoirement possession. Le pacha de Giurgevo, nommé seraskier sur ces entrefaites, avait au contraire été reçu dans Ternova où il renforçait ses troupes. Les fils d'Ali-pacha s'étaient établis à Wrazza sur la route de Sophia. Enfin les Turcs avaient, en décembre, occupé de nouveau Lofscha; ce qui dérangeait le projet formé par le général en chef d'aller, en ouvrant la campagne de bonne heure, les prévenir sur ce point important pour leurs subsistances. On rassembla alors des troupes à Nicopolis sous les ordres de Saint-Priest, qui fut chargé de reprendre cette place, avant que l'ennemi eût pu y réunir de grandes forces. Cette expédition n'était

que le prélude d'une plus grande entreprise méditée contre les places du Balkan, et à laquelle on destinait un total de quarante bataillons avec peu d'artillerie et des Cosaques seulement pour cavalerie. Saint-Priest, après avoir pris Lofscha, devait continuer sa marche sur Ternova et Selby, tandis que le prince Eugène de Wurtemberg, partant de Rutchuk, se porterait sur Plewne et ensuite sur Wrazza. Il paraît qu'on avait l'intention de pousser jusqu'à Sophia et Grabova, où l'on croyait trouver le grand-vizir; et il serait même possible que le général en chef Kaminsky eût projeté quelque chose de semblable à l'opération sur Philippopolis et Andrinople, que nous avons indiquée plus haut (page 55). Mais toutes ces expéditions divergentes et manquant d'ensemble ne pouvaient amener aucun résultat important. Peut-être au reste le général russe ne cherchait-il qu'une action dont le succès pût influer sur la conclusion de la paix, que les Turcs éloignaient de jour en jour par de nouvelles subtilités. Ils allaient jusqu'à mêler les affaires de la Perse avec les leurs, et à demander la restitution des conquêtes que les Russes avaient faites dans ce pays. Ils répandaient le bruit que le maréchal Marmont, avec le corps qu'il avait en Dalmatie, allait venir à leur secours. Les Russes

n'y croyaient pas, sans doute, mais ils ne pouvaient méconnaître dans tout cela l'influence de la France, dont les relations avec la Russie commençaient déja à prendre un caractère évidemment hostile. Quatre divisions de l'armée de Moldavie furent par cette raison rappelées en Pologne, et Kaminsky put prévoir que, dans le cas où il ne parviendrait pas à faire la paix avec les Turcs, il devrait se borner à une simple défensive sur le Danube.

Cependant Saint-Priest, parti de Nicopolis au milieu de janvier, trouva Plewne abandonné. Ayant ensuite rencontré un gros de Turcs en marche de Wrazza à Lofscha, il leur enleva deux drapeaux, puis il s'approcha de Lofscha. Deux jours se passèrent en reconnaissances et en canonnades, et le troisième, de grand matin, la place fut à moitié surprise et enlevée. Une partie de la garnison, profitant de l'issue qui lui avait été laissée, s'enfuit vers Selby. Le reste se réfugia avec le pacha dans une grande mosquée située au milieu de la ville, et mit bas les armes le soir même.

La nouvelle de ce succès arriva le 14 février au quartier-général à Bucharest. Le corps du prince Eugène de Wurtemberg rassemblé à Rutchuk et à Giurgevo n'était pas encore parti. Les glaces que charriait le Danube intercep-

taient totalement le passage, et il était impossible de transporter ni chevaux ni artillerie d'une rive à l'autre. Néanmoins deux régiments qui étaient campés sur la rive droite se mirent en marche. Mais la profondeur de la neige et l'impétuosité du vent ne leur permirent pas de faire plus de deux lieues, et ils furent obligés de revenir sur leurs pas, après avoir beaucoup souffert.

Cette neige se trouvant fondue au bout de huit jours, on aurait pu se remettre en marche: mais le général en chef avait reçu l'ordre d'évacuer la rive droite et de raser les places de la Bulgarie, à l'exception de Rutchuk, qui devait être conservé comme tête de pont. D'ailleurs la maladie dont il mourut quelque temps après l'avait déjà rendu absolument incapable de commander. On attendait Kutusof, son heureux successeur, et il était naturel que celui qui commandait par intérim ne se sentît pas disposé à exécuter un plan compliqué, dont le succès ne dépendait pas seulement d'un coup d'éclat.

CHAPITRE V.

CAMPAGNE DE 1811.

La campagne de 1811 ne pouvait avoir lieu que d'une manière défensive de la part des Russes, à cause du rappel des quatre divisions, dont deux se rendirent en Podolie et les deux autres furent mises en réserve sur le Pruth et sur le Dniester. L'armée se trouva alors composée des huitième, dixième, seizième et vingt-deuxième divisions d'infanterie, et des sixième et huitième de cavalerie, qui furent réparties en quatre corps.

Nicopolis et Silistria furent rasés de fond en comble, comme Sistova l'avait été, et Rutchuk ne fut conservé que comme tête de pont. Ses remparts et ses fossés furent mis en bon état de défense.

Le général Kutusof avait pris en mars le

commandement en chef, et en avril les troupes russes quittèrent leurs quartiers d'hiver, pour arriver dans les premiers jours de mai aux points de rassemblement indiqués.

Langeron eut le commandement du premier corps, le plus considérable, qui se rassembla au village de Senteschty, sur la rivière de Sabora, et forma le centre de l'armée. Les régiments de cosaques, avec une partie de la cavalerie, fournirent une suite de postes le long du Danube depuis l'Olta jusqu'à Oltenitza.

L'aile droite sous les ordres de Sass campa à Crajowa dans la petite Valachie. Ses avant-postes s'étendaient depuis la frontière autrichienne jusqu'à l'Olta.

L'aile gauche fut confiée à Woinof. Elle se rassembla à Obileschte en Valachie, étendant ses avant-postes depuis Oltenitza jusqu'à Ackermann.

Le quatrième corps, qui avait passé l'hiver à Rutchuk, demeura sous les ordres du général Essen. Les avant-postes formèrent un demi-cercle à environ une lieue de distance autour de la place.

Outre ces quatre corps il y avait encore un détachement de trois mille hommes en Servie, sous les ordres immédiats du général major Orurk et sous le commandement supérieur de Sass.

Le nouveau grand-vizir, Achmet (que nous avons vu défendre si courageusement Brahilow), réunit, tant par la voie de la persuasion que par celle de la rigueur, une armée de soixante mille hommes avec soixante-dix-huit pièces d'artillerie, arme dont le service s'était un peu perfectionné chez les Turcs. Au mois de juin il se mit en mouvement à la tête de cette armée et se dirigea vers Rutchuk; ce qui détermina le général en chef russe à faire avancer le corps de Langeron à Giurgevo, où il prit lui même son quartier-général le 22 juin.

Woinof fut détaché avec un corps de cavalerie de l'autre côté du Danube pour observer les mouvements de l'ennemi, qui s'était posté à Pisancy, à environ sept lieues de Rutchuk sur le chemin de Rasgrad. Des prisonniers amenés par les Cosaques rapportèrent que le grand-vizir s'était déja avancé jusqu'à Cadi-Keui à deux lieues et demie de Rutchuk, où il s'était retranché et d'où il comptait venir surprendre cette place (1); que de Pisancy il avait détaché, vers Widin, Ismaël-bey avec vingt mille hommes, et plusieurs autres corps vers Nico-

(1) Voir le plan IV, et sa légende.

polis, Tartukai et Silistria, pour observer les mouvements de l'armée russe, rétablir les ouvrages de fortifications détruits partout où il serait possible, et particulièrement pour faire construire des barques et des nacelles. Ils rapportèrent également que le grand-vizir venait de recevoir un nouveau renfort de plus de vingt mille hommes.

La garnison de Rutchuk n'était pas assez forte pour défendre la vaste enceinte de cette place contre une armée aussi nombreuse, excitée par le brave Bosniak-aga, qui brûlait du désir de reprendre possession de son gouvernement. Le général en chef, pour empêcher les Turcs d'y arriver, passa le Danube le 1er juillet, et dans la nuit du 1er au 2, il rangea son armée en ordre de bataille sur la route de Rasgrad, à une lieue en avant de la ville, où il laissa une garnison de quatre mille hommes.

Essen commandait l'aile droite de l'armée, Langeron la gauche, Woinof toute la cavalerie, et le général Nowack l'artillerie. Le général en chef se trouvait lui-même au centre.

Le 2 juillet au matin, les Turcs s'avancèrent favorisés par un épais brouillard, dans l'intention de faire une grande reconnaissance, après qu'il serait dissipé. Il s'engagea un combat de cavalerie très-chaud, dans lequel celle des

Russes fut d'abord obligée de céder au nombre: mais Woinof, ayant été soutenu à temps par l'infanterie, parvint à rétablir le combat et à repousser l'ennemi.

Le 4, à sept heures du matin, le grand-vizir attaqua l'armée, cherchant à la tourner, afin de pouvoir envoyer pendant la bataille un corps séparé pour enlever Rutchuk de vive force.

L'avant-garde russe soutint le premier choc avec intrépidité, et l'affaire devint bientôt générale.

Le grand-vizir en voulait à l'aile gauche des Russes; mais il cacha fort habilement son projet en faisant avancer quarante pièces de gros calibre pour tirer à mitraille contre le centre, tandis que les Spahis, avec la fougue qui leur est propre, se jetèrent sur l'aile droite, qui était appuyée aux ravins escarpés de la rivière de *Lomm*. Enfin, croyant avoir trouvé le moment favorable, il lança contre l'aile gauche le gros de sa cavalerie, qui, à la faveur d'une profonde vallée et avec la rapidité de l'éclair, prit celle des Russes en flanc et la rejeta en arrière. Le régiment de dragons de Kinburn l prit la fuite et entraîna avec lui celui des hussards de la Russie blanche o et deux régiments de Cosaques m, n. Cette cavalerie souffrit beaucoup et perdit une pièce de son

artillerie légère. Les Turcs eurent l'audace de se jeter dans les intervalles des carrés; mais ils y furent reçus vigoureusement, sans que l'infanterie perdît un seul pouce de terrain.

Dans ce moment critique, Kutusof fit occuper par le septième de chasseurs à pied les hauteurs h, h'; ce qui fut exécuté avec célérité et arrêta les progrès de l'ennemi. Le colonel aide-de-camp Benkendorf amena en même temps le régiment de hulans de Tschanganewsky, qui fut suivi des dragons de Saint-Pétersbourg. Enfin Voinof, ayant rallié la cavalerie qui avait plié, attaqua vivement les Turcs et les repoussa jusque sous le feu de l'infanterie, qu'ils reçurent une seconde fois. Les fuyards portèrent alors la confusion dans toute l'armée ottomane, qui, malgré les efforts des plus braves chefs, se hâta de regagner son camp retranché A, laissant sur le champ de bataille ses outils de pionniers, six caissons de munitions, six cents morts et neuf cents blessés.

Toute l'armée russe suivit l'ennemi en ordre de bataille pendant une lieue C, C jusqu'au camp retranché, dans lequel il eût été très-facile de pénétrer en même temps que lui. Mais il paraît que le général en chef espérait voir les Turcs se hasarder une seconde fois en terrain ouvert. Cela n'ayant pas eu lieu, il or-

donna la retraite et reprit sa première position. Dans cette journée mémorable, quatorze mille Russes avaient combattu soixante mille Turcs et n'avaient en tout perdu que huit cents hommes.

Kutusof se sentit trop faible pour attaquer dans un camp retranché une armée ennemie trois fois plus nombreuse que la sienne. Il jugea que les escarmouches inévitables et les petits combats journaliers l'affaibliraient toujours de plus en plus, et qu'il serait contraint à repasser le Danube, si le grand-vizir, laissant une partie de son armée à Cadi-Keuï, faisait mine de vouloir traverser lui-même le fleuve avec l'autre. Craignant enfin pour Rutchuk, où il aurait fallu laisser une garnison de dix mille hommes au moins, c'est-à-dire la moitié de toutes ses forces, il prit la résolution de repasser le Danube avant d'y être forcé. Le 4 juillet, les Russes décampèrent à minuit et se rendirent à Rutchuk qu'ils quittèrent le 5, après avoir fait passer sur la rive gauche les provisions de toute espèce et l'artillerie, à l'exception de quelques mauvais canons de fer qui furent jetés dans le fleuve. Les fortifications de la place demeurèrent intactes, excepté celles d'un aucien château insignifiant, nommé la Citadelle, que l'on fit sauter en partie. Dans la précipitation qui régnait, on omit d'en faire autant à

l'égard des remparts, sous lesquels il se trouvait des magasins à poudre très propres à cet effet.

La ville fut incendiée presque entièrement. Il y était resté, après l'évacuation des Turcs en 1810, six cent trente-cinq familles bulgares, qui avaient réparé leurs maisons endommagées par le bombardement, remis leurs terres en culture et continué leur industrie; ce qui les rendait fort utiles à la garnison russe. Il fut douloureux d'avoir à annoncer à ces co-religionnaires laborieux et presque tous dans l'aisance, qu'ils n'avaient que jusqu'au 6 juillet matin pour enlever leurs effets et se rendre sur la rive gauche. Tout ce qu'ils laissèrent devint avec leurs habitations la proie de l'incendie, qui se répandit avec une telle rapidité, qu'une partie de l'artillerie de campagne de la huitième division se trouvait fort compromise, lorsque heureusement on découvrit une petite ruelle par laquelle on réussit à la soustraire aux flammes. Il ne resta sur la rive droite qu'un petit nombre de Russes, qui vraisemblablement s'étaient arrêtés trop tard dans les maisons abandonnées, et dont le lendemain on aperçut les têtes arborées sur les piques des Turcs.

On regretta alors de n'avoir pas exécuté le projet qu'avait eu Langeron pendant son court

commandement, avant l'arrivée du nouveau général en chef, qui était de raser les fortifications de Rutchuk, de Silistria et de Nicopolis, et de les remplacer par une bonne tête de pont, pour assurer la communication des deux rives. On aurait évité l'alternative, ou de fournir une garnison disproportionnée avec la force de l'armée, qui avait déja à observer une étendue de près de deux cents lieues, depuis Widin jusqu'à l'embouchure du Danube, ou d'abandonner à l'ennemi une forteresse améliorée, dont la conquête avait coûté plus de douze mille hommes dans la campagne précédente.

L'armée russe campa sur la rive gauche du fleuve à droite de Giurgevo. Les Turcs s'établirent sur les hauteurs et dans les vignes immédiatement au-dessous de Rutchuk, dont Bosniak-aga reprit aussitôt possession ; il s'était déja montré sur les remparts avant même que les derniers Russes fussent hors de la ville.

Kutusof prit son quartier-général dans le faubourg de Giurgevo. Il envoya un petit corps à Obileschte, sous les ordres du général Essen, pour observer Tartukai, et un autre à Slobodzie vis-à-vis Silistria, qu'Ilik-Oglou, son ancien gouverneur, commençait à fortifier de nouveau. Un troisième détachement russe eut ordre de s'établir à Turnow, vis-à-vis Nicopolis. Lan-

geron resta à Giurgevo; le général Sabanef, qui commandait ses avant-postes, fit établir en face du camp turc, des redoutes et des batteries destinées à contrarier l'ennemi dans la construction de barques et de nacelles qu'il avait entreprise avec beaucoup d'activité. Un bataillon d'infanterie occupa ces redoutes, et deux autres se tenaient chaque nuit dans le camp prêts à marcher là où il serait nécessaire. On forma un cordon de cavalerie légère et de Cosaques depuis Oltenitza jusqu'à l'Olta, et les trois détachements ci-dessus mentionnés furent chargés d'observer le reste du fleuve. La flottille russe, qui était à l'ancre à une demi-lieue au-dessus de Giurgevo, tenait l'ennemi en respect et surveillait ses mouvements.

Ismaël-bey, ayant acheté des bateaux de Mula-pacha, passa le Danube à Widin le 3 août, et se retrancha sur la rive gauche, derrière des marais et des broussailles : mais le général Sass déjoua tous ses projets, et l'empêcha de pénétrer plus avant dans la petite Valachie.

Le général en chef envoyait de temps en temps, sur la rive droite, de petites patrouilles de Cosaques, qui pénétraient jusques à quatre et cinq lieues sur les derrières de l'armée turque, faisaient des prisonniers, détruisaient les convois et revenaient rarement les mains vides. On ap-

prit par eux que l'ennemi, qui recevait continuellement des renforts, avait déja préparé quelques bâtiments pour traverser le Danube. Kutusof envoya en conséquence aux neuvième et quinzième divisions, qui étaient en réserve en Moldavie, ainsi qu'à six régiments de Cosaques, l'ordre de venir le rejoindre. Mais avant que ce renfort fût arrivé, l'actif vizir avait déja exécuté son plan, et passé le fleuve à la vue de l'armée russe d'une manière aussi habile que hardie.

Dans la nuit du 8 au 9 septembre, qui était fort obscure, les avant-postes donnèrent avis que les Turcs avaient débarqué à une lieue au-dessus de Giurgevo, au point (E). On entendait une vive fusillade et quelques coups de canon partant de la redoute n° (1), qui subsistait encore depuis le temps du blocus de Rutchuk, et que l'on occupait à cause de sa position favorable. Sabanef s'y porta en toute hâte avec la réserve et força les Turcs, malgré leur résistance opiniâtre, à se rembarquer et à regagner la rive droite. Mais ce n'était là qu'une fausse attaque; car, tandis qu'on se battait sur ce point, et que les Russes ne pensaient à aucune entreprise, les Turcs effectuèrent leur véritable passage à trois quarts de lieue plus haut en (F); et lorsque les Cosaques voulurent reprendre la position qu'ils avaient quittée pour

repousser la première attaque, ils trouvèrent que l'ennemi avait déja débarqué deux mille hommes avec quatre canons, et qu'il travaillait à se retrancher dans les broussailles.

Le général-major Bulatof sortit à la hâte du camp avec six bataillons d'infanterie, et attaqua deux fois, mais en vain, le retranchement déja fort avancé. Il éprouva la résistance la plus opiniâtre, et les Turcs, qui n'avaient aucun moyen de retraite, se défendirent en désespérés. Le jour étant venu, leur passage continua, protégé par le feu continuel de l'artillerie de la rive droite, qui dominait la position des Russes et portait la mort dans leurs rangs. Sur les midi, six mille hommes, la plupart janissaires, étaient établis dans les retranchements avec six pièces de canon. Dès que les troupes russes s'en approchaient, elles se trouvaient exposées à un feu croisé de mitraille et de mousqueterie des deux rives. Les broussailles les empêchaient d'ailleurs de marcher en ordre, et toutes les attaques échouaient par défaut d'ensemble.

Le général Bulatof, ayant reçu un renfort de quatre bataillons, fit une troisième tentative : mais l'officier qui conduisait une des colonnes ayant été tué, on échoua de nouveau, et l'on perdit un drapeau et une pièce de canon, dont les chevaux furent tués. Les janissaires eurent

l'audace de sortir de leurs retranchements, et poursuivirent vivement les Russes, le sabre au poing, en criant *Allah* d'une manière effrayante. La perte des Russes était déja considérable; ils avaient cinq cents tués et seize cents blessés, et presque tous leurs officiers supérieurs étaient hors de combat.

Cependant le général Sabanef, dont le coup d'œil pénétrant avait saisi le défaut de la position des Turcs, s'était approché de leur retranchement en avant du fleuve, à la faveur des roseaux et des broussailles, jusqu'à la distance d'une petite portée de canon, et y avait placé une batterie dont la mitraille battait toute la plage. On fit prisonniers plusieurs Turcs grièvement blessés, qui rapportèrent qu'il avait fallu employer les traitements les plus durs, pour les forcer à traverser le Danube dans les barques; ajoutant que tous leurs compagnons périraient infailliblement dans le retranchement, vu que le canon des Russes interdisait non-seulement la communication avec l'autre rive, mais encore l'approche du fleuve, où l'on ne pouvait pas même aller puiser de l'eau, pour apaiser la soif ardente que la chaleur faisait souffrir.

Le général Sabanef avait l'intention d'établir, pendant la nuit, une forte redoute sur cette position si nuisible à l'ennemi, et demandait que

l'on fit remonter la flottille également pendant la nuit, pour investir le retranchement ennemi par derrière et empêcher de nouveaux débarquements, ce qui aurait mis les Turcs dans une situation désespérée, et les aurait forcés à se rendre.

Mais le général en chef, loin d'adopter ce plan de Sabanef, lui ordonna au contraire, à l'étonnement de tous, d'abandonner sa position avantageuse. Il plaça le corps de Langeron en demi-cercle devant le retranchement ennemi, appela à lui le général Essen avec son corps, et envoya aux neuvième et quinzième divisions, ainsi qu'aux six régiments de Cosaques, l'ordre d'accélérer leur marche.

Cependant, la nuit suivante, du 10 au 11 septembre, il essaya de faire remonter la flottille; mais le moment favorable était passé : le retranchement était achevé et garni de douze canons, et la rive droite, fortement armée de pièces de gros calibre; en sorte qu'on ne put pas réussir et qu'il fallut se retirer, après avoir perdu plusieurs bâtiments qui furent coulés bas.

Les Musulmans, étendant toujours de plus en plus leur retranchement, avaient en outre couvert leurs ailes et leur centre par des redoutes séparées I et II, sans que les Russes y missent le moindre obstacle; et le 18 septembre,

leurs forces s'élevaient, sur la rive gauche, à trente mille hommes et cinquante pièces de canon. Il y avait de plus, sur la rive droite, deux autres camps, dans l'un desquels on distinguait la tente du grand-vizir, quoiqu'il se tînt cependant la plupart du temps sur la rive gauche, surtout pendant le jour.

Enfin, arrivèrent au camp des Russes les deux divisions et les six régiments de Cosaques si impatiemment attendus, et l'occasion de reconquérir la Valachie échappa au grand-vizir, qui, trop occupé à compléter son retranchement, n'avait pas su mettre à profit la faiblesse de l'armée russe. Mais, à la guerre, l'occasion une fois manquée se retrouve rarement. Le propre du général habile est de la saisir promptement, et nous ne saurions reconnaître ce talent dans Achmet. Nazir de Brahilow, il avait brillé au second rang, défendu glorieusement cette place médiocrement fortifiée, et s'était montré supérieur au commun des Turcs. Il s'était appliqué à introduire dans son armée les pratiques des troupes européennes, dont il avait pu avoir connaissance, relativement à l'artillerie et à d'autres branches de l'art militaire; mais cette demi-instruction et cet esprit de détail ne pouvaient pas suppléer au coup d'œil de l'homme de guerre, et aux vues supérieures qui lui manquaient. Si

ce vizir, auquel, d'après tout ce qu'il a entrepris, on ne peut pas refuser un caractère énergique, eût été entièrement Turc et s'en fût tenu aux usages militaires de sa nation, peut-être, après son hardi passage, aurait-il réussi à battre, avant l'arrivée du renfort, le faible corps russe qu'il avait devant lui, et ce succès eût donné aux troupes ottomanes une nouvelle impulsion dont on ne peut prévoir quelles eussent été les conséquences.

Après l'arrivée du renfort, l'armée fut partagée en deux corps, l'un sous les ordres du général Essen, l'autre sous ceux du général Markof; le général-major Harting, du corps du génie, eut une division séparée à l'aile gauche. Langeron, qui avait été promu au grade de général d'infanterie, en récompense de sa belle conduite du 4 juillet, commandait en second toute l'armée.

Les 18, 19 et 20 septembre, les Turcs firent de grandes sorties de leur retranchement pour éloigner les Russes, et les chasser des positions avantageuses qu'ils occupaient autour d'eux; mais ce fut sans succès, et l'artillerie leur fit éprouver des pertes assez fortes.

Le 22 au point du jour, on remarqua qu'ils avaient établi une nouvelle redoute III à un grand quart de lieue en avant du centre de leur retranchement.

Langeron fit aussitôt avancer les troupes, qui bivouaquaient sur leur ligne de bataille, avec vingt-quatre pièces de canon pour foudroyer le nouvel ouvrage. Malgré la vivacité du feu de cette artillerie, qui dura pendant deux heures, les Turcs tinrent bon et n'en continuèrent pas moins à travailler avec activité. Leur cavalerie tenta trois fois de rompre la droite des Russes et de s'emparer du village de Malka; mais elle fut toujours repoussée par la brigade du général Bulatof.

Cependant on avait résolu de détruire cette redoute, et Langeron avait déja pris toutes les mesures nécessaires et fixé l'heure de minuit pour l'enlever. Les troupes étaient sous les armes et attendaient le signal, lorsque l'ordre d'abandonner cette entreprise arriva du quartier général.

Le grand-vizir, profitant de la tranquillité qu'on lui laissait, fit encore construire d'autres redoutes à la gauche de son camp, tant pour le fortifier davantage, que pour faciliter les sorties et empêcher les Cosaques de venir enlever les chevaux, que le défaut de fourrage l'obligeait à faire paître entre ses avant-postes et son retranchement.

Les prisonniers rapportaient que l'intention du grand-vizir était de forcer l'aile droite des

Russes, pour s'emparer du village de Malka, ainsi que des amas de fourrage qui s'y trouvaient, et de s'y retrancher aussitôt, ce qui lui aurait procuré une position extrêmement avantageuse dans le sens de la tactique turque, telle que nous l'avons exposée précédemment (page 127). Pour déjouer ce projet, le général en chef fit élever dans la nuit du 29, sur son aile droite, quatre redoutes (5) (6) (7) et (8), qui se soutenaient mutuellement. Dans les trois premières, il mit quatre cents hommes avec quatre pièces de canon, et six cents hommes avec huit pièces, dans la quatrième (8), qui était établie sur un petit tertre.

Le général du génie Harting fit rétablir le parapet et le fossé du vieux château de Slobodzie, et traça quatre autres redoutes à la gauche de l'armée. Giurgevo avait été mis dans le meilleur état de défense, et suffisamment pourvu de munitions de toute espèce.

Ces mesures de défense n'empêchèrent pas que, le 2 octobre, la droite des Russes ne fût vivement attaquée. La rive du Danube est couverte, dans cette partie, de broussailles et de joncs, hauts de plus de six pieds, à la faveur desquels les Turcs vinrent hardiment tourner l'aile droite, et attaquer avec fureur la redoute (8), où commandait le général-major Bulatof; mais ils fu-

rent repoussés et vivement poursuivis. Leur perte, qui dut être considérable, vu qu'ils furent reçus par un feu de mitraille des plus meurtriers, ne peut être évaluée au juste; car, d'après l'usage religieux dont nous avons déja parlé, ils ont soin d'enlever, autant qu'il leur est possible, leurs morts et leurs blessés, pour les soustraire aux mains des Infidèles. Les Russes n'eurent que cent cinquante hommes tués ou blessés. Ils perdirent en outre un officier supérieur et deux autres du régiment de Wyburg, qui, voulant tourner l'ennemi dans les joncs, eurent le malheur d'être pris avec leurs gens.

Le 3 octobre, à la pointe du jour, on aperçut, vis-à-vis la droite des Russes, à environ huit cents pas de la butte fortifiée (8), une nouvelle redoute V que les Turcs avaient établie pendant la nuit, et qui n'était pas encore achevée ni garnie d'artillerie.

Aussitôt Bulatof fit avancer quatre bataillons qui l'attaquèrent à la baïonnette et l'emportèrent. Quatre cents Albanais y périrent et comblèrent de leurs cadavres le fossé qui avait déja quatre pieds de profondeur. Le régiment des dragons de Saint-Pétersbourg, qui avait pris les Turcs à dos, les poussa jusqu'au Danube, où plusieurs se noyèrent. Des renforts arrivèrent du camp retranché à leur secours; mais le ré-

giment des hussards de la Russie Blanche et deux régiments de Cosaques, soutenus de chasseurs à pied, les arrêtèrent et les forcèrent à regagner leurs retranchements, avec une perte qui fut évaluée à quinze cents hommes : celle des Russes fut de cent soixante hommes hors de combat. Parmi les morts se trouvèrent le commandant des dragons, un capitaine et six officiers subalternes.

Averti par toutes ces tentatives de la faiblesse de son aile droite, le général en chef fit élever tout-à-fait, au bord du Danube, une autre redoute (9), où l'on mit quatre cents hommes et quatre canons, et que l'on joignit à la redoute (8) par des boyaux de tranchée ; les joncs furent coupés et brûlés aussi loin que possible. Cet ouvrage contint les Turcs, qui n'essayèrent plus aucune attaque et demeurèrent tranquilles dans leurs retranchements.

On avait appris des prisonniers et déserteurs, que le camp turc de la rive droite ne contenait plus que des marchands avec peu de troupes, et que Rutchuk même n'était pas suffisamment garni de troupes ni d'artillerie. En conséquence, vu l'avancement de la saison, et d'après les instances des généraux et des officiers de l'état-major, le général en chef se décida à envoyer sur la rive droite un corps de

huit mille hommes, pour chasser les Turcs de la hauteur qu'ils occupaient derrière le camp retranché, enlever Rutchuk, et couper par là au grand-vizir toutes ses communications. Cette expédition fut confiée au général Markof, à qui l'on donna quatorze bataillons, deux compagnies d'artillerie, un régiment de dragons, deux de Cosaques, et deux escadrons de hussards. Il emmena aussi des pontons, et se pourvut de fascines et de gabions, dans l'intention de construire une tête de pont sur la rive droite, aussitôt qu'il y aurait débarqué. La partie de la flottille stationnée à Turnow reçut en même temps l'ordre de transporter les troupes et de les appuyer. Le détachement partit, dans la nuit du 10 au 11 octobre, du camp de Slobodzie, où les tentes restèrent debout, pour que l'ennemi ne s'aperçût de rien. Le passage devait avoir lieu dans la nuit du 11 au 12 octobre, et l'attaque commencer ensuite à la pointe du jour.

Markof rendit compte, le 11 au soir, que ses troupes légères avaient déja traversé sur les pontons, et les Cosaques à la nage, et que le lendemain matin tout son détachement serait sur la rive droite. Mais la flottille n'étant pas arrivée à temps, il éprouva un retard de vingt-huit heures entières.

Quoique le point de passage ne fût qu'à trois lieues au-dessus du camp ennemi, et que, dès le 11 au soir, les troupes légères et quelques pionniers, sous la conduite d'un officier du génie, travaillassent déja à une tête de pont sur la rive droite, les Turcs ne s'aperçurent pas du mouvement.

Cependant, comme, le 12 de grand matin, l'attaque ne se faisait pas encore entendre, on en conçut au quartier-général les plus vives inquiétudes, et l'on craignit que tout le projet ne fût bientôt découvert et n'échouât.

Le 13 au matin, un aide-de-camp, qui vint annoncer que le détachement n'avait pas encore fini de traverser, fut très-mal reçu du général en chef, qui envoya le général Sabanef pour remplacer Markof dans le commandement, avec ordre de ramener toutes les troupes, s'il jugeait ne pouvoir plus exécuter le plan sans de grands sacrifices. Mais, avant qu'il arrivât, Markof était déja en marche avec dix bataillons, une compagnie d'artillerie, deux escadrons de hussards, cinq cents Cosaques et quelque vingt Arnautes, laissant le reste continuer le passage.

Dans le camp turc, on n'avait aucun soupçon de ce qui se passait, et la consternation y fut très-grande, lorsqu'on apprit d'une manière

certaine qu'un corps d'armée ennemi s'approchait. Il en résulta un désordre extrême, que l'on pouvait apercevoir du quartier-général de Slobodzie. La chancellerie du grand-vizir, les munitionnaires de l'armée et les marchands, pleins de terreur, se précipitaient les uns vers Rutchuk, les autres sur le chemin de Rasgrad. Le peu de troupes turques qui se trouvaient là ne firent presque aucune résistance, et s'enfuirent vers Rutchuk, abandonnant aux Russes le camp et la grosse artillerie en batterie sur le bord du fleuve. Il eût même été extrêmement facile au général Markof de pénétrer avec les fuyards dans la place mal gardée et presque sans défense, dont les canons avaient été conduits du côté du Danube pour tenir la flottille en respect. Mais, ignorant le véritable état des choses, il se contenta de foudroyer à dos le camp retranché de l'autre rive, avec les dix canons turcs et les trois mortiers dont il venait de s'emparer.

Cette attaque ne coûta aux Russes que huit hommes tués ou blessés, et une vingtaine d'hommes aux Turcs. Le major Bibikof, du régiment des hussards d'Oliopol, s'étant trop écarté de son escadron, fut fait prisonnier : mais le grand-vizir le fit mettre en liberté quelques jours après pour s'en faire un mérite au-

près du général en chef, dont il apprit qu'il était neveu.

Les tentes du grand-vizir, les chancelleries, les riches boutiques des marchands, des provisions de toute espèce, et un grand nombre de chameaux, de voitures et de chevaux tombèrent au pouvoir des Russes.

La plus grande partie des Turcs qui s'étaient sauvés du camp ne se crut pas en sûreté dans Rutchuk, où rien n'était préparé pour la défense, et sortant par la porte opposée, elle continua sa fuite vers Rasgrad et Chumla. Le général Markof, ne s'occupant en aucune façon de Rutchuk, fit avancer ses deux compagnies d'artillerie sur le bord du fleuve pour canonner le camp du grand-vizir : la même chose eut lieu du côté de l'armée avec quatre-vingts pièces, aux cris trois fois répétés de *hourra*. Les Turcs répondirent vivement de leur redoute la plus avancée, désirant que tout se bornât à une vaine canonnade, et que l'on n'entreprît aucune attaque sérieuse sur leur camp. Les Russes animés par l'appât du butin, et voyant sur la hauteur opposée le succès de leurs camarades, auraient sans doute réussi à s'en rendre maîtres. Les Turcs, au contraire, étaient consternés et abattus, et leurs canonniers, pris à dos par l'artillerie de la rive droite, ne pouvaient servir

tranquillement leurs pièces. Ils travaillèrent pendant la nuit à élever des traverses pour se couvrir.

Si l'on jette les yeux sur les plans II et V, on voit que le camp des Turcs sur la rive droite était établi dans une presqu'île, qui, en quelques endroits, n'a pas plus de douze cents pas de large, entre le Danube et les bords escarpés de la Lomm; en sorte que, si le grand-vizir n'eût pas trop méprisé son ennemi et eût eu la précaution de couvrir l'aile gauche de ce camp par quelques redoutes, il est à croire que Markof n'aurait pas réussi à s'en emparer aussi facilement, et aurait peut-être été obligé de se retirer.

On peut également reprocher au grand-vizir de n'avoir pas eu de meilleurs espions dans un pays aussi dévoué à la Porte. Il aurait dû être prévenu du projet de passage, qui était déjà connu depuis huit jours de tous les vivandiers du camp; et d'ailleurs, deux jours avant le départ de Markof, les pontons, fascines et gabions avaient été apportés sans mystère derrière la tente de ce général. Le projet était même connu à Bucharest, et le consul français, résidant dans cette ville, essaya d'en instruire les Turcs : mais la lettre tomba aux mains d'une patrouille de Cosaques qui la remirent au gé-

néral en chef. Celui-ci, en fin politique, ne s'en plaignit pas au consul, qui avait d'ailleurs de fausses informations, et qui indiquait Kalarasch, vis-à-vis Silistria, comme le point de passage choisi par les Russes.

Ce qui contribua encore au succès de cette opération fut que, depuis la retraite de l'armée au-delà du Danube, Kutusof, comme nous l'avons déja dit, envoyait de temps en temps des patrouilles de Cosaques sur la rive droite, pour battre la campagne derrière l'armée ennemie; en sorte que, le 12 octobre, lorsqu'on rendit compte au grand-vizir qu'on avait aperçu quelques Cosaques, il les prit pour des coureurs de cette espèce : il le dit même devant l'officier qu'il détacha avec deux cents chevaux à la découverte. Celui-ci, d'après cela, ne prit pas la peine d'aller assez loin, et rapporta que ce n'était qu'une faible troupe de Cosaques, qui avait déja disparu.

Le pacha qui commandait à Sistova avertit aussi que la flottille russe stationnée jusqu'alors à Turnow descendait le Danube. La lettre, dans laquelle le grand-vizir le remerciait de ses soins et le priait de continuer à veiller sur elle, fut encore interceptée; et il en resta à croire que la flottille ne s'était mise en mouvement que pour faciliter le passage et le retour des Cosaques.

Les généraux qui étaient parvenus à faire adopter le plan qui venait d'être si heureusement exécuté, insistaient pour que la flottille stationnée au-dessous de Giurgevo remontât le Danube le soir même, et vînt jeter l'ancre au-dessous du camp retranché des Turcs, pour empêcher, conjointement avec l'autre flottille (L), arrivée de Turnow, que personne ne pût s'en échapper : mais il fut impossible d'obtenir cela du général en chef. Le grand-vizir, qui, dans l'après-midi, avait en vain proposé un armistice qu'il assurait devoir être suivi de la paix, profita de l'obscurité pour se sauver à Rutchuk dans une nacelle; et, lorsque Kutusof s'avisa enfin, la nuit suivante, de faire remonter la flottille (N), l'oiseau était déja échappé de sa cage. On prétendit que le général russe en avait agi ainsi avec intention, voulant laisser à Achmet, qui était fort disposé à la paix, le moyen de se sauver, parce que, d'après les usages des Turcs, dont il avait pris connaissance autrefois pendant une mission à Constantinople, un grand-vizir cerné par l'ennemi n'a pas le pouvoir de négocier.

Le pacha Tchapann-Oglou, fils d'un des plus riches princes de l'Asie-Mineure, prit le commandement après le départ du grand-vizir. La fermeté et la persévérance qu'il montra alors

le mettent incontestablement au-dessus de tous les généraux qui commandèrent les Turcs dans cette campagne. Le camp retranché était foudroyé nuit et jour par deux cents pièces d'artillerie placées sur les deux rives du fleuve et sur la flottille. Les provisions y furent bientôt épuisées, et l'on n'y avait plus d'autre nourriture que de la chair de cheval, qu'il fallait le plus souvent manger crue, faute de bois pour la faire cuire. Les perches des tentes étaient brûlées, et le manque de feu pendant les nuits froides de l'automne augmentait encore la détresse des troupes asiatiques. Cependant Tchapann-Oglou rejetait les offres les plus avantageuses, celle, par exemple, d'être renvoyé en Turquie lui et son monde avec tous leurs effets personnels. Il avait conçu au contraire le projet hardi de se faire jour au travers de l'aile gauche des Russes, et d'aller se retrancher directement en face de Rutchuk, pour en tirer des subsistances et y faire repasser ses troupes. Enfin un armistice conclu le 28 octobre pour traiter de la paix à Giurgevo mit un terme à la situation critique de ces braves, qui purent alors se pourvoir de pain et de bois. On leur envoya même des chirurgiens russes, pour soigner leurs nombreux malades et blessés.

Galib-Effendi, kaja bey ou lieutenant du grand-

vizir, arriva à Giurgevo avec l'ordukadissi ou grand-juge, Hamid-Effendi, général des janissaires, et le prince Démétrius Morusi, premier drogman de la porte. Le ministre Italinsky, précédemment ambassadeur à Constantinople, et le conseiller d'état Fonton traitèrent pour la Russie sous l'autorité immédiate du général Kutusof.

La haute direction des négociations avec les Turcs ne pouvait être confiée à personne plus convenablement qu'à celui dont les victoires les avaient dégoûtés de la guerre; et il est à remarquer qu'en général la plume diplomatique n'est jamais mieux tenue que par la main qui porte en même temps l'épée.

D'après une convention qui fut conclue le 8 octobre, entre le général en chef russe et le grand-vizir, les Turcs sortirent sans armes du camp retranché au nombre de quatre mille hommes, la plupart janissaires, et furent mis en quartier dans les villages de l'Olta à trente lieues de Bucharest. Leurs armes et leur artillerie devaient leur être rendues, si la paix avait lieu; mais, dans le cas contraire, ils devaient être emmenés prisonniers de guerre. On trouva dans les retranchements cinquante-un canons et vingt-deux caissons; plusieurs canons avaient

été jetés dans le Danube par les Turcs, et beaucoup de caissons brûlés faute de bois.

Le camp présentait le hideux spectacle de toutes les horreurs que peut amener la guerre. Le sol était jonché de morts la plupart en putréfaction, que les Turcs n'avaient plus la force d'enterrer. D'innombrables cadavres de chevaux, morts de faim ou tués par les boulets, gisaient pêle-mêle avec les restes humains; et l'on s'étonnait que des malheureux eussent pu vivre aussi long-temps au milieu des miasmes pestilentiels qui s'exhalaient de toutes parts. Ceux qui sortirent de ce camp si héroïquement défendu ressemblaient moins à des hommes qu'à des squelettes ambulants, et conservaient néanmoins une contenance calme et pleine de dignité.

L'armée russe avait bivouaqué depuis le 10 septembre jusqu'au 14 décembre sous le feu de l'ennemi. Pendant ce temps il y avait eu presque tous les jours des escarmouches et des combats d'avant-poste, indépendamment de six affaires générales très-chaudes et très-meurtrières. Le grand-vizir lui-même avait été légèrement blessé d'un biscayen au bras, le 22 septembre.

Dans la petite Valachie, la fortune fut long-

temps balancée et finit par se déclarer pour les Russes. Le général Sass y tint l'ennemi en respect, et soutint avec une poignée d'hommes plusieurs combats très-opiniâtres contre vingt mille Turcs commandés par Ismaël-bey. Le général en chef regardait la position de Sass comme si dangereuse, qu'au milieu de septembre, ne pouvant lui envoyer de renfort à cause du passage du grand-vizir, qui l'inquiétait lui-même beaucoup, il lui ordonna de se replier et de venir se réunir à lui à Slobodzie. Mais Sass se couvrit de gloire en n'exécutant pas ce mouvement. Il se défendit contre un ennemi quatre fois plus nombreux, et finit par l'obliger à repasser sur la rive droite du Danube; tandis que, s'il eût ponctuellement exécuté l'ordre, Ismaël-bey n'aurait pas manqué de le suivre pied-à-pied jusqu'à Slobodzie. L'aile droite de l'armée russe se serait alors trouvée entre deux feux, et le moindre revers lui aurait vraisemblablement fait perdre toute la Valachie.

Pendant l'expédition du corps de Markof, le général Hamper et le colonel de Cosaques Greckof passaient aussi le Danube. Le premier prit neuf cent vingt hommes et huit canons dans une redoute reconstruite sur les ruines de Silistria, et détruisit cette redoute. Il poussa

ensuite des partis de Cosaques sur la route de Chumla. Greckof chassa les Turcs de Tartukai et étendit ses courses jusqu'autour de Rasgrad.

A l'ouverture des négociations pour la paix, ces deux détachements furent rappelés sur la rive gauche, et toutes les troupes prirent des quartiers d'hiver dont elles avaient grand besoin.

Ainsi finit cette campagne de 1811, dans laquelle les deux armées se distinguèrent également par leur valeur, leur persévérance et leur fermeté.

Le général en chef transféra son quartier général de Giurgevo à Bucharest, où les plénipotentiaires turcs le suivirent pour continuer les négociations de paix. Le prince Tchapann-Oglou s'y rendit aussi à l'invitation de Kutusof, qui le traita avec beaucoup de distinction.

Ce dernier reçut les marques les plus éclatantes de la satisfaction de son souverain. Il fut nommé comte de l'empire, et, à sa recommandation, tous les généraux, officiers et soldats qui s'étaient distingués, obtinrent de l'avancement ou des distinctions honorifiques.

Cependant, les négociations traînant en longueur, les Russes recommencèrent les hostilités au mois de février. Quatre petits détachements passèrent sur la glace qui couvrait le Danube, et s'avancèrent jusqu'à Gulanzu, Rasgrad et

Mangalla. Mais le dégel survint, et ils regagnèrent la rive gauche avec quelques prisonniers et un butin considérable fait à Sistova, où le commerce s'était rétabli pendant l'armistice.

Déja les négociations étaient rompues, et le général en chef avait signifié aux plénipotentiaires turcs de quitter Bucharest : mais ceux-ci ne partirent pas et voulurent attendre de nouveaux ordres de la Porte : le mauvais succès de cette campagne les avait tellement découragés, que, méconnaissant tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer de la situation politique de l'Europe, ils étaient prêts à sacrifier des provinces, pour obtenir un moment de repos.

En effet les armements de la France, et l'injonction que l'Autriche et la Prusse avaient reçue de cette puissance de fournir des corps auxiliaires, ne laissant aucun doute sur ses intentions hostiles, la Russie sentit la nécessité de traiter avec la Porte.

Au mois de mai arriva inopinément à Bucharest l'amiral Tchitchakof, qui jouissait de la confiance particulière de l'empereur. Il avait l'ordre de prendre le commandement en chef de l'armée et de conclure la paix au plus vite. Kutusof était en même temps invité par une lettre flatteuse de son maître à se rendre à

Saint-Pétersbourg pour y recevoir les témoignages de sa reconnaissance.

Enfin la paix fut signée à Bucharest le 28 mai 1812, et ratifiée à Wilna le 23 juin, presqu'au moment même où Napoléon passait le Niémen. Les Russes obtinrent de porter leur frontière sur le Pruth, et acquirent ainsi une partie de la Moldavie et de la Bessarabie avec les bouches du Danube.

L'amiral Tchitchakof fut chargé de faire, avec l'armée devenue disponible, une diversion en Dalmatie, où il devait être appuyé par une flotte russe portant des troupes de débarquement. Dans ce but, le général-major Orurk se mit en marche avec l'avant-garde et s'avança jusqu'à Nissa.

Les difficultés d'une telle expédition en rendaient le résultat fort douteux; et d'ailleurs les succès les plus heureux obtenus sur ce théâtre éloigné n'étaient rien en comparaison des services que pouvait rendre l'armée du Danube réunie à l'une des autres armées russes. Tchitchakof le sentait bien; mais il inclinait à profiter de l'occasion qui se présentait d'aller combattre sur son élément. Le général Langeron, qui commandait le premier corps de l'armée du Danube, développa toutes les difficultés de

l'entreprise dans un mémoire qu'il adressa au ministre de la guerre. L'empereur goûta ses raisons et envoya à l'amiral l'ordre de venir se joindre à la troisième armée de l'Ouest. Le quartier-général de Tchitchakof quitta Bucharest le 31 juillet. On sait qu'il contribua beaucoup sur la Bérésina aux grands résultats de la campagne de 1812.

CHAPITRE VI.

CONJECTURES ET RÉSULTATS.

L'ÉTUDE du passé n'a d'utilité véritable, qu'autant qu'on sait en tirer des lumières pour le présent et pour l'avenir. Quoique la guerre que nous venons de décrire ne doive pas servir de modèle, elle apprend du moins à connaître la nature du pays et les moyens d'y pénétrer, ainsi que le caractère du peuple et la manière la plus convenable de le combattre; et nous pouvons en tirer des conséquences sur la conduite qu'aurait à tenir celui que la Providence choisirait pour affranchir ces belles contrées du joug des Barbares. Une telle étude ne saurait être classée parmi les spéculations inutiles, quand bien même l'exécution de notre plan serait réservée aux générations futures.

Le chemin qui conduit au centre et qui va droit sur la capitale, doit sans doute être suivi de préférence, quelque avantage que semble offrir, pour la sûreté de l'entreprise, toute autre marche moins directe. Cependant il est une idée qui se présente naturellement : c'est d'opérer un débarquement dans l'Asie-Mineure, avant d'en venir à attaquer Constantinople. Une telle mesure produirait les meilleurs effets sous le point de vue militaire, outre qu'elle empêcherait le Grand-Seigneur de quitter le sérail et de fuir en Asie avec ses trésors, qui doivent servir à indemniser des frais de la guerre.

Il faut donc qu'en même temps que l'armée de terre s'avance par Andrinople, la flottille en suive le mouvement le long du rivage de la Mer-Noire, et porte immédiatement à l'entrée du Bosphore des troupes qui débarqueront en Asie, sous la protection des bâtiments de guerre, et dont le premier soin devra être de se retrancher convenablement. Quoique la défense des côtes passe pour être mal organisée chez les Turcs, on pourrait craindre que les points voisins de la sortie de la Mer-Noire fussent mieux défendus que le reste; mais les descriptions les plus récentes ne parlent que des deux châteaux construits en 1773 par le baron de Tott, l'un sur la côte d'Europe et l'autre sur celle d'Asie. Ces

châteaux, qui ne sauraient beaucoup inquiéter les bâtiments de guerre, seraient facilement réduits au silence par le feu supérieur de ceux-ci, et les batteries de côtes ne tarderaient pas à être tournées par les troupes, aussitôt qu'elles auraient pris terre en nombre suffisant.

Quant aux vieux châteaux connus sous le nom de *Rumili* et *Anatoli Hissar*, bâtis par Mahomet II avant le siége de Constantinople, ils sont situés à deux lieues de l'entrée du canal, à l'endroit le plus étroit, et ne sauraient par conséquent mettre aucun obstacle au débarquement. Ils ne résisteraient pas long-temps d'ailleurs à une attaque bien dirigée du côté de terre; et une fois qu'on en serait maître, les vaisseaux turcs qui voudraient s'opposer au débarquement trouveraient le passage absolument interdit : ces vaisseaux auraient en outre à lutter contre le courant qui vient de la Mer-Noire et contre les vents du Nord qui règnent habituellement, circonstances qui favoriseraient au contraire les manœuvres des Russes.

Aussitôt établi à terre, on pousserait en avant les Cosaques et les chasseurs à pied jusqu'à quelque endroit élevé, d'où ils pussent découvrir la marche des troupes asiatiques qui arriveraient au secours de la capitale.

Il sera alors de la plus haute importance de

s'emparer de Scutari, espèce de faubourg de Constantinople bâti en amphithéâtre sur la côte d'Asie, en face du sérail. Cette ville, défendue par une mauvaise enceinte d'un grand développement, serait d'une conquête facile, malgré ses soixante-dix mille habitants, la plupart vrais croyants. Elle est dominée de près, et présente, du côté des hauteurs, une pointe étroite dépourvue de murailles, que l'assiégeant embrasserait avec avantage. Maître de Scutari, on ne doit plus considérer le Bosphore que comme un large fleuve qu'il faut passer pour attaquer la capitale.

Cependant, celle-ci sera serrée le plus possible du côté d'Europe. Il importe de s'établir très-près de ses murailles, et de couper les aquéducs qui y conduisent des eaux de source prises à la distance de deux lieues. On a déja vu plus haut que c'est par la soif que l'on réduit le plus aisément les Turcs. Ainsi, un blocus étroit suffira pour forcer la ville à se rendre, sans qu'on ait besoin d'en venir à une attaque formelle, et sans effusion de sang.

Il sera bon de retrancher fortement des postes choisis pour l'investissement de la place, surtout les villages voisins, et d'autres points avantageux sur les chemins qui conduisent à la ville, en faisant soutenir ces postes par des troupes

campées en arrière. Par ce moyen, on contiendra aisément les fougueuses sorties des Musulmans, et on les réduira au désespoir, sans fatiguer le gros de l'armée, qui, campée encore plus en arrière, jouira d'une parfaite tranquillité.

Les plans de Constantinople font voir que les localités se prêtent à ces dispositions. On y reconnaît de nombreux faubourgs qui s'étendent jusqu'à la muraille, des fermes, des villages situés à peu de distance de la ville, des collines séparées par des fonds marécageux, toutes circonstances qui contribuent à former des défilés et donnent des moyens pour s'opposer aux sorties. Au-delà du port, le quartier muré de Galata est resserré par le long faubourg de Péra, qui est actuellement tout ouvert, et qui, lors même que les Turcs le fortifieraient, ne pourrait pas opposer une grande résistance.

Les assiégés pourraient aussi, de leur côté, profiter de ces localités pour leur défense. Le faubourg d'Eyeub, qui s'étend au loin le long du port, appuyé à des ravins marécageux, présente un emplacement propre à former un camp retranché, dont le village élevé de Topdschilerkoi serait la clef. Sur le front est la vaste plaine de Dandpacha, dans laquelle le sultan passe la revue de ses troupes, lorsqu'il fait des rassemblements pour porter la guerre en Europe. Ce serait là

le rendez-vous des Spahis, dont le grand nombre serait à charge dans l'intérieur des murailles. Quelques points fortifiés en avant de ce camp laisseraient de larges passages pour les sorties de cette cavalerie, et en protégeraient la retraite.

Je ne crains pas, en écrivant cela, de donner aux Turcs des idées qui puissent servir à leur défense, car, en général, ils ne sont pas grands lecteurs; et d'ailleurs, quand même un bon conseil viendrait à leur connaissance, ils le suivraient si mal, que, loin d'en tirer avantage, ils ne donneraient que plus beau jeu à l'assiégeant.

Au reste, que cette hauteur, qui va en pente vers la ville et le port, soit disputée, ainsi que les faubourgs voisins, ou bien qu'elle soit abandonnée sans résistance, il faudra, lorsqu'on en sera maître, se hâter de s'y établir pour resserrer la place. On ouvrira alors la tranchée contre les ouvrages que l'assiégé aurait pu élever en dehors de ses murailles, et on les enlèvera par une attaque brusque, sous la protection d'un bon feu d'artillerie.

Mais avant de pousser la capitale à l'extrémité, jetons un coup d'œil vers l'Asie-Mineure, pour voir quelles seront les mesures à prendre pour empêcher que le siége ne soit troublé de ce côté.

Si la campagne a été courte et menée vive-

ment, l'armée doit arriver devant Constantinople avant la mauvaise saison, sans avoir éprouvé de grandes pertes; en sorte qu'au moyen des renforts de toute espèce qui la joindront, elle se trouvera en état de faire le blocus et de porter en Asie-Mineure, par des débarquements continuels, une armée d'observation de cinquante mille hommes. Celle-ci s'avancera jusqu'à la rivière de Sakaria, à trois marches environ, et détachera sur la droite un corps pour pousser les Turcs vers le mont Olympe, sans dépasser Isnik (l'ancienne Nicée), si ce n'est par des courses de cavalerie. Broussa, ville considérable, située au pied du mont Olympe, et peuplée en grande partie de Turcs, ferait probablement résistance, si l'on voulait se porter plus loin, et empêcherait que l'on pût s'établir à sa portée. Il faudra cependant s'en emparer, pour avoir des quartiers d'hiver tranquilles : mais cette expédition sera remise à l'automne, époque à laquelle on pourra, si le sort de la capitale est décidé, l'attaquer en forme et avec des forces suffisantes. Quant aux autres villes qui se trouvent entre Isnik et la Mer-Noire, telles qu'Ismid (l'ancienne Nicomédie), dont le port peut être utile, on s'en emparera d'une manière ou de l'autre; et, après en avoir emmené tous les Turcs prisonniers, on y établira, pour les Juifs, les Grecs et les Armé-

niens, une espèce de gouvernement régulier, sous la protection de petites garnisons, qui s'y mettront en sûreté par des retranchements.

Cependant la soif se fera sentir dans Constantinople, et le peuple, pour avoir de l'eau, se battra près des fontaines, si elles ne sont pas encore toutes taries. En même temps, les magasins de vivres se trouveront épuisés, les janissaires seront réduits à la chair de cheval, et tout ce qui n'est pas Turc se verra condamné à mourir de faim ou à périr sous les coups des Musulmans furieux. Mais il sera convenable, autant par humanité que pour le succès même de l'entreprise, de ne pas laisser venir les choses à cette extrémité, et de permettre aux Ottomans de se retirer avec leurs familles et leurs effets, proposition qu'ils accepteront probablement. On conviendra seulement que toutes les richesses publiques, c'est-à-dire celles du sultan, seront livrées au vainqueur ou rachetées par une contribution payée uniquement par les Turcs. Un semblable arrangement doit convenir aux deux partis, et surtout au vainqueur. Il emploiera le temps de l'évacuation, qui durera des semaines et même des mois, à étendre ses conquêtes dans l'Asie-Mineure; la moitié de l'armée au moins sera transportée aussitôt au-delà du Bosphore, et formera un camp à Scutari, tandis qu'un autre corps

sera chargé de l'expédition de Broussa. Pour que le siége de cette ville ne soit pas troublé par les Turcs qui évacueront Constantinople, il faudra fixer, dans la convention, le lieu où ils devront se retirer, et leur fournir sur la route des rations de vivres par étapes. La rivière de Prusack (le Tymbris des anciens), qui se jette dans celle de Sakaria, à cinquante lieues de Constantinople, et qui arrose Eskicheer (l'ancienne Dorylée), et Kutaye, capitale de l'Anatolie, pourrait devenir provisoirement la nouvelle frontière de l'empire ottoman, sauf à la reculer encore plus tard, lorsque cela conviendra. Contentons-nous de terminer cette campagne par la conquête de Broussa et l'occupation des défilés du mont Olympe.

Il sera sans doute indispensable, pour jouir tranquillement de Constantinople, d'en éloigner encore davantage les Turcs. Nous avons vu, par l'exemple de Bosniak-aga à Rutchuk, combien ils sont disposés à reparaître devant les places qu'ils ont perdues, aussitôt qu'ils entrevoient quelque espoir de les recouvrer. Il faut donc s'attendre toujours à un retour de leur part, et s'établir militairement dans toutes les villes et les pays conquis. Aussi long-temps que l'étendard de Mahomet flottera sur le Prusack, il y attirera des essaims de croyants de l'intérieur de

l'Asie, et aucun établissement chrétien ne sera en sûreté dans l'Asie-Mineure : mais comme il est nécessaire d'en occuper une partie pour couvrir le Bosphore, il faudra faire encore une campagne. Si la Russie l'exécute à elle seule, elle prendra naturellement pour base la côte méridionale de la mer Noire. Il faudra d'abord forcer la Sakaria, sur la route de Nicomédie à Khandek, et s'établir en cet endroit, ainsi que plus haut, à dix lieues environ près de Louka. On débarquera en même temps dans l'ancien port d'Héraclée, ou dans quelque autre du voisinage, pour se porter sur Boli, dont on fera une place d'entrepôt; et de là, on ira prendre les Turcs à dos sur le Prusack, par une manœuvre semblable à celle que fit Bonaparte dans sa campagne de Marengo, en prenant pour la Sakaria le *Pô*, et pour les *Alpes*, les montagnes qui s'étendent sur la droite de cette rivière. Pendant qu'on cherchera l'ennemi pour le battre et le rejeter au-delà de l'Olympe, un autre corps de troupes se tiendra sur la rive du Prusack pour l'amuser et pour couvrir le pays conquis. Ce corps occupera ensuite ou assiégera les villes d'Eskicheer et de Kutaye. La défaite des Turcs dans cette situation amènerait la soumission de toute l'ancienne Bithynie, comprise entre la côte et les montagnes, dont la capitale est Angora, ville

fort renommée par son commerce. La Sublime Porte serait alors obligée de prendre sa résidence, soit à Karahissar, aux sources du *Méandre*, soit même, plus loin encore, à Cogni (ancien Iconium), dans la Caramanie, où les sultans tenaient autrefois leur cour guerrière, avant de venir s'établir en Europe.

Après la prise de Constantinople, la conquête de l'Asie-Mineure deviendrait beaucoup plus facile, si d'autres puissances européennes prenaient part à la guerre. Une armée venant de l'Ouest débarquerait à Smyrne, dont elle ferait la base de ses opérations ultérieures. Les caravanes ne mettent que sept jours à venir de là à Karahissar; Angora, alors occupé par les Russes, n'étant pas à une plus grande distance de cette dernière place, il serait facile aux deux armées chrétiennes d'y faire leur jonction, et de parvenir enfin à rejeter les Turcs au-delà du mont Taurus, d'où ils sont venus autrefois.

Dans cette entreprise, les pays bordés par la mer seraient les plus aisés à conquérir, à cause de l'infériorité de la marine des Turcs. Déja la Grèce s'affranchit elle-même; et, si elle est soutenue par quelque importante diversion, les puissances chrétiennes n'auront plus qu'à se concerter sur son état futur, ainsi que sur le sort de l'Égypte et de la Syrie. Le soin de dé-

truire les pirates de l'Afrique septentrionale serait laissé à la France et à l'Espagne, et ce serait un moyen de leur faire déverser cette surabondance de force et ce luxe de sève, qui fermente dans leur intérieur.

Bonaparte eut réellement une fois cette idée philantropique, et on lui a entendu dire au temps de son consulat : « La postérité ne dira « pas qu'un homme marquant ait été à la tête « du gouvernement français, et qu'il ait toléré les « brigandages de ces barbares. » Il était alors l'allié de l'Espagne, dont il disposait, et se trouvait dans des circonstances plus favorables que Charles-Quint, qui échoua dans une semblable tentative. Malheureusement cette entreprise ne tenait pas le premier rang dans l'ordre de ses projets.

Si les Musulmans, refoulés sur les rives de l'Euphrate et du Tigre et dans la grande presqu'île d'Arabie, redevenaient ce qu'ils furent jadis, des bergers et des chasseurs; s'ils se réunissaient aux Persans, et s'entendaient avec eux sur les dogmes qui les divisent; et si, renonçant à l'indolence et aux plaisirs qui les ont amollis (1),

(1) C'est évidemment l'usage continuel du café et du tabac qui produit ces effets chez eux. Jusqu'à Murad IV (1635), ils avaient continué à s'abstenir rigoureusement de

ils en venaient à élever leurs sultans sous la tente, et non plus dans le sérail, alors l'Europe aurait à se tenir en garde contre une nouvelle invasion de leur part.

La supériorité de notre art militaire nous met sans doute en état de ne plus craindre ce qu'éprouvèrent jadis les puissances chrétiennes; mais il serait long-temps nécessaire de ne pas déposer les armes et d'entretenir par de nouveaux contingents les colonies que l'on aurait fondées dans les contrées enlevées aux Turcs. Peut-être faudrait-il aussi y rétablir les anciens ordres de chevalerie, en leur donnant une constitution conforme à l'esprit du siècle. Le pays conquis, dont l'état militaire tiendrait à toutes les puissances européennes, loin d'être une pomme de discorde, ferait naître entre elles de nouveaux rapports d'amitié. Le superflu de la population de l'Europe y trouverait des établissements commodes, et l'ardente jeunesse irait y gagner ses éperons. Cette école militaire pratique, à l'extrémité du continent civilisé, serait avantageuse à l'ensemble des états, et les nations chrétiennes

---

ces deux jouissances que le Coran interdit comme celle du vin. Il est curieux d'examiner l'altération progressive de leurs mœurs militaires aux diverses époques de leur histoire : on y trouve une ample matière à réflexion.

ne seraient plus obligées de se faire de temps en temps la guerre pour entretenir chez elles l'esprit guerrier.

Un état militaire tel que je le propose n'a rien d'extraordinaire. La frontière de l'Autriche en Croatie et dans le Bannat, présente un établissement semblable; il en est de même des colonies militaires, fondées naguère dans la Russie méridionale; et il n'y aurait rien que de naturel dans l'union de semblables institutions, avec un ordre de chevalerie, créé pour la défense de la chrétienté. Lorsque l'empereur Paul conçut l'idée passagère d'unir la grande-maîtrise de Malte à sa couronne, peut-être avait-il dans la tête quelque chose de pareil à ce projet, et ne lui manquait-il que l'occasion d'une guerre contre les Turcs pour le mettre à exécution.

Mais, dira-t-on, une guerre contre les Turcs est, pour la plupart des armées européennes, une chose si éloignée, qu'une dissertation à ce sujet ne peut être considérée que comme un objet de pure curiosité. Je répondrai qu'il n'y a pas encore cent ans que des troupes du Brandebourg, et d'autres parties de l'Allemagne, ont coopéré aux victoires du prince Louis de Bade et du prince Eugène de Savoie; et qui saurait

prévoir ce que la marche des choses peut amener dans l'avenir?

En général, les militaires doivent savoir que non-seulement ils sont faits pour défendre le territoire de leur pays, mais aussi pour aller combattre sous toutes les zones où les envoie la volonté de leur souverain : heureux de pouvoir cueillir des lauriers, sans que le sol de la patrie soit dévasté!

Quand une guerre s'allume, le soldat ne discute pas sur l'avantage qu'il peut y avoir à la faire, et ne sépare pas l'intérêt de l'état de celui du prince. Quant au droit et à la justice de la guerre, c'est un sujet qu'il faut laisser aux puissants de la terre à régler avec leur conscience. Rien de grand n'aurait été fait, aucun monument durable n'embellirait l'histoire des peuples, si l'on n'eût jamais agi qu'après la décision préalable d'une cour de justice, et en suivant les principes d'équité qui règlent la vie civile.

On voit, par plusieurs exemples, que la postérité juge à cet égard tout différemment des contemporains. La guerre entreprise par Louis XIV pour la succession d'Espagne, fut regardée à cette époque comme une injustice évidente, et cinquante ans s'étaient à peine écoulés, que Frédéric

écrivait à Voltaire que c'eût été une lâcheté à Louis XIV de ne pas accepter le testament de Charles II. Peut-être pourrait-on en dire autant de la guerre de 1740. Quant à celle de la révolution française, si l'on admet que les alliés aient été les agresseurs, il faut au moins convenir que ses derniers résultats ont bien confondu les jugements des philosophes, qui voulaient qu'on l'évitât comme contraire aux intérêts de certains états. C'était alors le règne de ces encyclopédistes de France, qui rêvaient la paix perpétuelle, et qui appelaient le soldat *un bourreau mercenaire*. Ils pensaient assurer le repos et le bonheur des peuples, en leur donnant des institutions qui ne leur permissent pas de faire d'autres guerres que des guerres défensives : mais on a bien senti depuis ce que peut gagner l'humanité à l'adoption d'un pareil système ! La suppression proposée des armées permanentes, ou du moins leur fusion dans la milice nationale, mènerait droit à leur ruine les nations riches et pacifiques, qui, perdant toute habitude de la guerre, ne pourraient plus résister aux entreprises de leurs voisins; et c'est une remarque ancienne, que jamais un peuple n'est plus redoutable que lorsque l'esprit militaire y a été développé par les guerres civiles.

Lorsque les peuples sont gouvernés par des

souverains qui savent respecter leurs droits réciproques, les guerres peuvent, quant à leur but et à la manière de les faire, être comparées à ces duels, qu'à la vérité la philosophie et la morale ne sauraient justifier, mais qui, soumis aux lois de l'honneur, convenaient dans leurs temps pour préserver la société de maux encore plus grands. Des peuples, d'intérêt et d'esprit différents, ne sauraient régler leurs rapports par cette vertu du sage, qui ne prévaut même pas dans l'état légal de la vie civile. On peut donc assurer, et l'expérience de tous les temps le prouve, que l'idée d'une paix perpétuelle appartient à ces rêves débonnaires que les hommes ne sont pas destinés à voir se réaliser.

EXPLICATION

DES PLANCHES.

PLAN N° I.

Ville turque de Chumla en Bulgarie, à l'extrémité d'un contre-fort du mont Hémus (ou Balkan), avec le camp retranché du grand-vizir dans la campagne de 1810.

AA. Hauteur sur laquelle l'armée russe établit son camp avant de se porter, le 23 juin, sur la hauteur des Grottes, qu'elle occupa jusqu'au 25, malgré les attaques réitérées des Turcs, mais qu'elle abandonna ensuite, pour reprendre ses positions au-delà de la rivière de Thékie, et changer en un blocus l'attaque du camp ennemi.

I. Ferme d'Ibrahim, occupée par les Turcs.

K. Bois où les Turcs avaient leurs avant-postes.

S. Batterie qu'ils avaient renforcée, s'attendant à une attaque sur ce point, dans la nuit du 24 au 25.

PLAN N° II.

Siége de Rutchuk, pendant l'été et l'automne de 1810.

1. Positions prises pour l'investissement.
2. Quartier-général du général en chef comte Kaminsky.
3. Parc d'artillerie.
4. Dépôt du génie.
5. Parc de voitures.
6. Travaux des assiégeants, du 27 juin jusqu'au 1er juillet, consistant en cinq redoutes pour couvrir le camp et favoriser l'ouverture de la tranchée. Chaque redoute était disposée pour recevoir un bataillon et cinq pièces d'artillerie.
7. Communication exécutée du 1er au 3 juillet. Dans la nuit du 1er au 2, pour ouverture de tranchée, on en fit trois cent quatre-vingt-dix pas; le lendemain, on s'avança encore de six cent soixante pas : ce qui faisait une étendue totale de mille cinquante pas.
8. Dans la nuit du 3 au 4, on fit cent vingt pas de tranchée, ainsi qu'une redoute, formant le commencement de la parallèle proprement dite, et l'on établit une batterie pour quatre pièces de gros calibre.
9. Du 5 au 6 juillet, on poussa la tranchée à six cents pas au-delà de la redoute; du 6 au 7, on

s'étendit encore de six cent trente pas, et le 7, on termina la première parallèle.

10. Du 7 au 8, on commença les trois batteries suivantes :

A. de huit pièces de gros calibre.

B. de huit pièces de siége et de quatre mortiers.

C. de dix pièces de gros calibre. A côté de cette batterie fut encore établi un logement de cent vingt pas de long.

11. Sur le flanc gauche, on établit une batterie de quatre pièces de siége et de sept pièces de gros calibre, avec un logement de quatre-vingt-dix pas de long de chaque côté. Toutes ces batteries furent achevées du 8 au 9.

12. Redoute construite en même temps sur l'aile gauche, pour couvrir les derrières des batteries ci-dessus.

13. Tranchée de communication (sur le flanc gauche de la position), de six cent soixante pas de longueur, commencée du 9 au 10, et achevée le 12.

14. Du 10 au 11, on commença la sape volante, à partir de la parallèle, et on la poussa jusqu'à quatre-vingt-dix pas en avant. On établit, pour couvrir les derrières de la tranchée, une petite redoute (cotée D) pour deux compagnies et deux pièces de campagne.

15. Du 12 au 13, on construisit sur l'aile gauche une batterie de dix pièces de gros calibre, avec logements des deux côtés.

16. Le 13, on s'établit dans le camp, que l'on assura par cinq ouvrages de campagne.

17. Du 12 au 13, on poussa la sape volante jusqu'à deux cent dix pas en avant, et l'on fit à l'extrémité une place d'armes pour deux pièces de campagne.

18. Du 13 au 14, on commença sur le flanc gauche une batterie fermée, pour six pièces de gros calibre, et on l'acheva du 15 au 16.

19. Du 13 au 14, on prolongea en même temps la sape volante de soixante-quinze pas, et l'on ouvrit, à droite de la place d'armes, une nouvelle tranchée de cent trente pas. Du 14 au 15, la sape fut prolongée de cent cinq pas, se liant avec la tranchée, qui par-là se trouva terminée.

20. Du 15 au 16, on prolongea encore la sape de cent cinquante pas, et l'on établit en tête une place d'armes pour deux pièces d'artillerie de campagne.

21. Du 16 au 17, on commença, à l'aile gauche, une batterie pour six pièces de gros calibre, deux de siége et deux de campagne, et on la termina le 19, ainsi que les logements.

22. Du 17 jusqu'au 21, on établit cinq petites redoutes pour servir de contrevallation.

Le 21, le général Sass fit une tentative infructueuse pour prendre Rutchuk d'assaut. Ce fut alors que le général en chef arriva de Chumla avec des renforts.

23. Du 23 au 24, on commença, devant la tranchée,

une batterie de brèche pour huit pièces de siége, et on la perfectionna le 25 et le 26, ainsi que les logements.

24. Du 24 au 27, on construisit deux redoutes pour les troupes de débarquement d'une partie de la flottille, qui se fraya un chemin de vive force pour remonter le Danube.

Le journal du siége présente ici une lacune de six jours, pendant lesquels on ne fit aucun progrès : l'on se contenta de tirer sur les parapets en terre, croyant ainsi avoir suffisamment préparé l'assaut projeté. On se flattait d'avoir démonté toute l'artillerie ennemie.

La mauvaise réussite de l'assaut du 3 août, dont on fut long-temps à se remettre, causa une autre lacune de trois semaines dans les travaux du siége. Ce temps fut employé en partie aux préparatifs d'une nouvelle attaque régulière sur l'île.

25. Du 10 au 14 août, le pont de bateaux, qui était arrivé de Tartukai, fut jeté à un mille au-dessus de Rutchuk, et couvert par quelques retranchements, derrière lesquels le parc d'artillerie et les bagages furent mis en sûreté. On fit passer sur la rive gauche, au moyen de ce pont, les instruments et ustensiles de tranchée et l'artillerie de siége, que l'on voulait employer à une nouvelle attaque sur l'île, entre Rutchuk et Giurgevo.

26. Du 24 au 25, on construisit, près de Slobodzie,

une petite tête de pont, derrière laquelle on jeta un pont.

27. Du 25 au 26, on éleva dans l'île une redoute, où furent placées quatre grosses pièces d'artillerie.

28. Du 28 au 29, on commenca une batterie fermée, pour dix pièces de siége et huit grosses pièces, et on l'acheva le 31.

29. Du 1er au 2 septembre, on établit une seconde batterie fermée, pour deux pièces de siége et deux grosses pièces.

30. Du 4 au 5, une redoute pour 3 grosses pièces.

31. Nouveau camp, qui fut occupé après la bataille de Battin, et couvert par un abatis.

id. Pont de communication sur la rivière de Lomm.

32. Du 5 au 6, on construisit une redoute pour quatre grosses pièces.

33. Du 7 au 8, une batterie pour quatre pièces de siége et trois grosses pièces.

34. Du 8 au 10, une redoute pour quatre grosses pièces, avec une communication et un logement en avant.

35. Du 12 au 13, on opéra avec la flottille un débarquement dans l'île, et l'on y établit une tête de pont avec quatre pièces de campagne. Dans la même nuit, on plaça aussi une batterie de quatre grosses pièces sur la rive droite, pour protéger la flottille.

36. Du 13 au 15, après avoir construit une redoute pour cinq cents hommes et quatre pièces, on

força les Turcs à quitter leur retranchement *m*; et lorsque la flottille s'avança, on les obligea aussi à abandonner leur batterie T sur la rive droite. Dans la même nuit, fut jeté le pont de communication entre le corps opérant devant Giurgevo et l'île.

37. Du 15 au 16, on jeta un pont sur le petit cours d'eau qui va du Danube à Giurgevo.

38. Du 16 au 17, on établit une communication en boyaux, ainsi qu'une batterie de trois grosses pièces, deux pièces de campagne et deux mortiers.

39. Dans la même nuit, on détruisit la batterie T que les Turcs avaient abandonnée. Du 18 au 22, on établit une nouvelle tranchée avec deux redoutes. Du 21 au 25, on détruisit les sapes ainsi que tous les travaux de siége.

40. Stations de la flottille pendant la durée du siége.

41. Position de la flottille après qu'elle eut remonté le fleuve.

OUVRAGES TURCS.

a. Batteries.

b. Camp retranché, ayant pour réduit un caravansérail d'une construction massive.

c. Partie saillante de la forteresse, que l'ennemi abandonna par la suite.

d. Citadelle.

f. Moulin à eau.

g. Puits et fontaines.
h. Portes de la forteresse.
i. Bateaux turcs.
k. Faubourg brûlé en 1809, lors de la reconnaissance du 1er avril.
l. Retranchements de Slobodzie, pris le jour de l'assaut.
m. Ouvrage turc, qui incommoda beaucoup les tranchées des assiégeants.

PLAN N° III.

Bataille de Battin, le 7 septembre 1810.

(Suivant la relation officielle russe.)

Le 6 septembre, d'après les dispositions du général en chef, on se mit en marche pour aller attaquer l'ennemi, qui s'était fortement retranché dans le village de Battin. Les troupes destinées à cette attaque partirent, dans deux directions et dans l'ordre suivant, du village de Piégos, qui leur avait servi de lieu de rassemblement.

Les troupes de l'aile droite, commandées par le général d'infanterie Kaminsky l'aîné, marchaient sur deux colonnes : la première A, sous les ordres du général-major Illowoisky le jeune, comprenait les deux régiments d'Illowoisky, des Cosaques, les hussards d'Olviopol, le 32e régiment de chasseurs à pied, huit pièces d'artillerie légère d'Ignalief, les mousque-

taires de Tombof et de Dreprof, et le 6e régiment de Cosaques (Denisof).

La seconde colonne B, commandée par le lieutenant-général Uwarof, était composée des régiments de dragons de Pétersbourg, et de grenadiers de Fanegor, de six pièces de grosse artillerie de Rutkowsky, des mousquetaires de Witepsk et d'Orlof, de douze pièces de grosse artillerie de Bastiani, des mousquetaires de Novogorod et de Naschebourg, des dragons de Smolensk et de Dorpart, enfin du régiment de Cosaques d'Andrenof.

Les troupes de l'aile gauche, où se trouvait le général en chef en personne, marchaient en trois colonnes. La première A', commandée par le général-major Kulnef, consistait en cavalerie légère, savoir: les régiments de Cosaques de Barabantskof et d'Atamant, les hussards de Beloirusky, douze pièces d'artillerie du Don, et quatre autres régiments de Cosaques, Sulin, Welnikof, Platof et Gordouf.

La seconde colonne B', sous les ordres du général-major Sabanef, était composée des régiments de Cosaques de Sisejef et de Lukoffkin, des hussards d'Alexandre, de douze pièces d'artillerie légère de Baschugef, des 7e et 11e régiments de chasseurs à pied, de six pièces de grosse artillerie de Rutkowsky, des grenadiers de Moscou, et des mousquetaires de Brænsky et de Kurinsky.

La troisième colonne C', commandée par le général Saint-Priest, était formée des dragons de Staridubof, du 6e de chasseurs à pied, de douze pièces

d'artillerie légère de Nowak, des grenadiers de Malirof, des mousquetaires de Narwai et de Koskof, et des dragons de Livonie.

Lorsque les troupes de l'aile droite furent arrivées à la position C, et celles de l'aile gauche à la position D, elles bivouaquèrent, les troupes légères entretenant la communication et formant les avant-postes.

Comme l'aile gauche de l'ennemi se trouvait couverte par la flottille qu'il avait sur le Danube en *g*, on détacha de l'aile droite russe le 32e de chasseurs à pied, avec quatre pièces d'artillerie légère. Ce détachement, secondé par huit bâtiments armés, sous les ordres du colonel Berlier, qui arrivèrent en même temps en *l*, contraignit les Turcs à se retirer en *h*.

Le 7 septembre, à huit heures du matin, les troupes de l'aile gauche s'étant portées de la position D en E', le détachement du général Kulnef s'avança sur deux lignes, et le reste en deux colonnes serrées contre l'aile droite du retranchement ennemi; et, lorsqu'ils s'en furent approchés jusqu'à portée de canon, le général en chef ordonna au détachement de Kulnef, de tenir en F, et pendant ce temps il fit former en carrés les 6e et 7e de chasseurs, les grenadiers de Moscou, et les mousquetaires de Narwai, de Koskof et de Brænsky. Le détachement de Kulnef fut renforcé du 11e de chasseurs, des grenadiers de Malirof et des mousquetaires de Krimm, et chargé de tourner la position des Turcs. L'artillerie consistant en douze pièces légères de Buschnef, six grosses pièces de Rut-

kowsky et douze pièces légères de Nowak, s'avança couverte par les carrés et par la cavalerie, et se mit à canonner l'ennemi, qui, pendant ces mouvements, commença à tirer vivement du retranchement n° 2, mais sans faire le moindre mal.

G. Marche du détachement de Kulnef, pour se porter sur les derrières de la position de l'ennemi.

HH'. Rencontre de la cavalerie ennemie, qui est mise en fuite, et poursuivie jusqu'au retranchement.

J'. Batteries soutenues par de l'infanterie, de la cavalerie et des tirailleurs avancés; violente canonnade des retranchements turcs, 1 et 2.

H. Marche de la première colonne de l'aile droite, sous le général-major Illowoisky, composée des mousquetaires de Tambof, de Dreprof et de Witepsk, du 32e de chasseurs, et de huit pièces d'artillerie légère d'Ignalief, dont quatre, soutenues par de la cavalerie, étaient placées sur la hauteur en J, et quatre sur la hauteur, à gauche, en K, soutenues par les Cosaques de Denisof, et par un bataillon des mousquetaires de Witepsk. On plaça de plus, sur cette même hauteur, quatre pièces de gros calibre de Bastiani, pour canonner sans interruption le retranchement n° 3, et protéger la marche de la colonne.

M. Marche de la seconde colonne, sous les ordres du général-major Hamper, composée des dragons de Pétersbourg et de Smolensk, des gre-

nadiers de Fanegor, des mousquetaires de Novo-Ingermannland, et de quatre pièces de Bastiani, qui, détachées pour renforcer la première colonne, prirent position en N, pendant l'assaut du retranchement n° 3.

Les mousquetaires de Naschebourg et d'Orlof, les dragons de Dorpart, les Cosaques d'Andrenof, et six grosses pièces de Rutkowsky demeurèrent en réserve sur la hauteur en O.

P. Approche des colonnes ayant en réserve un bataillon des mousquetaires de Witepsk; prise d'assaut du retranchement n° 3.

Q. Les colonnes s'étant reformées, et la cavalerie, commandée par le général Manteufel, s'étant avancée avec les grenadiers de Fanegor, on s'empara du retranchement n° 4. Une partie des Turcs qui s'y trouvaient se réfugia dans le retranchement n° 1.

R. Prise du retranchement n° 5 par les mêmes colonnes, sous la protection des bâtiments russes en *m*, qui y contribuèrent beaucoup par la vivacité de leur feu. En outre, ils coulèrent bas quatre bâtiments de la flottille turque, et s'emparèrent de onze autres. Le reste se sauva en remontant le fleuve, et fut long-temps poursuivi.

Après que Kulnef eut battu la cavalerie ennemie et pris position en K', il fit avancer le colonel Belmain, avec le 11e de chasseurs et les grenadiers de Malirof, pour attaquer l'ennemi qui

était posté au-dessous en L et dans la vallée du Danube. Mais comme la flottille des Turcs rendait cette attaque difficile, on plaça sur la hauteur en M douze pièces d'artillerie légère du Don ; leur feu non-seulement fit réussir complètement l'attaque, mais encore contribua beaucoup aux avantages de la flottille russe sur l'autre flottille.

N. Fuite de la cavalerie ennemie du camp L et des retranchements n°s 5 et 6, sur la route de Sistova, le long du Danube; elle est poursuivie par la cavalerie de l'aile droite, composée de trois escadrons des hussards d'Olviopol, du 12e de Cosaques, de la cavalerie du détachement de Kulnef, d'un escadron des hussards de Beloirusky, et des Cosaques d'Atamant et de Barabantskof.

Le détachement de Kulnef ayant été renforcé de nouveau par le 7e de chasseurs (qui fut remplacé dans la position J' par les grenadiers de Moscou), le colonel Belmain chassa jusqu'au retranchement *p* l'ennemi, qui se tenait encore caché dans le village de Battin, et entreprit une attaque contre le retranchement n° 1. Mais la violence du feu des Turcs l'obligea à se retirer et à prendre position en *i*.

Pendant cette attaque, le général en chef examina les retranchements n°s 1 et 2, qui restaient encore à prendre, et détacha de la position J' les mousquetaires de Brænsky et de Koskof, et

les hussards d'Alexandre, sous les ordres du général Sabanéf, auquel il confia aussi le commandement des quatre régiments d'infanterie qu'avait Kulnef, avec ordre d'attaquer à dos les retranchements ennemis en même temps que les troupes de l'aile droite.

U. Formation en colonnes des troupes de l'aile droite, mousquetaires de Witepsk, de Novogorod, de Tombof et de Dreprof, grenadiers de Fanegor et hussards d'Olviopol, destinées à l'attaque du retranchement n° 1.

W. Batterie composée de douze pièces de Bastiani, de huit pièces d'artillerie légère d'Ignahef, et des canons de régiment, couverte par deux bataillons d'infanterie et une partie de la cavalerie. Les régiments qui étaient en O se portèrent en *v*, et la cavalerie de N en *x*.

P'. Formation en colonnes des troupes de l'aile gauche, 11e et 7e de chasseurs, mousquetaires de Brænsky, de Koskof et de Kurinsky, et grenadiers de Malirof, destinées à l'attaque du retranchement n° 2.

Q'. Batterie consistant en douze pièces d'artillerie légère et de régiment, couverte par les mousquetaires de Kurinsky et de la cavalerie.

A cinq heures et demie du soir, une vive canonnade ayant commencé de toutes les batteries russes, les colonnes, qui se tenaient prêtes, se portèrent rapidement à l'attaque.

Y. Assaut du retranchement n° 1 par les colonnes

de l'aile droite, qui furent repoussées et se retirèrent en Z.

R. Assaut du retranchement n° 2, par les troupes de l'aile gauche, qui s'en emparèrent après une vive résistance.

S et T. Fuite de la cavalerie turque dans deux directions; elle est poursuivie et taillée en pièces par la cavalerie des deux ailes de l'armée russe.

Les Turcs, renfermés dans le retranchement n° 1, après avoir résisté à toutes les attaques, sans espoir de salut, se voyant cernés de toutes parts, et leur communication avec le Danube étant interceptée, se rendirent prisonniers de guerre.

Cette victoire importante ne coûta aux Russes que quinze cents hommes tués ou blessés; tandis que les Turcs eurent, tant sur le champ de bataille que dans la poursuite, dix mille hommes tués, parmi lesquels se trouvèrent le séraskier Kuschanz-Ali et Galim-pacha. Six mille prisonniers, dont cinq cent quarante-cinq officiers, cent soixante-dix-huit drapeaux et quatorze pièces de canon tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

PLAN N° IV.

Bataille des Russes contre les Turcs, le 4 juillet, sur la rive droite du Danube, à un mille en avant de Rutchuk.

a. Deux bataillons du régiment d'Olonetzkof et un bataillon de Wyburg.
b. Deux bataillons du 29e de chasseurs et deux de Wiburg.
c. Trois bataillons du régiment de Staraskosky.
d. Trois bataillons du régiment de Schlusselburg.
e. Trois bataillons du régiment d'Archangelgorod.
f. Trois bataillons du régiment d'Altingermannland.
g. Deux bataillons du régiment de Bialostock.
h. Trois bataillons du régiment du 7e de chasseurs.
i. Trois bataillons du régiment du 37e de chasseurs.
k. Artillerie de Kriffzow.
l. Dragon de Kinburn.
m. Cosaques d'Astachowa.
n. Cosaques de Lukowkin.
o. Hussards de la Russie-Blanche.
p. Hulans de Tschanganewsky.
q. Dragons de Pétersbourg.
r. Hussards d'Olviopol.
s. Dragons de Livonie.
t. Cosaques de Greckof.
u. Cosaques de Melnikof.

PLAN N° V.

Passage de l'armée turque sur la rive gauche du Danube, dans la nuit du 8 *au* 9 *septembre* 1811 ; *son investissement et les combats qui en résultèrent jusqu'au* 14.

(1). Redoute russe restant encore du siége de Rutchuck, de l'année précédente.

(2), (3) et (4). Redoutes russes nouvellement établies.

(E). Point sur lequel les Turcs firent une fausse attaque dans la nuit du 8 au 9.

(F). Leur passage réel dans la même nuit, et camp retranché qu'ils établirent.

I, II, III et IV. Nouveaux retranchements, au moyen desquels ils s'étendirent peu à peu.

(G) et (H). Camps que les Turcs conservèrent en même temps sur la rive droite.

(J) et (K). L'armée russe investit étroitement le camp turc de la rive gauche, après avoir fait plusieurs attaques infructueuses contre les retranchements.

(5), (6), (7), (8) et (9). Redoutes et retranchements des Russes pour resserrer l'investissement.

(a). Régiment d'Akutzkoy.

(b). Régiment d'Apscheronskoy.

(c). 37e et 45e de chasseurs.

(d). Régiment d'Ukraine.

(e). Régiment de Bialostock.
(f). Régiment d'Archangelgorod.
(g). Régiment d'Altingermannland.
(h). Régiments de Staraskosky et de Wiburg.
(i). Trois escadrons des dragons de Livonie.
(k). Dragons de Derptskoy.
(l). Batterie d'artillerie.
(m). Dragons de Kinburn.
(n). Cosaques d'Astachowa.
(o). Cosaques de Susojewa.
(p). Deux escadrons des dragons de Livonie.
(q). Hussards de la Russie-Blanche.
(r). Cosaques de Barabantskof.
(M). Corps du général Markof, qui passa plus haut le Danube le 13 octobre, et s'empara des camps turcs de la rive droite.
(L). Flottille russe qui barrait le fleuve au-dessus.
(N). Flottille russe qui barrait le fleuve au-dessous.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE Ier. — *Les Turcs au* XVIIe *siècle.*

OPINION de Montecuculli sur les Turcs, page 1. — La paix qu'ils font n'est qu'une trève, 2. — Leur invasion en Autriche, 3. — Excellente politique des Turcs, 4. — Tactique des Autrichiens, 5. — Camps des Turcs, 9. — Caractère original de cette nation, *ib.*

CHAPITRE II. — *Les Turcs au* XVIIIe *siècle.*

Batailles livrées par les Turcs, page 10. — Mérite de leur cavalerie, 11. — Force numérique des armées chrétiennes, 12. — Maladies à craindre en Turquie, et moyens de les prévenir, 13. — Attitude désavantageuse des Turcs à l'égard des Russes, 16. — Bataille du Kugul, 1769, 19. — Bataille de Chumla, 1774, 19. — Tactique actuelle des Russes contre les Turcs, 20. — Voitures de bagages, 21. — Ordres de bataille des Français en Égypte, 22. — Application de ces dispositions, 25. — Avantage des grandes lignes de feu, 27. — Ordre de bataille des Autrichiens, 28. — Le duc de Saxe-Cobourg, 29. — Batailles livrées par les Français en Égypte et en Syrie; Arabes et Mamelucs, 30. — Infériorité de la cavalerie chrétienne; utilité de la lance pour cette cavalerie, 31. — Étendards turcs, 33. — Ordre de bataille à adopter pour la cavalerie chrétienne, 34. — Description du pays théâtre des dernières guerres avec les Turcs, 36. — Danube, 41. — Chaloupes canonnières, 43.

CHAPITRE III. — *Les Turcs tels qu'ils sont aujourd'hui.*

Situation de l'empire turc en 1806, page 44. — Invasion des Russes, 45. — Conduite des Serviens; une flotte anglaise menace Constantinople, 46.

CHAPITRE IV. — *Campagnes de* 1809 *et* 1810.

Révolution à Constantinople, page 48. — Ouverture de la campagne de 1809, 49. — Les Russes passent le Danube, 50. — Répugnance des Turcs pour les campagnes d'hiver; difficultés de faire la guerre en Turquie pendant cette saison, 51. — Mont Hémus; Chumla, 52. — Route de Chumla à Constantinople, 54. — Plan d'opérations pour envahir la Turquie, 55. — Saison à préférer pour cette invasion, 56. — Forces nécessaires, 61. — Observations sur les campagnes de 1789 et 1688, 63. — Route d'Andrinople par Nissa, 65. — Obstacles au succès des Russes en 1810, *ib.* — État politique de l'Europe à cette époque, 67. — Opiniâtreté des Turcs dans la défense des places, 68. — Leurs fortifications, 69. — Conduite de Bosniak-Aga à Rutchuk, 71. — Relation de la campagne de 1810, par un Français; navigation sur le Danube pendant la guerre, 73. — Premières opérations de la campagne; les Russes tentent le passage du Danube, 75. — Observations sur les usages barbares des Turcs, 76. — Les Russes passent le Danube, 78. — Ils prennent Tartukai, 79. — Assaut et prise de Bazardjik, 80. — Relation russe des premières opérations de la campagne de 1810, 81. — Suite de la relation française; tentative des Russes sur Varna, 84. — Ils s'emparent de Jeni-Bazar, 85. — Combat du 22 juin devant Chumla, 86. — Combat du 23, 88. — Combat du 24, 94. — Les Russes s'éloignent de Chumla, 97. — Observations d'un témoin russe sur les affaires des 23 et 24 juin, 99. — Manière dont les Turcs font

la guerre, 100. — Kaminsky, général en chef des Russes, 103. — Critique de sa conduite devant Chumla, 104. — Commencement du siége de Rutchuk, 105. — Mauvais succès de l'assaut livré le 4 juillet, 106. — Les Russes abandonnent leur position devant Chumla, 107. — Avantage remporté par le général Langeron, 108. — Continuation du siége de Rutchuk, 109. — Fautes commises par l'ingénieur russe, 112. — Assaut du 3 août; les Russes sont repoussés, 114. — Le siége est converti en blocus, 117. — Défaite de l'armée du grand-vizir, 121. — Les Turcs viennent au secours de Rutchuk, 123. — Ali, pacha de Janina, 125. — Circonspection des Turcs dans leurs marches, 127. — Changement de disposition dans le siége de Rutchuk, 128. — Concentration des Russes, 129. — Attaque infructueuse des camps turcs, 130. — Préparatifs d'une nouvelle attaque, 135. — Continuation du siége de Rutchuk, 137. — Bataille de Battin, 138. — Déroute des Turcs, 146. — On s'empare de leurs camps; riche butin qu'y trouvent les Russes, 147. — Prise de Sistova par le corps du général Saint-Priest, 150. Continuation du siége de Rutchuk, *ib.* — Cette place capitule, 154. — Les Russes détruisent Sistova, 156. — Leur inaction après la prise de Rutchuck, 157. — Ils se mettent en marche pour prendre des quartiers d'hiver, 158. — Prise de Nicopolis et de Turnaw, 159. — Expédition du général Woronzof dans les montagnes, 160. — Les Russes prennent des quartiers d'hiver, 161. — Mouvements des Turcs, 163. — Quatre divisions russes rappelées en Pologne, 165. — Kutusof nommé général en chef, 166.

CHAPITRE V. — *Campagne de* 1811.

Les Russes réduits à la défensive, page 167. — Position des différents corps de leur armée, 168. — Forces des Russes; ils menacent Rutchuk, 169. — Bataille livrée devant cette place;

défaite des Turcs, 170. — Les Russes brûlent Rutchuk et repassent le Danube, 173. — Leur position sur la rive gauche, 175. — Les Turcs passent le Danube, 177. — Ils repoussent trois attaques des Russes, 178. — Ils se renforcent sur la rive gauche, 180. — Faute du grand-vizir Achmet, 181. — Attaques successives des Russes et des Turcs, 182. — Dispositions défensives des Russes, 184. — Expédition du général Markof sur la rive droite du Danube, 186. — Il s'empare du camp des Turcs, 188. — Fautes commises par le grand-vizir, 191. — Il parvient à rentrer dans Rutchuk, 193. — Détresse des Turcs dans leur camp retranché sur la rive gauche du Danube; armistice, 194. — Reddition du camp retranché, 195.

Campagne dans la petite Valachie, 196. — Quartiers d'hiver; reprise des hostilités, 198. — Conclusion de la paix, 200.

CHAPITRE VI. — *Conjectures et résultats.*

Plan d'opérations à suivre pour chasser les Turcs d'Europe, page 202. — Débarquement dans l'Asie-Mineure, 203. — Prise de Scutari, 204. — Siége de Constantinople, 205. — Moyens de défense des assiégés, 206. — Armée d'observation dans l'Asie-Mineure, 208. — Capitulation de Constantinople, 209. — Les Turcs refoulés en Asie jusque dans la Caramanie, 210. — Conquête entière de l'Asie-Mineure, 212. — Destruction des pirates d'Afrique, 213. — Rétablissement des anciens ordres de chevalerie, 214.

Réflexions sur le plan d'opérations proposé, 215. — Considérations morales et politiques sur la guerre, 216.

FIN DE LA TABLE.

PLAN
de CHUMLA
et de ses ENVIRONS,
Pour servir à la Relation du Siège
de cette Ville par les Russes,
en 1810.
Abréviations.
Noms des divers MAHALLÉ,
ou Quartiers de la Ville.
STRAZA-KEUY
TCHENGUIEL-KEUY
Vignes de Sakan

SIÈGE
DE
RUTCHUK
EN 1810.
Gravé par Berthe Editeur de Géographie
Rue St. Jacques, N° 66.
RUTCHUK
DANUBE
Giurgevo
ETABLISSEMENT
DES TURCS
SUR LA RIVE GAUCHE DU DANUBE
RALKA

Plan N.° III.

Carte du Théâtre de la Guerre entre les Russes et les Turcs.

...ue. par Berthe, Rue St. Jacques, N° 66.

THE

00031886

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016